EXCLUSIF : LES MÉMOIRES DE BILLIE HOLIDAY

(pp. 31-32-33.)

L'EXPRESS

1,25 NF.
7 JANVIER 1960. — N° 447

Un grand texte inédit

DIEU par JAURÉS

(A.P.)

ALBERT CAMUS

« En dehors de cette unique fatalité de la mort, tout est liberté. »

(« Le Mythe de Sisyphe ».)

38 AVENUE de jack Romoli — FORMULE EXCLUSIVE

LE PARDESSUS, LE VESTON, LE PANTALON, LA CHEMISE « CLUB », LA CRAVATE, LES CHAUSSETTES (*Quantités limitées*)

380 NOUVEAUX FRANCS

38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

MEGÈVE

DEPARTS TOUS LES SAMEDIS DE NOEL A PAQUES

REDUCTION DE 10 % POUR LES DEPARTS DES 10 ET 17 JANVIER

Voyage par chemin de fer

	10 jours	17 jours
Chalet du Mont d'Arbois..	298 NF	466 NF
Hôtel confortable........	475 NF	799 NF
Hôtel très confortable....	554 NF	984 NF

Voyage par « Caravelle » Air France

	10 jours	17 jours
Chalet du Mont d'Arbois..	385 NF	543 NF
Hôtel confortable........	486 NF	759 NF
Hôtel très confortable....	595 NF	935 NF

TOUS FRAIS COMPRIS au départ de Paris : voyage, séjours, transferts, assurance

Programme détaillé (3 timbres) à 0,25 NF

L'ASSOCIATION DE TOURISME (Lic. 391)

VOIR ET CONNAITRE

13, rue de Laborde - PARIS (8e)
LAB. 34-87

hernie

LA MEILLEURE PREUVE
Faites gratuitement vous-même l'essai chez vous pendant cinq jours de la méthode moderne

MYOPLASTIC KLÉBER

sans ressort et sans pelote. Vous paierez après essai s'il est concluant. Si vous ne deviez pas garder MYOPLASTIC, il ne vous sera rien réclamé, ni explication ni indemnité d'aucune sorte. Pour profiter de cette OFFRE EXCEPTIONNELLE, demandez la notice n° 1 - INSTITUT HERNIAIRE, 119, cours Lafayette, Lyon.

GANTS — TETINES
« OLLA »
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

SOLDES ANNUELS
BURBERRYS

1er JOUR 8 JANVIER

VETEMENTS VILLE ET SPORT

POUR HOMMES ET DAMES

Catalogue n° 107 franco sur demande

8-10, boulevard Malesherbes - PARIS

Ouverts lundis et samedis pendant les soldes

DIAGNOSTIC INSTANTANE des hommes

Cours par correspondance

pour Chefs d'entreprise, psychotechniciens, professeurs, Cadres, etc. Possibilités insoupçonnées. DIPLOME - CARRIERE (principale ou d'appoint) RENTABLE - A TITRE DOCUMENTAIRE OFFRE POUR UNE ETUDE GRATUITE de votre caractère et de votre personnalité

I.C.H. PSYCHOTECHNIQUE (serv. EX)
15, rue des Chats-Bossus à LILLE

Joindre six timbres pour frais

CROISIÈRE DE PAQUES SUR L'ACHILLE

du 3 au 18 Avril 1960

DALMATIE ● GRECE ● TURQUIE

VENISE - DELPHES - ATHÈNES - EPIDAURE - DELOS MYKONOS - ISTANBUL - BROUSSE - EPHESE - PATMOS - RHODES - OLYMPIE - DUBROVNIK - VENISE

A partir de 1.150 N.Frs excursions comprises

Cette croisière-anniversaire (27ème du Tourisme Français dans les mers grecques) sera exceptionnelle. Demandez-nous sans attendre le programme détaillé.

LE TOURISME FRANÇAIS

96, rue de la Victoire - Paris 9e - Tri. 15-43

La « Gelée Royale »

Je suis à la fois surpris et attristé de l'attaque dont j'ai été l'objet dans un article signé Rosie Maurel paru dans votre journal...

Il est malheureusement indiscutable qu'aucun traitement *officiel* ne permet, à l'heure actuelle, de combattre la leucémie. Je pense donc que personne ne me reprochera d'avoir expérimenté une technique nouvelle dont j'ai déjà pu apprécier les bienfaits. J'expérimente donc, ainsi que j'en ai le droit, un produit qui n'est pas encore dans le commerce, à base de gelée royale (1).

Mme Rosie Maurel affecte de croire, tout au moins dans le corps de son article, que je vends ce produit 4.000 francs l'ampoule ou, dans certains cas, simplement 2.000 francs. Elle se contredit du reste immédiatement et, dans le renvoi, elle précise : « Le docteur M. G... ne vend donc pas ses ampoules de Gelée Royale, il les donne. Ce qu'il vend, c'est sa consultation » (2).

La vérité n'est dans aucune de ses deux affirmations contradictoires : 9 sur 10 des clients que je soigne avec cette méthode ne me versent aucun honoraire. Ce n'est que pour un dixième de mes clients que je me fais verser des honoraires, du reste fort modérés.

Reste à déterminer la valeur thérapeutique de la Gelée Royale en cette matière.

J'ai le droit, compte tenu des résultats déjà obtenus, de fonder les plus grands espoirs sur la Gelée Royale, mais je n'oblige personne à partager ma conviction et suis le premier à proclamer que c'est seulement avec le recul du temps que nous pourrons nous faire une opinion définitive (3).

J'avais signalé à Mme Maurel un cas spectaculaire : un cancer de l'utérus au stade avancé qui avait été guéri, la malade ayant été traitée à la fois par des rayons et par la Gelée Royale et j'avais précisé que je pensais que c'était la Gelée Royale qui était la cause de cette guérison.

On m'oppose l'avis du médecin traitant qui aurait dit, ce qui me surprend : « La malade est, en effet, guérie, mais la Gelée Royale n'y est pour rien ».

Je ne puis pas croire qu'un médecin, constatant une guérison, puisse affirmer que l'une des deux thérapeutiques employées est complètement étrangère à ladite guérison (4).

Vous m'opposez l'opinion de M. Chauvin. Laissez-moi tout d'abord vous dire qu'il n'est pas médecin (5).

Plus sérieuse évidemment serait l'opinion du professeur Denoix, directeur de l'Institut du Cancer de Villejuif et du docteur Rudaly de l'Institut Curie.

Ce dernier, interviewé par l'auteur de l'article se serait borné à indiquer qu'à « sa connaissance » aucune expérience valable n'avait encore démontré l'action de la Gelée Royale sur les cellules cancéreuses.

Quant au professeur Denoix, il n'a pas voulu se prononcer personnellement et a fait répondre qu'il n'était pas au courant de cette thérapeutique.

Que prétendez-vous en conclure ? Est-ce parce que des cancérologues notoires n'ont pas encore entendu parler d'une méthode nouvelle que cette méthode est sans valeur ?

Aurais-je la cruauté de vous rappeler que des thérapeutiques aujourd'hui indiscutées et qui sauvent chaque jour de nombreuses existences ont été pendant des mois et même des années « ignorées » par des savants authentiques ?

Reste l'opinion du professeur Townsend dont M. Chauvin veut bien reconnaître « qu'il est un chercheur honnête dont les travaux sont d'un grand intérêt ».

Il a fait de nombreuses expériences de Gelée Royale sur la leucémie spontanée et sur la leucémie provoquée.

Sur la première, il ne veut pas encore se prononcer et se refuse, quant à présent, à tirer des conclusions de ses expériences. Il les poursuit cependant car, comme moi, il fonde les plus grands espoirs sur cette méthode nouvelle.

Comment M. Chauvin a-t-il pu répondre à votre rédactrice que le fait de ne pouvoir encore tirer une conclusion sur le traitement de la leucémie par la Gelée Royale était la démonstration que la Gelée Royale était sans efficacité sur cette maladie ?

C'est d'autant plus puéril que M. Chauvin reconnaît que l'administration à des souris de Gelée Royale empêchait l'apparition de la leucémie provoquée artificiellement.

M. Chauvin en conclut : « De tels résultats sont d'un intérêt thérapeutique très réduit, puisqu'il n'y a pas chez l'homme de leucémie provoquée, mais uniquement des leucémies spontanées ».

Je pose simplement la question : peut-on soutenir que la Gelée Royale est sans influence sur la leucémie alors qu'on reconnaît que plusieurs souris ayant subi un traitement qui devait les rendre leucémiques, seules ont été immunisées celles ayant subi un traitement préventif à la Gelée Royale (6) ?

Dr MAURICE GAUTRELET,
directeur de « La Profession Médicale ».

[1. *Le Dr Gautrelet a le droit d'expérimenter un nouveau produit. A-t-il le droit de signer, en tant que médecin, des communiqués publicitaires payants vantant dans la presse cette expérimentation ? Aucun médecin digne de ce nom n'accepte, comme lui, de le faire.*

2. *Le Dr Gautrelet écrit que « j'affecte de croire ». Non. J'affirme qu'il vend son produit en expérimentation 4.000 francs l'ampoule, ou 2.000 dans certains cas (limités) et qu'il en ordonne une par jour. Il m'a lui-même indiqué ces chiffres et j'ai eu confirmation, par ailleurs, que ce sont bien les prix pratiqués. Le renvoi voulait dire ceci : comme il s'agit, selon l'expression même du Dr Gautrelet, « d'un produit qui n'est pas encore dans le commerce », le laboratoire qui le fabrique ne peut le vendre légalement que par l'intermédiaire d'un médecin, qui est censé facturer sa consultation en même temps que le médicament. Le Dr Gautrelet a dû lui-même m'avouer ce point pour montrer qu'il était bien en règle avec la loi. Je précise volontiers, en outre, que l'argent des ampoules ne va pas au Dr Gautrelet, mais dans les caisses des Laboratoires de M. de Belvefer, de qui le Dr Gautrelet reçoit en retour sa rémunération mensuelle en tant que « médecin-conseil ».*

3. *Le Dr Gautrelet ne tient ici ce langage modéré que parce que nous avons, les premiers dans la presse, dénoncé ses procédés. Voici comment il s'exprime dans la brochure publicitaire intitulée « La Gelée Royale à l'assaut du Cancer » qu'il a signée avec M. de Belvefer : « Ayant expérimenté cette technique avec quatre formes de cancer, dont la leucémie, la certitude du succès ne fait de doute pour personne : tous les cancérologues doivent s'incliner devant la pertinence des faits. Démonstration cartésienne, cruciale, irréfutable de l'effet neutralisant de la Gelée Royale à l'égard des cellules cancéreuses, même à hautes doses ». Cette brochure est sortie au mois d'octobre, c'est-à-dire trois mois seulement après les premières applications à l'homme de la Gelée Royale en tant que « remède du cancer ». Tel est le « recul du temps » qui a paru suffisant à ce médecin pour avancer une affirmation « cartésienne, cruciale, irréfutable ».*

4. *Le médecin en question est le docteur Laborde, éminente cancérologue. Elle est formelle : la guérison est due au traitement classique. Je retourne la question : qu'est-ce qui autorise le Dr Gautrelet à affirmer lui, qu'elle est due à la Gelée Royale et à présenter ce cas comme une réussite de sa thérapeutique ? Je rappellerai, de plus, ici la déclaration du professeur Jean Bernard à laquelle le Dr Gautrelet se garde bien de faire allusion, à propos de la rémission du petit Christophe. Le spécialiste mondial de la leucémie s'est exprimé clairement : « Il est absolument abusif d'imputer ce résultat à la Gelée Royale ».*

5. *L'argument du Dr Gautrelet vise bas : M. Chauvin n'a pas répondu en tant que médecin, mais en tant que chimiste, technicien de la Gelée Royale. Sur ce plan, on ne peut contredire aucune de ses déclarations.*

6. *Le Dr Gautrelet se retranche finalement derrière le professeur Townsend, il le prend comme arbitre. Soit. Alors voici le verdict.*

Le professeur Townsend a écrit le 2 mai 1959 : « 30 milligrammes de Gelée Royale fraîche ou 1,5 milligramme d'acide 10-hydroxydécylénique par millilitre de cellules en suspension inhibent complètement le développement de la leucémie transplantée chez les souris AKR. Cet effet est obtenu seulement quand le matériel actif est mélangé avec les cellules leucémiques avant leur administration aux souris. Les essais pour mettre en évidence un effet protecteur de la Gelée Royale après implantation d'une tumeur expérimentale, ou par l'administration séparée de Gelée Royale et de cellules leucémiques ont tous échoué. »

C'est clair. Et je suis en mesure d'ajouter maintenant un fait nouveau qui tranche la question : comme les marchands publicitaires de la «Gelée Royale» faisaient dire au professeur Townsend tout autre chose que ce qu'il pensait, celui-ci a envoyé une lettre à M. Chauvin pour confirmer sa position initiale et démentir les jugements fantaisistes qu'on lui prêtait. Le Dr Gautrelet tombe donc très mal. — ROSIE MAUREL.]

Accord total

Je veux dire à J.-J. Servan-Schreiber mon accord total avec son dernier éditorial. Oui, il est très vrai que les lois cléricales, la paix en Algérie, la politique de fausse grandeur qui sacrifie les valeurs essentielles forment un « ensemble indissociable ». Le véritable responsable de cet ensemble est le général de Gaulle. Tous ceux qui dérivent l'opinion publique et le mécontentement vers ceux qui ne sont que des exécutants dociles doi-

(Suite du Courrier page 4.)

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

POUR 1960...

« L'EXPRESS » vous offre

(Marquis.)

Deux cadeaux à vos amis pour le prix d'un :

- Un abonnement d'un an à « L'Express » (*prix des 52 numéros au kiosque : 6.500 F*).
- Le nouvel Album de Jean Effel, dédicacé spécialement par l'auteur (*prix dans les librairies : 1.800 F*).

} pour **5.000 F (50 NF)**

Pour profiter de cette offre (*un double cadeau d'une valeur commerciale de 8.300 F*), il vous suffit de renvoyer le bulletin ci-contre à « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ).

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire les nouveaux abonnements suivants, au prix de :
— 5.000 F (50 NF) un an (tarif France).
— 6.000 F (60 NF) un an (tarif étranger).

au bénéfice de :

1° Nom : ....

Adresse : ....

2° Nom : ....

Adresse : ....

3° Nom : ....

Adresse : ....

Je vous envoie ci-joint la somme de .... francs

par chèque

par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Je désire que l'album de Jean Effel, avec une dédicace de l'auteur, soit adressé aux bénéficiaires de ces abonnements OU aux personnes ci-dessous :

Nom : ....

Adresse : ....

Nom : ....

Adresse : ....

Nom : ....

Adresse : ....

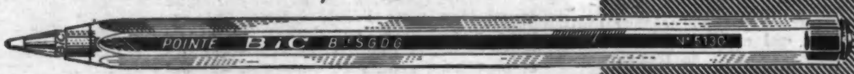
BIC à la pointe du combat contre la vie chère :

baisse sensationnelle (37,5 %) sur le prix de la cartouche " encre à réaction " !

baisse considérable sur le prix de 5 modèles BIC

BIC fait profiter tout le monde des progrès techniques qu'il réalise :

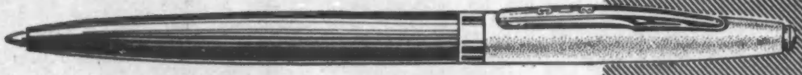
- l'introduction de nouvelles machines électroniques permet aujourd'hui de produire plus de BIC (de qualité encore plus précise !), à un prix de revient moindre.
- BIC fabrique désormais dans ses propres usines la totalité des éléments : bille, pointe, tube cartouche, encre, corps plastique, qui composent ses modèles : autre économie.
- le succès sans précédent de l'encre à réaction, en augmentant considérablement la vente, contribue, lui aussi, à resserrer le prix de revient (BIC fabrique maintenant 1.500.000 pièces par jour !).



BIC-CRISTAL
au lieu de 0,60 (60 F). **0,50 NF**

BIC-POCHE M-4
à recharge
au lieu de 1,20 (120 F). **1,00 NF**

BIC-CLIC M-11P
à recharge
au lieu de 2,25 (225 F). **2,00 NF**



SUPER-BIC
à recharge
au lieu de 5,00 (500 F). **4,90 NF**

CARTOUCHES
" ENCRE A RÉACTION " 576
au lieu de 0,60 (60 F)..

" ENCRE A RÉACTION " 1554
au lieu de 0,80 (80 F).. **0,50 NF**

La lettre de « L'Express »

LES dieux ont soif. Mort après mort, ils nous arrachent les princes de notre jeunesse, fauchant au plus haut, les plus orgueilleux, les plus dorés, les plus vivaces de nos épis. Et les cordes d'une obscure angoisse, celle que sécrète l'inexplicable, nouent le cœur.

Qui frappe, pourquoi, et pourquoi en si peu de jours, ces hommes qui semblaient élus et. que voilà soudain pétrifiés au milieu d'un geste... ? Après Gérard Philipe, Fausto Coppi. Après Coppi, Albert Camus. Après Camus ?

Lundi, dans les salles de rédaction où s'entrecroisaient les nouvelles et où l'on affichait cette sorte de cynisme dont se caparaçonnent aussi les chirurgiens appelés en urgence, deux noms circulaient. Les noms des suivants. C'était comme une façon — horrible — de refuser l'émotion, de conjurer quelque fatale humeur divine, de refouler ce que chacun recèle, au profond de lui-même, d'obscurantisme, de terreur devant les signes par quoi sont censées se manifester les puissances cachées. Tout ce qui, ces jours-ci, bouge.

TOUJOURS la raison sera fragile, l'esprit prompt à céder, l'âme prête à trembler. Il faut bien de l'orgueil pour se croire totalement à l'abri de ces mouvements qui peuvent jeter à genoux.

Mais à l'ombre d'Albert Camus, qui obscurcira longtemps notre cœur, à ces ombres qui ouvrent la voie où s'engouffre 1960, nous devons de ne pas les additionner en quelque symbole maléfique. Il n'y a pas eu, cette semaine, deux hommes, un champion et un prix Nobel, brusquement dérobés à la vie après un grand acteur. Il y en a eu, comme chaque semaine, plusieurs milliers. Cela est dans l'ordre des choses.

Ceux-là, certes, étaient des héros, et de la même race, celle des idoles tristes auxquelles un somptueux destin accorde, comme à Gérard Philipe, d'entrer dans l'éternité tout armés encore de la lumière où nous les avons vus.

LA portaient-ils encore en eux, cette lumière, ou bien avaient-ils secrètement achevé leur trajectoire... L'âge, s'il impressionne, ne signifie rien : ce qui donne un sens à une vie peut tenir en un an comme en vingt.

L'important ne sera jamais comment un homme meurt, si spectaculaire, si saisissant que soit l'événement, mais comment il a vécu et que sa mort confère l'irrémédiable à ce qui l'a précédée.

Cela est vrai pour nous tous qui, aujourd'hui, pouvons encore faire et défaire.

Françoise Giroud.

P.-S. — Une amitié fraternelle liait Jean Daniel à Albert Camus. Il lui revenait d'en parler ici. Nos lecteurs trouveront en pp. 27, 28 et 29 son article. Et en pp. 24-25 l'adieu de Jean Cau à Fausto Coppi.

(Suite de la page 2.)

vent être dénoncés. Guy Mollet qui formule le « ferme espoir » (*sic*) de voir le président de la République « ne pas permettre qu'il soit porté atteinte à l'un des caractères fondamentaux de la République » cherche à endormir, une fois de plus, l'opinion publique.

ALIX BERTHET,
Ancien député de l'Isère.

La fin des sorciers

Prenez patience, Monsieur Servan-Schreiber, un jour « ça changera » mais pas à votre avantage. Un grand peuple, uni autour de l'armée, cette armée qui gardera française l'Algérie, ce peuple se réveillera. Ce sera alors la fin des sorciers cléricaux et des prophètes de malheur, et des défaitistes progressistes de « L'Express ».

JEAN DELAMOTTE,
Vannes.

Le grand responsable

Comme vous le signalez, il n'est pas surprenant que « L'Express » reçoive des appels et des injonctions au combat pour l'école laïque de la part des opportunistes permanents qui ont jusqu'à ce jour tout approuvé, mais qui essaient dès maintenant de se dégager pour se trouver demain — en nouveaux ultras — à l'avant-garde laïque et républicaine.

Non seulement nous pouvons avoir un juste réflexe de recul, comme vous l'indiquez. Mais notre esprit républicain est profondément écœuré lorsque nous voyons les Guy Mollet, les Félix Gaillard et ici nos députés les Maurice Faure et les Juskiewenski emboucher les trompettes laïques, alors qu'ils ont été les fossoyeurs de la IVe République et les champions du oui, et qu'ils ont servi de paillassons à la Ve et à la majorité actuelle.

Oui, le grand responsable, l'auteur de la loi est bien le général de Gaulle seul, comme il est le seul responsable de la continuation de la guerre d'Algérie, malgré ses conférences de presse et ses déclarations libérales...

Oui, la farce est vraiment grotesque, Guy Mollet avait bonne mine en voulant défendre la laïcité à la tribune... alors qu'il se produisait encore à la télévision le 9 novembre — en tampon du général à la veille de sa dernière conférence de presse.

MARC BAUDRU,
Militant à la S.F.I.O. depuis 1923
Démissionnaire en mars 1959
Gourdon (Lot).

Un énorme recul

Je pense, moi aussi, que la position socialiste est équivoque et difficilement soutenable. On ne peut à la fois accepter de Gaulle, sa politique extérieure ou en Algérie, et s'opposer à sa politique sociale...

Il est probable que les socialistes se dressent contre les subventions à l'école libre pour ne pas heurter leurs électeurs et se ménager un alibi pour plus tard. Mais justement, c'est ce qui me semble important : que l'opinion publique, particulièrement sensibilisée au problème scolaire, ait pu obliger M. Mollet et les socialistes mous qui l'encadrent, à se mettre carrément dans l'opposition en cette matière.

Là, un problème se pose : l'opinion publique a-t-elle raison de réagir davantage à ce problème qu'aux autres ? Je pense que oui — car l'école est à la base de toute la politique de l'avenir. La formation civique et morale des futurs citoyens, leurs connaissances et les capacités techniques et scientifiques qui en découlent sont essentielles pour l'avenir de notre pays. Or, notre école laïque est pauvre. Elle manque de maîtres, de classes, de laboratoires. Le personnel s'épuise dans des sections de 40 à 50 élèves, et sans obtenir les résultats valables de jadis. Les niveaux baissent. Les enfants des paysans ou des ouvriers ne peuvent accéder à un niveau supérieur de culture. Et c'est à ce moment qu'on va donner les milliards qui nous manquent à des écoles libres que l'Eglise pourrait entretenir, si elle le voulait...

Et ne sentez-vous pas aussi qu'au point de vue politique et social, ce serait un énorme recul ? L'Eglise n'ayant jamais reconnu ni approuvé vraiment un Etat démocratique et républicain, et se trouvant beaucoup plus à l'aise avec un régime monarchique ou, en tout cas, réactionnaire. Je pense que le peuple a raison de réagir violemment devant ces menaces trop claires qui risquent de remettre en question *toutes les conquêtes* péniblement acquises...

Il faut que vous sachiez, et que vos lecteurs sachent, que dans notre lycée, et dans presque tous les autres, tous les professeurs (sauf 2 ou 3 sur 80) ont signé la pétition pour l'école laïque, ont exposé aux élèves, en classe, l'idéal de notre école, et que syndiqués autonomes et chrétiens, réunis en commun, ont agi aussi de concert pour défendre notre liberté, la vraie, celle de penser selon la conscience de chacun.

Mme J. L.
Limoges.

La réponse d'un chrétien

Je voudrais vous marquer ma réprobation devant la façon dont vous expose le problème scolaire. Voici la réponse d'un chrétien :

1) Je relève dans la fameuse lettre de Jules Ferry aux instituteurs : « On a compté sur vous pour leur apprendre (aux enfants) à bien vivre par la manière même dont vous vivez avec eux et devant eux ». Il est de fait qu'on enseigne beaucoup plus par ce que l'on est que par ce que l'on fait.

Quel instituteur agnostique pourrait former des croyants ?

2) Une école privée payante alors que l'école publique est gratuite exclut toute liberté. Tous ceux qui le voudraient n'ont pas les moyens de payer l'école libre après avoir payé l'école publique par l'impôt.

JEAN MAGNE,
Vence.

Faut-il étouffer ?

Pas du tout d'accord avec la lettre de votre lecteur qui adresse un blâme à Siné pour sa caricature du réveillon en Allemagne.

A l'heure où on badigeonne les murs de la synagogue de Cologne, certains rappels ne sont pas inutiles, et seuls ceux qui feignent d'ignorer les horreurs de nos régimes devraient avoir honte d'oser parler de ce qui s'est passé ailleurs.

Faut-il donc étouffer le souvenir des atrocités nazies, ou tout au moins en minimiser l'importance, sous prétexte qu' « après tout, nous sommes tous coupables ».

Le vrai courage du journaliste est de dénoncer tous les abus, où qu'ils se produisent et de se désolidariser de tous les tortionnaires, quels qu'ils soient.

MICHEL HANOTIAU.
Bruxelles.

Peu de cas !

Je voudrais exprimer ma stupéfaction à propos d'une phrase de François Mauriac publiée dans un de ses derniers Bloc-Notes sur le «silence hargneux de la gauche » après le voyage du président de la République à Saint-Louis-du-Sénégal.

C'est faire peu de cas de l'article plutôt enthousiaste qu'a écrit Jean Daniel, homme de gauche me semble-t-il, qui se terminait par ces mots : « C'est si revigorant de pouvoir croire ». On souhaiterait que M. Mauriac lise plus attentivement son propre journal !

LUC SIMON.
Marseille.

Etudiants et étudiantes

Prochaine veillée des étudiants : le vendredi 15 janvier, de 17 h. 45 à 23 heures chez les Dominicains, 35, rue de la Glacière, Paris (13e). Conférenciers : M. l'abbé Brien (« La foi est-elle compatible avec le monde d'aujourd'hui ? ») ; R.P. Liégé ; R.P. Régamey.

La veillée pour les jeunes filles étudiantes aura lieu le jeudi 14 janvier, mêmes heures, chez les Dominicaines, 65, rue du Cardinal-Lemoine, Paris (5e). Conférenciers: R.P. Rey; «La jeunesse». R.P. Liégé (« L'amour pour ou contre le mariage ?») ; R.P. Régamey.

(*Communiqué.*)

Forums régionaux

Le Forum de Montpellier organise, le samedi 9 janvier, à 21 heures, à la salle Emile-Martin, rue du Carré-du-Roi, sous la présidence de M. le professeur Jules Milhau, une conférence-débat d'Emile Servan-Schreiber, directeur des « Echos », sur : « L'U.R.S.S. vingt-huit ans après (1931-1959) ».

Le Forum de Mulhouse organise, le 15 janvier, à 20 h. 30, salle de la Société Industrielle, rue de la Bourse, une conférence avec le professeur Mandouze sur le thème : « Les chrétiens et la laïcité ».

Les Amis de « L'Express »

Vous êtes invités à assister, le mercredi 13 janvier, à 20 h. 45, à une conférence de M. Jean Roy sur « Les Mémoires de Richard Wagner ». Au cours de cette conférence, Mme Paule Léonetti chantera « Le Rêve d'Elsa » (extrait de « Lohengrin »).

Réserver les places au siège de l'Association des « Amis de Richard Wagner », 14, cours Albert-Ier, ELY. 40.31.

Conférences

André Philip

Dans le cadre des Grandes Conférences de Paris, retour de Chine, André Philip, professeur à la Faculté de Droit de Paris, ancien ministre, traitera le sujet : « Y a-t-il une gauche en France ? », lundi prochain 11 à 18 h. 30 précises en la salle du 30, rue de Gramont.

On pourra retirer ses cartes ou souscrire un abonnement pour le cycle de conférences (demi-tarif pour étudiants) à l'entrée de la salle à partir de 18 heures.

(*Communiqué.*)

P.-E. Victor

Mardi 12 janvier 1960, jeudi 14 à 21 heures et dimanche 17 à 14 h. 30, salle Pleyel, 252, Faubourg Saint-Honoré, Paul-Emile Victor fera une conférence sur le pôle Sud, son histoire et sa captivante actualité. Des films originaux de Scott et Amundsen (1911-1912) et des expéditions les plus récentes seront projetés. Places de 2,50 à 7 N.F.

(*Communiqué.*)

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+taxes 8,52 %)
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres. signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

C. S. F.
23, rue du Maroc (19e) recrute pour ses Laboratoires de Recherches et d'Applications Radars
INGENIEURS-ELECTRONICIENS
(Supelec, Télécomm.)
AGENTS TECHNIQUES ELECTRONICIENS 2e et 3e échel.
Ecrire ou téléphoner pour rendez-vous jours ouvr. Service du personnel - BOL. 99-21

INGENIEUR-CONSEIL
PARIS, cherche comme adjoint direction dans son cabinet Brevet d'invention :
INGENIEUR
DIPLOME GRANDES ECOLES
connaissant anglais, allemand. Situation financière de tout premier plan, réservée à candidat ayant expérience ou à jeune ingénieur désireux trouver dans cette activité très réel avenir. Envoyer C. V. manuscrit. B.E.O. (réf. 705), 5, rue de Téhéran, PARIS (8e) qui transmettra.

OFFRES D'EMPLOIS

L'EXPRESS cherche urgent :
STENO-DACTYLO
pour service publicité, apte au classement, pige, etc. Se présenter de 10 h. à 13 h. ou de 17 h. 30 à 18 h. 30, 29, rue de Marignan, PARIS (8e).

Importante Société Internationale recherche
REDACTEUR (homme) ayant
TALENT LITTERAIRE
25 à 40 ans, formation Ire supérieure ou certificats licence lettres, pour rédaction publicitaire, imagination, style. Situation stable et d'avenir, 1.000 NF mensuel début (env.). Adr. curriculum vitae détaillé no 5173 L'Express, 29, r. de Marignan Paris (8e) qui transmettra

DEMANDES D'EMPLOIS

Homme 31 ans, STENODACTYLO, Autodidacte, permis de conduire, cherche emploi de conf. secr. ou autre avec ou sans log. GENESTE Henri, Imp. Moutier, Montferrand (Puy-de-Dôme)

REPRÉSENTATION (Offres)

Importante Maison VENTILATION recherche **REPRESENTANTS** très introduits aupr. industriels ou firme possédant solide réseau commercial également introduite pour exclusivité régionale. Ecrire avec références case 289 HAVAS AMIENS

COURS ET LEÇONS

ANGLAIS PROFESSEUR LICENCIE D'ORIGINE - EXAMENS (Ch. de comm., Bacc., Cambridge), conversation M. THOMAS, 3, rue de Duras, PARIS (8e)

CHAMBRES (Location)

Jeune homme cherche **Chambre meublée** à louer dans Paris, quartier indiff. Ecr. no 5172, L'Express, 29, r de Marignan (8e) qui transm.

APPARTEMENTS (Echange)

AUTEUIL 6-7 pièces. Entr., cuis., bains, cave, 1er étage, chauff. indép., téléph., loyer int. et neuf contre 2 appartem. : 1o 3 p., cuis., conf. - 2o 4 p., cuis., conf., 16e arr. Neuilly, Boulogne. Téléph. apr. 20 h. à BAG. 98-41

APPARTEMENTS (Achat)

URGENT recherche **DEUX PIECES** cuisine, libre, comptant, quartier indifférent. Intermédiaire s'abstenir. Ecrire L'Express no 5183 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

OCCASIONS

NE VENDEZ RIEN sans consulter la Mais. CHARLES, 150, av. du Roule, Neuilly, MAI. 55-96, qui achète tous meubl. anc. style, sal. Aubusson, tapis, porc.

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES Ier ordre. Sélection, haute réputation (26e année) De RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

DIEU, par JEAN JAURÈS

« L'EXPRESS » a le privilège de présenter à ses lecteurs un texte inédit de Jean Jaurès. Il ne s'agit pas d'un manuscrit parmi d'autres, qui aurait pour principal intérêt d'avoir été écrit par le grand leader socialiste, mais d'un texte fondamental. Jaurès y prend de front les questions les plus mystérieuses que posent à l'homme sa vie et sa mort. Plus précisément il analyse la réponse bimillénaire donnée par le christianisme, il cherche quelle en est la part impérissable, quels ont été, selon lui, les malentendus, quels sont enfin à notre époque, où l'exigence sociale impose sa loi matérialiste et féconde, les contours de l'absolu.

Ce texte a été retrouvé dans les papiers de Charles Bellet qui était un ami des deux anciens collègues du Lycée d'Albi, Enjalran et Jean Jaurès. Il s'agit du manuscrit d'un article non publié, et d'ailleurs non corrigé, préparé par Jaurès pendant ses vacances d'été qu'il passait chaque année près de Villefranche-d'Albigeois. Il n'a pas encore pu être exactement daté ; mais plusieurs indications concordantes permettent de le situer à la dernière période de la vie de Jaurès, au moment où il approfondissait ses conceptions philosophiques par des contacts permanents, et des controverses, avec Jules Guesde, Lafargue et Vaillant.

L'actualité de ce texte, qui voit la lumière aujourd'hui, est frappante. Certes, depuis 1900, bien des concepts ont été écartés, d'autres sont nés ; le langage du débat politique et métaphysique a changé. En ce sens, le vocabulaire utilisé par Jaurès peut apparaître comme « dépassé ». Mais jamais les questions qu'il traite n'ont été plus impérieuses ni plus irrésolues qu'aujourd'hui, où l'Eglise de Rome relève les ponts-levis de la forteresse du dogme ; où les « Izvestia » de Moscou, contraintes par les besoins mystiques des hommes, ouvrent, quarante ans après la révolution socialiste, une tribune de confrontation laïque sur les rites, le baptême et le destin ; où la classe dirigeante d'une société industrielle moderne — comme la France — accepte d'être dominée par les valeurs primitives, le nationalisme, le racisme, le respect de la force ; où une partie de la jeunesse enfin, ayant pris conscience dans la guerre, vénère les moralistes de l'absurde et de la conduite individuelle. Non, l'examen de Jaurès n'est pas aujourd'hui « dépassé ». On souhaiterait qu'il le fût. Mais il éveille en chacun de nous l'écho le plus direct et le plus profond. Nous le livrons à la discussion. Il contient de puissants ferments (pp. 12, 13, 14 et 15).

J.-J. S.-S.

— *François Mauriac, dans son Bloc-Notes (p. 36), croit déceler en nous, si je comprends bien, « le sentiment de frustration d'une génération politique » que de Gaulle, « pour peu qu'il dure, maintiendra hors du jeu ». Vraiment ?... Si « l'ambition longue », dont il parle, nous tenait lieu de conviction, n'était-il pas tout indiqué, et très simple, de prendre le parti du pouvoir ?*

GOUVERNEMENT

L'année Pinay

● ***J'ai une politique ; je ne ferai pas celle des autres et on ne m'en fera pas faire d'autres, vient de déclarer M. Antoine Pinay au terme d'une année d'expérience économique dont il revendique avec fierté le bilan : la monnaie est saine, les caisses sont pleines, les devises rentrent. Alors, de quoi se plaint-on ?***

LE conflit qui oppose, au sein du gouvernement, M. Pinay, ministre des Finances, et M. Jeanneney, ministre de l'Industrie, est maintenant officiel. Il s'est traduit par un communiqué de M. Pinay précisant qu'il était « tout à fait hors de question » d'obtenir qu'il applique ou qu'il couvre des mesures qui relèveraient de « l'étatisme et du dirigisme ».

Intervenant après dix-huit mois d'une gestion qui fait chaque semaine l'objet d'éloges que le nouveau régime se décerne à lui-même sans parcimonie, que signifie ce conflit ?

Il faut, pour en saisir le sens, commencer par faire le point de l'action économique entreprise par M. Pinay, de ses buts, de ses résultats et de ses perspectives.

Trois décisions fondamentales ont inauguré le règne de M. Pinay :

1) La suppression des subventions, qui masquaient jusqu'alors la hausse de certains prix ;

2) La libération des échanges, qui marquait la volonté d'engager la France dans le Marché commun ;

3) La dévaluation, rendue inévitable par les deux décisions précédentes.

Un ensemble cohérent

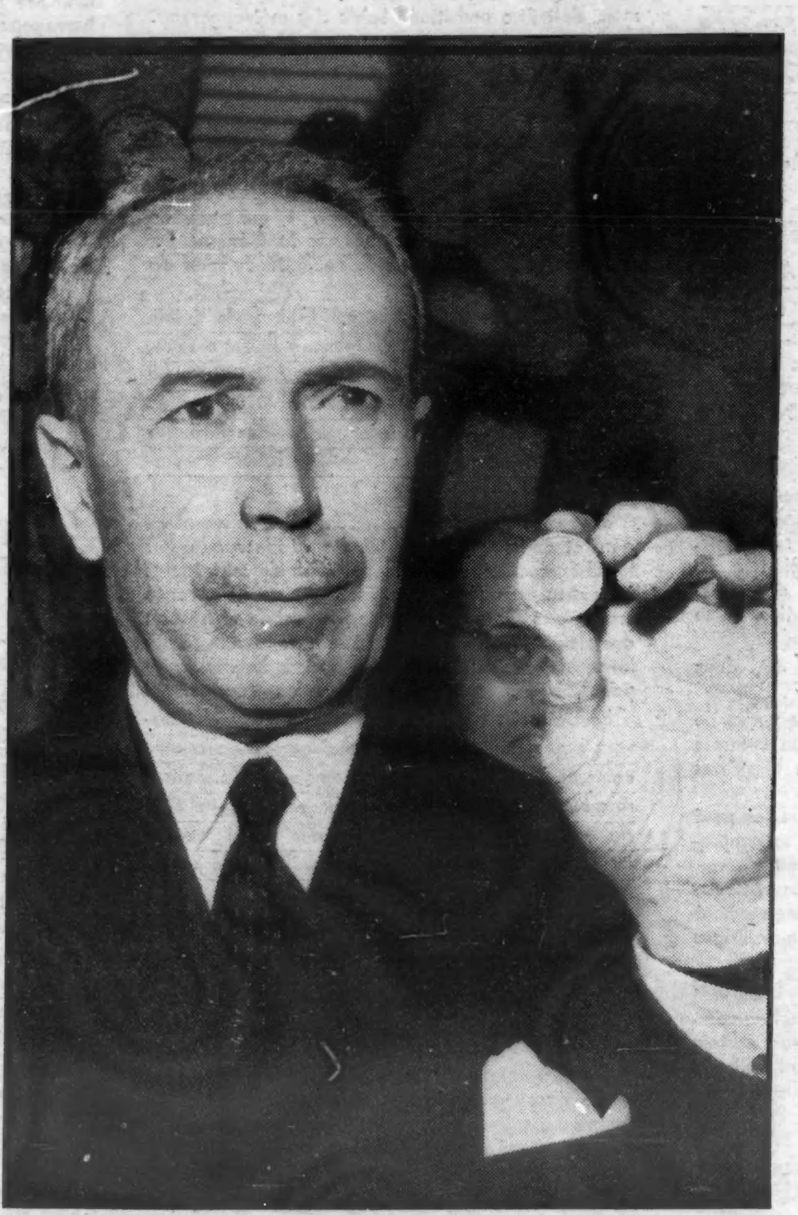
Cette politique postulait, pour que l'expérience réussisse et que les effets de la dévaluation ne soient pas annulés, une hausse aussi faible que possible des prix et des salaires.

Un relèvement du salaire minimum destiné à compenser les hausses de prix admises avant l'établissement de l'économie sur un nouveau palier fut opéré. Puis on demanda aux salariés de la patience.

Du côté des prix, la sagesse fut conseillée aux industriels. Ainsi, le gouvernement limitait le relèvement du prix de l'acier.

Enfin, en accordant une nouvelle amnistie aux capitaux français cachés à l'étranger, le gouvernement, fort de la confiance que les détenteurs de ces capitaux placent dans la politique Pinay, pouvait espérer un rapatriement massif de devises.

Ces mesures s'ajoutaient à une « politique de rigueur financière » amorcée bien avant l'avènement du nouveau régime.



(Agip.)

LE MINISTRE ET LE NOUVEAU FRANC.
Que s'est-il passé ?

En fait, c'est à la fin de 1957 et au début de 1958 que se situe le début de la politique anti-inflationniste et que les mesures les plus désagréables furent prises : restrictions de crédit allant jusqu'à limiter les engagements des banques (février 1958) et augmentation du taux de l'escompte à 5 % (août 1957).

Et dès 1958, le gouvernement avait limité ses dépenses en bloquant « l'impasse budgétaire » à 600 milliards et en réduisant le montant des fonds publics consacrés aux investissements, en même temps qu'il augmentait ses rentrées en accroissant la pression fiscale, essentiellement celle des impôts directs.

L'effet de cette politique commençait à se faire sentir au moment où M. Pinay, accédant au pouvoir, l'accentua et prit un ensemble de mesures cohérentes qui eurent le mérite de réaliser un assainissement monétaire.

L'illusion du succès

Les résultats furent tels qu'en décembre 1958, la question se posa même de savoir si des mesures inverses ne devenaient pas nécessaires. La production industrielle déclinait, le chômage augmentait.

Devant ces indices, les experts, triomphant de la résistance de M. Rueff, conseillèrent et obtinrent un relèvement du montant des fonds publics consacrés aux investissements. Les restrictions de crédit furent, d'autre part, progressivement supprimées. Le taux de l'escompte sera abaissé de 5 à 4 %, entre septembre 58 et avril 59.

Que s'est-il passé au cours de 1959 ?

Au cours du premier trimestre, l'économie française a paru comme assommée. Le déclin de la production s'est poursuivi, les intermédiaires ne renouvelant pas leurs stocks. Le chômage a crû. Les investissements ont nettement fléchi. Résultat heureux, mais significatif d'un état de dépression, la hausse des éléments de revient, consécutive à la cessation des subventions, n'a pas pu être totalement répercutée dans les prix de vente.

Mais en même temps, deux mouvements se sont dessinés et affirmés, qui ont pu donner l'illusion d'un succès complet de l'expérience Pinay.

1) Balance commerciale et balance des comptes sont devenues excédentaires et nos réserves de devises se sont reconstituées rapidement ;

2) L'économie s'est faite de plus en plus « liquide » : les dépôts dans les Caisses d'épargne battent tous les records, les

(Suite page 8.)

CORRESPONDANCES EXPRESS

DE GAULLE MÉCONTENT DE LA CONSTITUTION

● Au cours des dernières réunions ministérielles, le général de Gaulle a manifesté à plusieurs reprises son amertume devant la situation politique et la réaction de certains membres du Parlement et du Gouvernement. Un ministre a pu confier à un de ses intimes : « De Gaulle est dans l'état d'esprit qui était le sien à la fin de 1945 : le « jeu des partis » l'irrite, il se plaint que chacun s'ingénie à lui mettre des bâtons dans les roues, il accepte de moins en moins facilement les remarques, si légères soient-elles. Il voudrait « faire quelque chose », mais il ne sait pas exactement quoi. »

Il semble que le Président de la République ait sérieusement pensé à changer de Premier ministre, M. Debré lui paraissant incapable d'établir un courant avec l'opinion publique. Mais il sait qu'un tel changement, étant donné les « qualités » qu'il exige d'un chef de gouvernement, serait inutile. De plus, sa théorie du « gouvernement de législature » se trouverait réduite à néant.

Il aurait songé aussi à dissoudre l'Assemblée, mais cette solution risquerait à ses yeux de ramener, en raison du conflit scolaire, une majorité de Front populaire et, en tout cas, de réduire les effectifs de l'U.N.R., parti qu'il critique mais qui lui est bien utile, au profit des Indépendants, qu'il n'estime guère. Certains de ses proches expriment la crainte que, sur une décision brusquée, il ne quitte le pouvoir comme il l'avait fait en 1946. Mais il y a les échéances internationales qu'il a lui-même fixées... A moins que le général de Gaulle ne se décide finalement à une dissolution qui ne serait pas suivie d'élections. Il pourrait s'engager alors, par le biais d'un référendum, dans la voie d'un régime présidentiel, préparant, sans assemblées, une Constitution nouvelle. Telles sont les hypothèses évoquées par plusieurs ministres. Il reste que le système actuel de gouvernement ne fonctionne pas.

LES POSITIONS OCCIDENTALES AVANT LA CONFÉRENCE AU SOMMET

● Quinze jours après la réunion à Paris des chefs d'Etat occidentaux, quelle est la position des Alliés sur les principaux problèmes qui seront évoqués le 16 mai à la Conférence au sommet :

— Sur l'arrêt des expériences nucléaires : les Américains annoncent qu'ils se considèrent désormais libres de reprendre les essais ; les Anglais indiquent qu'ils n'ont pas l'intention de les reprendre. Les Français maintiennent leur opposition à un accord limité à l'arrêt, même contrôlé, des expériences, aussi longtemps que la production et le stockage continueront.

— Sur le désarmement proprement dit, deux thèses s'opposent :

Les Américains ne veulent pas entendre parler de réductions quelles qu'elles soient, sans un contrôle efficace à 100 %. Or, un tel contrôle n'est pas techniquement concevable.

Les Allemands et les Anglais pensent que l'on peut prendre certains risques pour la paix et se contenteraient d'une efficacité à 70 et même 60 %.

Les Français disent qu'ils n'y croient pas et déclarent que la condition sine qua non du désarmement demeure le règlement d'un certain nombre de litiges d'ordre politique.

— Sur l'aide aux pays sous-développés : le général de Gaulle veut proposer aux Russes une action commune pour des « plans pilotes » dans un certain nombre de régions. Les Américains veulent, soit une meilleure coordination de l'aide occidentale, soit une répartition par le canal de l'O.N.U. Paris met l'accent sur l'Afrique et Washington sur l'Asie.

— Sur la « non-ingérence » ou « non-immixtion » : cette idée est chère au général de Gaulle, mais ses conseillers eux-mêmes la considèrent comme difficilement applicable. Le chancelier Adenauer n'en veut pas, parce qu'il redoute que les Russes ne l'invoquent à propos de l'Allemagne orientale et des pays de l'Est en général.

— Sur Berlin : tandis que Français et Allemands s'en tiennent très exactement aux positions de Genève, les Britanniques font campagne pour un accord intérimaire basé sur de nouvelles concessions des deux parties, et les Américains commencent à se faire à l'idée, vaguement évoquée, semble-t-il, lors des entretiens Eisenhower-Krouchtchev du Camp David, d'une substitution de la responsabilité de l'O.N.U., dans l'administration de Berlin Ouest, à celle des Alliés.

Les groupes de travail des quatre gouvernements commencent à se réunir ces jours-ci à Washington pour tenter d'aplanir ces difficultés.

LES « PIEDS NOIRS » PARLENT AUX FRANÇAIS

● Depuis le 22 juillet 1959, le « Comité d'information de l'Amicale des Territoriaux et Anciens Territoriaux d'Algérie » diffuse, sous la forme d'une lettre confidentielle, un bulletin ronéotypé intitulé : « Nous, pieds-noirs ».

Dans son premier message, le Comité fait appel « aux Français des autres provinces » pour « former une chaîne d'amitié qui doit permettre de trouver la solution des problèmes algériens ».

« Ce que l'on nomme bien à tort : la guerre d'Algérie, explique le bulletin, n'est qu'une phase de la lutte du monde communiste pour la conquête totale de la planète ». L'ennemi « n'est pas seulement le prétendu représentant d'un jeune nationalisme dit algérien, mais l'agent, inconscient souvent, du communisme international, qui prépare la soviétisation de la France ».

La lettre n° 2 signale que « la lutte engagée ne peut être comprise qu'en fonction d'un triptyque indissociable : le problème algérien, le terrorisme F.L.N. et la subversion marxiste-léniniste ».

Les bulletins n°ˢ 3 et 4 ont pour objet de résoudre les deux premières composantes et d'expliquer comment doit être constituée l'aide des métropolitains.

Chaque élément de ce triptyque devient, dans la lettre n° 6, un « faux problème ». Ainsi le problème algérien devient celui « d'un prétendu colonialisme », le terrorisme F.L.N. « un prétendu nationalisme » et la subversion marxiste-léniniste « un prétendu parti politique français ».

Le « Comité d'information » s'en prend ensuite à de Gaulle lui-même : la lettre n° 7, qui porte en exergue le « je vous ai compris » du Général, est un long réquisitoire contre la duplicité du chef de l'Etat :

« Quand donc est-il sincère ? Etait-ce le 4 juin 1958, quand il proclamait : « Français à part entière, dans un seul et même collège, Y COMPRIS LES DIX MILLIONS DE FRANÇAIS D'ALGERIE... » ou le 16 septembre 1959 disant : « Je veux dire par le libre choix que les « ALGERIENS » eux-mêmes... » ?

« Nous, pieds-noirs, demandons solennellement au général de Gaulle : ou bien de déclarer que soit laissé également le libre choix de leur destin à toutes les autres provinces françaises ; que soient abrogés les articles du code pénal prévoyant la répression des atteintes à l'intégrité du territoire et à la sûreté intérieure de l'Etat ; ou bien de condamner toute possibilité de sécession immédiate ou à terme. »

Le Comité demande en conclusion : « Attendrez-vous pour vous réveiller d'être dispersés aux quatre coins de l'univers par les soins de vos futurs maîtres russes ? » et prévient : « Si, pour garder notre titre de Français, nous devons former notre propre « petite France » ici, dites-le-nous. Nous le ferons immédiatement. »

FRÉJUS : LA FAILLE ÉTAIT-ELLE DÉCELABLE ?

● La tragique rupture du barrage de Malpasset avait mis au jour l'existence d'une faille importante au pied de l'ancrage gauche, à mi-pente du versant. Les plans de cette faille apparaissent nettement sur les documents photographiques pris au lendemain de la catastrophe par les délégués du Bureau de recherches géologiques et minières et qui figurent au rapport officieux remis à titre d'information le 13 décembre à la commission d'enquête par le ministre des Travaux publics. Toute la question est de savoir si cet accident géologique a un rôle déterminant dans le glissement fatal de la culée gauche, et s'il était décelable au moment de la construction de l'ouvrage.

Invité par le ministre de l'Agriculture, M. Rochereau, dont il est le chef de Cabinet, à faire connaître son opinion au conseil municipal de Fontenay-le-Comte, M. Besnier, ingénieur en chef du Génie rural de Vendée, qui avait accompagné son ministre à Fréjus, n'a pas hésité à attribuer à la présence de cette fissure (diaclase) non décelée dans le massif rocheux — et selon lui indécelable — la responsabilité totale de la catastrophe. Elargie, gavée d'argile par les infiltrations dues aux précipitations exceptionnelles, la diaclase aurait entraîné la chute d'une partie de la colline où était implantée la culée gauche. Par un « dramatique caprice de la nature », elle se trouvait orientée de l'intérieur vers l'extérieur, c'est-à-dire dans un sens opposé à la direction habituelle des diaclases et elle se présentait en oblique par rapport au plan de clivage des roches (la poussée des eaux d'un barrage doit s'exercer perpendiculairement à ce plan).

Cette déclaration a conduit un membre de la commission d'enquête, le professeur Roubault, directeur de l'Ecole nationale de géologie appliquée de Nancy, également désigné comme expert par le juge d'instruction de Draguignan, à câbler au magistrat varois pour lui demander d'entendre M. Besnier. M. Besnier est, en effet, membre de l'administration qui avait la charge du barrage de Malpasset. Le professeur Roubault a fait savoir, en outre, qu'à son avis la diaclase « qui a joué un rôle au moins partiel dans la catastrophe » aurait été parfaitement décelable s'il y avait eu à la fois sur le chantier des géologues et des sondages pendant l'exécution des travaux.

« Or, dit-il, jusqu'à ce jour mon collègue géologue expert, M. Casteras, et moi-même n'avons eu connaissance du nom d'aucun géologue consulté, hormis celui de M. Corroy, professeur à l'Université de Marseille, chargé par le Génie rural du rapport préliminaire établi antérieurement à la construction du barrage, et nous ignorons encore l'existence de sondages-carottes de recherche qui auraient été exécutés à l'emplacement de la rive gauche du barrage. »

Il est pour le moins surprenant que les experts de la commission d'enquête n'aient pas encore été saisis des trois études faites par M. Corroy au cours des travaux le 17 juin 1952, le 19 août 1952 et le 30 janvier 1953, cette dernière étude ayant donné lieu à la conclusion suivante : « L'ancrage du barrage de Malpasset se présente donc dans d'excellentes conditions géologiques... et ne révèle que des accidents orogéniques de faible amplitude, avec des phénomènes d'altération réduits ».

Pourtant, à la suite de différentes « surprises », le cubage de béton utilisé pour l'implantation de l'ouvrage avait dû passer de 42.500 m3 prévus au devis, à 49.841 m3.

LES CAPITAUX AMERICAINS EN EUROPE

● Un phénomène nouveau inquiète actuellement les dirigeants américains. Il risque d'être, très vite, un sujet d'inquiétude pour les Européens : il s'agit du déficit de la balance des paiements américains.

Les réserves d'or, d'une valeur de 23 milliards de dollars (120 milliards de NF), accumulées au Fort Knox ont baissé à 19,5 milliards de dollars en deux ans.

Cette évolution, parfaitement saine selon les uns, alarme vivement d'autres, dont le Trésor américain, et motive une offensive des protectionnistes aux Etats-Unis.

Les espoirs mis par le gouvernement français en un apport neuf et régulier de capitaux américains (privés, en particulier) se trouvent de ce fait singulièrement réduits.

Des capitaux étrangers d'un montant de 373 millions de dollars sont venus s'investir en France durant la première moitié de cette année. D'où venaient-ils ? Pour près de moitié (150 millions), de citoyens français liquidant leurs avoirs étrangers et, pour le reste, d'Allemagne, d'Italie, des Pays-Bas, des Etats-Unis.

L'apport des capitalistes américains est très faible. Dans toute l'Europe des Six, ils n'ont investi durant la première moitié de cette année que 122 millions de dollars (et davantage en Allemagne et aux Pays-Bas qu'en France).

D'une manière générale, alors que les placements de capitaux étrangers aux Etats-Unis sont en augmentation, les placements de capitaux privés américains à l'étranger marquent, pour la seconde année consécutive, une forte réduction. Leur apport net

— En "TEMPS LOURD", 1960 ne comptera plus que 351 NOUVEAUX-DERNIERS-QUARTS D'HEURE, virgule 36...

(790 millions de dollars pour les cinq continents) ne représente qu'un sixième des prêts ou dons (4.600 millions) consentis par le gouvernement des Etats-Unis.

Il paraît d'autant plus vain d'attendre un accroissement que le Trésor américain a déjà déclenché des mécanismes qui freineront encore l'exportation des capitaux privés ; quant à l'apport du gouvernement américain, il risque de décroître également, puisque M. Dillon appelle l'Europe à prendre une plus grande part dans l'aide aux pays sous-développés, afin d'accroître cette aide considérée à Washington comme prioritaire.

JANVIER 1946 : UN ANNIVERSAIRE

● Dans le tome III de ses Mémoires, le général de Gaulle écrit, à propos des conditions dans lesquelles il quitta le pouvoir le 20 janvier 1946 :

« Pour la première fois depuis plus de sept ans, je pris quelques jours de repos. Ainsi m'assurais-je moi-même et pourrais-je faire voir aux autres que mon départ ne serait pas l'effet d'une colère irréfléchie ou d'une dépression causée par la fatigue. En méditant devant la mer, j'arrêtai la façon dont j'allais m'en aller : quitter la barre en silence, sans m'en prendre à personne, ni en public ni en privé, sans accepter aucune sorte de fonction, de dignité ou de retraite, enfin sans rien annoncer de ce que je ferais ensuite. Plus que jamais, je devais me tenir au-dessus des contingences.

« Après huit jours passés dans le Midi, je rentrai à Paris le 14 janvier. C'était lundi. Ma démission serait pour le dimanche. »

LA PRESSE FRANÇAISE ET LE RAPPORT DE LA CROIX-ROUGE

● Lundi après-midi, « Le Monde » consacrait une page entière au rapport du Comité international de la Croix-Rouge sur les camps d'internement d'Algérie, rapport dont nous avions précédemment signalé l'existence à nos lecteurs. Le numéro du « Monde » était aussitôt saisi à Alger.

Dans la matinée, le Premier ministre avait diffusé un communiqué indiquant que « le gouvernement et le commandement, qui tiendront naturellement compte des conclusions du C.I.C.R. (...) déploraient profondément que les rapports soient utilisés à des fins polémiques ».

La polémique n'a, hélas ! rien à faire ici.

La lecture de l'analyse du rapport et sa compréhension ne nécessitent aucun commentaire. Encore faut-il en avoir connaissance, puisque cela a été rendu possible par la volonté de certains Français, semble-t-il, le rapport lui-même (270 pages) strictement confidentiel n'ayant fait l'objet d'aucune « fuite » du côté suisse.

Mardi, tous les organes de la presse parisienne publiaient le communiqué du Premier ministre. Mais le rapport lui-même ?...

Rien dans « L'Aurore ». Rien dans « Le Figaro ». Rien dans « Le Parisien libéré ». Un entrefilet dans « Paris-Jour » et dans « France-Soir ». Un éditorial, sans informations, dans « Le Populaire ». Deux colonnes dans « Paris-Presse ».

« Libération », qui avait accompagné le rapport d'un commentaire à la « une », était saisi.

Etant donné le tirage global de ces quotidiens, cela signifie que plus de quatre millions de lecteurs ne sont simplement pas informés par leur journal sur l'un des problèmes nationaux les plus graves. Ils ne l'ont jamais été.

Comme le rapport de la Croix-Rouge (que nos lecteurs peuvent se procurer en demandant au « Monde », 5, rue des Italiens, le numéro daté du 5 janvier), cette constatation ne nécessite aucun commentaire.

LA GRANDE SÉVERINE
vous offre ses
Petits Soupers
après le théâtre
(de minuit à 2 heures)
Blinis à la Russe,
Chili con Carne,
Gratinée Lyonnaise,
Fruits de Mer, etc.
de 10 à 15 NF
boisson comprise
Danton 15-54
7, RUE SAINT-SÉVERIN (près de l'église) FERMÉ LE DIMANCHE

HOLMES
à partir du 9 Janvier
Solde sa collection d'hiver
PARDESSUS - AUTO-COATS - LODENS - VESTES DE PEAU - COSTUMES ET ENSEMBLES SPORT
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03
PUBLICIS

(Suite de la page 5.)

souscriptions de Bons du Trésor également.

Quelle signification attacher à ces phénomènes complexes ?

« L'esprit exportateur »

1 - L'excédent de la balance commerciale résulte d'abord d'une diminution des importations : la stagnation de l'économie, jointe à un moindre besoin de produits énergétiques, en est responsable. Il résulte aussi d'une augmentation des exportations, dont il est utile d'analyser les causes.

La dévaluation paraît en premier lieu avoir durablement amélioré le rapport entre les prix français et les prix étrangers dans un grand nombre de branches industrielles. Vendre sur le marché intérieur devenait d'autre part plus difficile : les industriels ont recherché des débouchés à l'étranger. Il est incontestable enfin que l'esprit « exportateur » a gagné beaucoup d'entre eux. Mais lorsqu'on examine la structure de ces exportations — pour la comparer à celle des exportations allemandes par exemple — on a tout lieu d'être inquiet.

Alors que chez notre principal concurrent à l'intérieur du Marché commun, les exportations de machines et de biens d'équipement prennent une part chaque année plus grande dans l'ensemble de ses ventes à l'étranger, nous vendons six fois moins que lui de ces produits essentiels et en quantités constamment décroissantes. En fait, ce sont essentiellement deux postes de notre balance commerciale qui ont rendu celle-ci excédentaire : l'acier, dont l'exportation a été fouettée par la longue grève de la sidérurgie américaine ; les automobiles qui, avec une belle audace, ont pris pied sur le marché des États-Unis par surprise. Mais la structure de nos exportations est plutôt moins qu'avant celle d'un pays industriel évolué.

L'augmentation de nos réserves de change est surtout le fait des rapatriements de capitaux, rendus confiants par la présence de M. Pinay aux Finances, et aussi des investissements étrangers en France, Américains et Anglais se hâtant de prendre des positions dans le Marché commun.

Ce mouvement, qui accompagne la bonne tenue du franc par rapport aux monnaies étrangères, est incontestablement favorable, car il nous permettra de payer les importations rendues nécessaires par une reprise franche de l'expansion — si elle se produit.

Les salaires et les prix

2 - Deuxième phénomène fondamental : la « liquidité » de l'économie. Elle est la conséquence directe des entrées de devises, qui donnent lieu à des émissions de francs. Un retour de croyance dans la stabilité du franc explique aussi que l'épargne augmente. Mais joue également une certaine crainte dans l'avenir de l'économie, qui pousse les salariés à faire quelques réserves pour compenser éventuellement la diminution de leurs revenus.

La santé de l'économie est cependant loin d'être florissante.

Sans doute l'expansion a-t-elle repris doucement. Mais cette croissance est évidemment insuffisante dans un pays en plein essor démographique et qui a accumulé des retards.

Plus important que tout : l'effort d'investissement a été médiocre en 1959. Les commandes de machines demeurent à un niveau bas, signe irrécusable du manque d'allant de la plupart des secteurs, et les industries de biens d'équipement stagnent. Ainsi les principaux pays d'Europe se développent plus vite que nous.

Il serait injuste de dire que rien ne se passe dans l'économie française. Conscients de leur infériorité structurelle dans le Marché commun, de nombreux industriels recherchent la modernisation et l'augmentation de leur productivité dans des concentrations et des spécialisations d'activité. Mais cette tendance n'est ni assez rapide ni suffisamment générale, et la rigidité de l'appareil productif français apparaît bien dans la hausse lente des prix de revient, des prix de gros, qui ronge progressivement la marge accordée par la dévaluation.

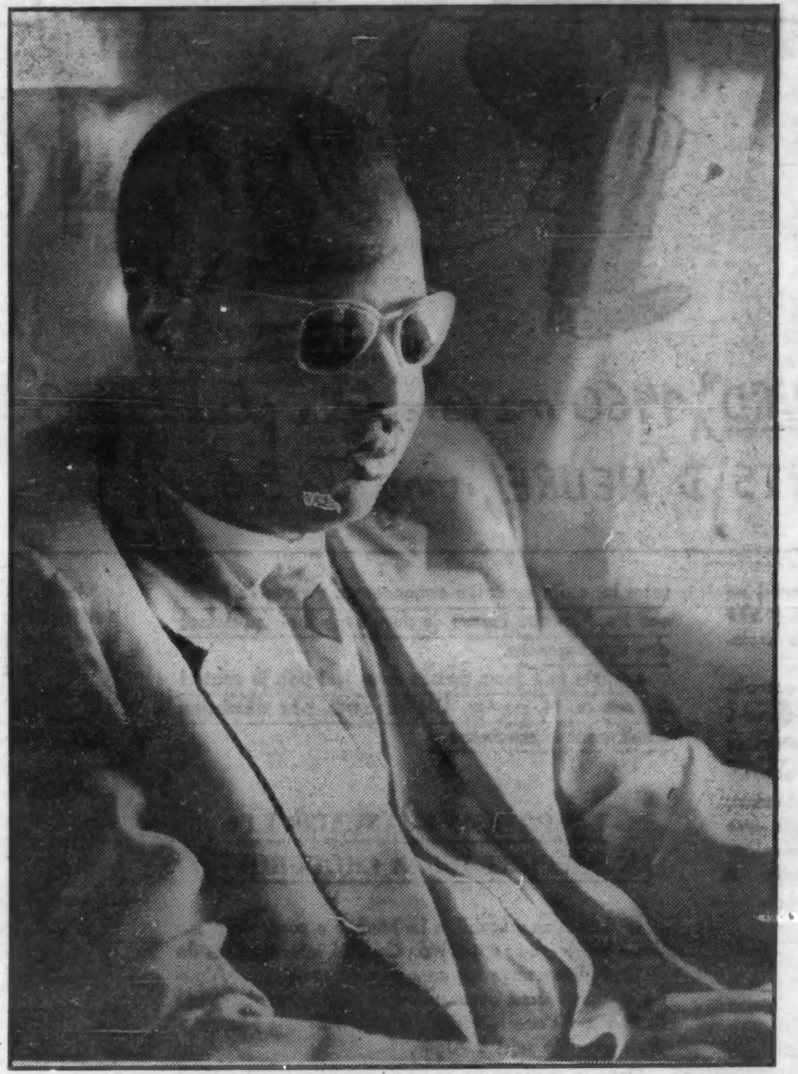
Résultat inévitable de cette hausse : le problème des salaires et des prix se pose à nouveau.

Les responsables généralement dénoncés ont été éliminés : il n'y a pas de vrai déficit budgétaire, il n'y a pas d'emballement de la production, il n'y a pas de défaut d'épargne, il n'y a plus de puissance syndicale. Pourtant... Pourtant le problème du rajustement (aussi ajusté que possible) des traitements et des salaires aux prix est là.

Une opération purement monétaire n'a pu, en effet, susciter la rénovation de l'économie française. Les résultats de l'effort d'investissement à tout prix des dix dernières années apparaissent tous les jours. Mais il demeure que la productivité reste faible dans nombre de secteurs, que l'initiative privée est défaillante dans d'autres, que les investissements sont presque partout parcimonieux, comparés notamment au formidable dynamisme allemand. Le nombre des producteurs est trop grand dans l'agriculture où sévit encore l'obscurantisme (cf. le débat sur les bouilleurs de cru), trop faible dans l'industrie.

Beaucoup, dans cette histoire qui est la nôtre, est affaire d'état d'esprit. Ce n'est pas en essayant de restaurer le culte d'une « Semeuse » désuète, en observant avec une satisfaction immobile la baisse lente du taux de l'intérêt ou la montée des dépôts dans les Caisses d'épargne, que l'on affrontera les années 60, décisives.

Une décennie commence. L'un de ses caractères sera l'âpreté de la compétition économique internationale. Quels sont nos atouts ?



(Archives.)

M. Ahmadou Ahidjo, président du Conseil du Cameroun.
« En dehors de la haine et de la force. »

1 - Il est possible que nous ayons désormais une bonne monnaie. C'est important. C'est peu, et ce sera, on peut le craindre, sans lendemain si ne s'opère pas une révolution permanente dans les structures françaises.

2 - Nous n'avons plus de problème d'approvisionnement en produits énergétiques (Sahara). Notre indépendance s'en trouvera accrue, notre balance commerciale améliorée.

3 - Le rapport entre le nombre des producteurs et celui des non-producteurs est actuellement le plus défavorable que nous ayons jamais connu par suite de la vague démographique lancée en 1945. Mais, dès 1965, ce rapport commencera à se modifier et nous deviendra de plus en plus favorable.

Encore faut-il que nous soyons en mesure d'employer ceux qui atteindront l'âge de « produire ».

Soyons-en persuadés : seule une industrie moderne et concentrée pourra s'en charger, car l'agriculture devra encore, dans l'ensemble, dégorger de la population. Le secteur de distribution, délesté de ses intermédiaires abusifs (circuits de distribution, etc.), n'absorbera un nouveau personnel que si la puissance industrielle s'accroît et se diversifie.

Au nom de la liberté

L'année 1959 a été une année de pause économique. Dès 1960, il nous est interdit de souffler davantage. Cette « Semeuse » des années 1960 doit semer des idées neuves et des usines.

Par quelles méthodes ? *« En laissant le champ ouvert à la libre entreprise »*, répond M. Pinay, alors que beaucoup d'autres ministres prennent acte, chaque jour, des défaillances du secteur privé.

Et c'est un fait qu'au moment où se déroule une expérience de libéralisme monétaire, le cadre des interventions de l'Etat demeure. La coordination de ces interventions n'est pas meilleure que par le passé, mais l'idée de faire jouer l'Etat ou ses satellites, lorsque le secteur privé se révèle insuffisamment dynamique face aux nécessités du développement français, ne s'est jamais imposée autant à la haute administration.

M. Jeanneney, économiste néo-libéral, en paraît le plus chaud partisan. Il a lancé, sans l'intégrer dans une organisation plus étendue et plus ferme de l'intervention de l'Etat, un projet de banque de conversion industrielle. Tirant, d'autre part, toutes les conséquences de la découverte du pétrole saharien par des sociétés nationales, il veut les autoriser à s'occuper de la vente de leur production jusqu'au consommateur. Le ministre de la Construction, de son côté, parle de « logement social » et projette d'aménager le territoire. M. Pinay, grand maître des Finances, met les freins au nom de la « liberté ».

Querelle partisane entre l'U.N.R. et les indépendants, conflit idéologique entre les libéraux et les interventionnistes, ou bien opposition entre le mythe monétaire et le mythe de l'expansion ? Mélange, très anachronique, de ces différents phénomènes sans doute, qui affaiblit le gouvernement de la France à l'orée des années 60.

CAMEROUN

Le deuxième mari

● *Le Cameroun vient d'accomplir un pas difficile en fêtant, au milieu d'incidents sanglants, une indépendance qui ne règle pas ses problèmes internes. Que lui réserve l'avenir ? C'est ce qu'étudie le reportage de Claude Krief.*

RUES illuminées et désertes. Chaleur pesante et moite. Visages fermés. Sang à Yaoundé. Sang à Douala. La peur. Cette impression de malaise parmi les personnalités venues du monde entier. Une retraite aux flambeaux, quelques manifestations annulées. Ce chauffeur qui nous quitte pour aller chercher son fusil à la tombée de la nuit. Les premières heures de l'indépendance camerounaise, qui ont coïncidé avec la nuit du réveillon, n'ont guère fait retentir les tam-tams de la liesse populaire.

« M. Ahidjo, le président du Conseil camerounais se bat contre un fantôme qui arme aujourd'hui la main des terroristes et ferme les cœurs », me disait, ce soir-là, un diplomate étranger, tandis que s'égrenaient dans le lointain les cent un coups de canon célébrant la souveraineté de notre ancien territoire sous tutelle. *« Ce fantôme, c'est celui de Ruben Um Nyobé, le fondateur de l'Union des populations camerounaises, tué en septembre* 1958 *au fond des maquis de la Sanaga maritime. Ou, si vous préférez, M. Ahidjo est comme le second époux d'une femme qui ne veut pas oublier son premier mari. »*

Ces remarques sont vraies pour une large partie de ce pays divisé en dizaines de groupes ethniques, mais elles s'appliquent surtout au Sud et en particulier à Douala, la capitale économique, la ville aux dizaines de milliers de chômeurs, néo-prolétariat qui s'entasse dans les bidonvilles africains. C'est du Sud qu'était originaire Um Nyobé et du Sud que sont partis les mouvements de lutte pour l'émancipation et l'unité nationale du Cameroun. M. Ahidjo, musulman et homme du Nord, l'a publiquement reconnu à Douala. Mais le fait est là : les « Upécistes », qui ont le sentiment d'avoir été les véritables artisans de l'indépendance camerounaise, tiennent M. Ahidjo pour un « usurpateur », et les extrémistes, faute d'avoir arraché leur souveraineté à la France par un combat victorieux, n'hésitent pas à relancer une véritable guerre civile.

La nuit du 30 décembre

Le but des terroristes de l'U.P.C. était clair : les déclarations faites à l'étranger et les tracts circulant dans les villes camerounaises affirmaient que le 1er janvier se déroulerait dans l'insurrection générale. Or, le total des forces de sécurité présentes dans un pays grand comme les quatre cinquièmes de la France s'élève à moins de 5.000 hommes, y compris 2.600 soldats français. Ces chiffres donnent la mesure de l'échec relatif des Upécistes.

Douala se souviendra de cette nuit du 30 décembre. Le couvre-feu, imposé depuis plusieurs mois, avait été levé le jour même. Le drapeau vert, rouge et jaune du Cameroun flottait déjà sur les édifices publics. Vers huit heures du soir, des commandos forts de plusieurs dizaines d'hommes attaquèrent simultanément des objectifs déterminés, parmi lesquels un camp de gendarmerie et un aérodrome. Officieusement, on estimait que 1.000 à 1.500 hommes avaient été engagés par ce que l'on appelle déjà « l'Armée de Libération du Cameroun ». (En fait, c'est au dernier moment que les responsables upécistes recrutent les troupes nécessaires et ils disparaissent généralement dès que l'action s'engage.) L'effet de surprise fut à peu près total et plusieurs gendarmes tombèrent sans avoir pu se défendre. Il semble que les autorités avaient été prévenues qu'une attaque aurait lieu, mais seulement le lendemain soir...

Certains upécistes purent ainsi pénétrer sur le terrain d'aviation, causant quelques dégâts à la tour de contrôle et essayant, mais en vain, de saboter un avion. Officiellement, le lendemain, on annonçait 25 tués et plusieurs blessés. Ces chiffres sont nettement au-dessous de la vérité. Des estimations sérieuses que j'ai pu recueillir sur place indiquent au moins une centaine de morts, parmi lesquels neuf dixièmes de terroristes.

Le lendemain soir, à Yaoundé, la capitale administrative et la seconde ville du pays, les insurgés repassaient à l'action, mais selon d'autres méthodes. A Douala, ils avaient voulu faire la preuve de leur force et de leur coordination. Cela leur était impossible à Yaoundé : ils eurent recours à l'assassinat aveugle. Descendus d'un taxi, ils abattirent à coups de machettes six Camerounais qui se trouvaient là. Le résultat de ces assassinats fut la peur, incontrôlable, irrésistible. Les chauffeurs africains n'osaient plus s'aventurer de nuit dans le quartier où s'était déroulé l'attentat. Les Camerounais se terraient dans leurs cases.

L'œuvre française

Le soleil du 1er janvier éclaira une ville transformée. Dans les rues de Yaoundé, qui s'étirent entre les collines comme les pattes d'une araignée géante, apparurent, en joyeux cortèges, les femmes aux pagnes chatoyants. Le matin, très tôt, M. Bénard, premier ambassadeur de France au Cameroun, avait présenté ses lettres de créance à M. Ahidjo. De partout, dans un tintamarre assourdissant de klaxons, surgissaient les voitures officielles. Tout le monde se rendait près du stade, où le président du Conseil camerounais devait proclamer l'indépendance de son pays et prononcer son premier discours de chef d'un Etat souverain.

Très vite, l'émotion s'empara de l'assistance, surtout des Français. Il faut l'avouer : chacun avait craint le pire. La foule était là, massée sur la place de l'Indépendance. Partout une débauche de vert, de rouge, de jaune. Des applaudissements, des cris. A la tribune, autour de M. Ahidjo, M. Hammarskjoeld représentait les Nations Unies, M. Jacquinot la France, M. Cabot-Lodge les Etats-Unis, M. Firioubine l'U.R.S.S., des dizaines de ministres ou de diplomates de soixante pays du monde.

« *J'ai maudit dans mon cœur ce moment,* devait me déclarer quelques heures plus tard une Européenne installée au Cameroun depuis plusieurs années. *Mais aujourd'hui, expliquez ça comme vous pourrez, je suis heureuse...* »

Tout le défilé fut comme un hommage direct à l'œuvre française. La langue, les méthodes, les travers, on retrouvait tout de la France. Ce ne fut pas sans fierté que les officiers supérieurs français virent défiler les premiers éléments de la nouvelle armée camerounaise au son du « Chant du départ »...

> « *Nous ne nous étions pas trompés,* affirma M. Ahidjo dans son discours. *Nous devons aux Nations Unies et à la puissance tutrice, la France, de nous avoir aidés à construire notre nation en dehors de la haine et de la force. Qu'elles en soient remerciées ! Nous ne croyons pas, en effet, comme quelques-uns, attardés dans un romantisme désuet, que des luttes meurtrières soient nécessaires au mouvement de l'Histoire et que les nations doivent se créer dans le sang...* »

Comme un Dieu

Là est bien la réussite de M. Ahidjo. A 39 ans, cet homme d'origine modeste a déjà un long passé d'homme politique. Elu de la ville de Garoua, où il a épousé la fille du Lamido local (1), il passe par l'Assemblée de l'Union française avant de devenir d'abord ministre, puis, en février 1958, président du Conseil camerounais.

Son programme comprenait alors cinq points principaux. D'abord, l'accession à l'autonomie interne totale ; ensuite, la détermination du calendrier devant conduire à l'indépendance du Cameroun, la coopération avec la France dans la liberté, la réunification des deux Camerouns et la réconciliation nationale. Les trois premiers objectifs ont été atteints la semaine dernière. Le quatrième est sur le point de l'être : M. Foncha, leader du Cameroun britannique du Sud, présent aux fêtes de Yaoundé, a indiqué à maintes reprises son accord.

Mais la réconciliation nationale reste à faire, bien que certains résultats encourageants aient déjà été obtenus.

Tout en se réclamant de lui, les successeurs d'Um Nyobé, le fondateur de l'U.P.C., sont en effet très divisés. Ceux qui l'ont approché peu avant sa fin tragique — il a été abattu par hasard, dit-on, par une patrouille qui a tiré à vue — affirment qu'il était sur le point de rentrer dans la légalité et d'accepter le jeu parlementaire. Son opposition armée n'avait pu empêcher les élections, ni la promesse de l'indépendance à terme du Cameroun : elle l'avait seulement mis hors circuit. Il était pourtant le seul qui eût réussi à dépasser les limites tribales : des régions entières l'adoraient comme un dieu.

Après sa disparition, un de ses lieutenants, M. Mahi Matip, décida de faire confiance aux autorités. Profitant de l'amnistie décrétée par le gouvernement de M. Ahidjo, il fit sortir les troupes des maquis. Peu après, il était triomphalement élu en Sanaga maritime à une élection partielle.

Un des amis de M. Matip, lui aussi député, me disait :

> « *Nous sommes rentrés dans la légalité. Nous avons fait la preuve de notre audience. La Sanaga est calme. Mais pour combien de temps ? Nos amis nous disent déjà que nous nous sommes trompés et veulent eux aussi repasser à l'action directe. Mais nous sommes contre la violence. Je vais vous dire quelles sont les conditions d'une vraie réconciliation au Cameroun. D'abord, une table ronde ouverte à tous, la condamnation de la violence et une amnistie totale et inconditionnelle. Ensuite, l'élargissement du gouvernement pour la mise au point d'une loi électorale et l'élection d'une Constituante...* »

Mon interlocuteur pèse chacun de ses mots. On le sent à la fois anxieux et résolu. Pour lui, il n'y a plus de raisons, après l'indépendance, pour que l'U.P.C. demeure interdite : ce sont précisément ses objectifs qui ont été atteints. Elle doit pouvoir s'exprimer dans tout le pays. Et la table ronde est le meilleur moyen de démasquer ceux dont les mobiles sont le banditisme ou l'ambition personnelle.

D'autres héritiers spirituels d'Um Nyobé, en revanche, continuent de prôner la violence. Parmi ces derniers, le plus connu est Félix Moumié. M. Moumié, d'abord réfugié au Caire, puis passé depuis quelques mois à Conakry, en Guinée, revendique la responsabilité des troubles qui ensanglantent actuellement le Cameroun et multiplie les appels à la violence. Il ne s'agit pas seulement de Douala, mais aussi du pays mungo et surtout du pays bamiléké, en bordure de la frontière britannique, derrière laquelle les bandes vont souvent se réfugier.

« Les Chinois d'Afrique »

Les chiffres que j'ai obtenus des sources les plus sûres sont impressionnants. Les rebelles seraient forts de 30.000 à 50.000 hommes. Ils ne disposent que de quelques dizaines de fusils de chasse, d'un ou deux fusils-mitrailleurs et d'une cinquantaine de P.M. importés de Tchécoslovaquie. Il existe déjà de véritables « zones interdites » où les rebelles font la loi et où serait même constitué un comité révolutionnaire. De folles rumeurs circulaient chez les Africains la veille de l'indépendance : certains s'attendaient que les rebelles tentent de s'emparer de la ville de Dschang, petite agglomération du pays bamiléké dont les environs sont « pourris ». Jusqu'à présent, ces bandes, fortes parfois de plusieurs centaines d'hommes, n'étaient guère coordonnées. Mais on a remarqué ces dernières semaines une tendance à une organisation plus serrée.

Certains faits précis prouvent leur influence : sur un mot d'ordre, appuyé par une série d'exécutions, les planteurs noirs de ces régions ont pratiquement cessé toute exportation de bananes. On craint qu'il n'en soit de même pour le cacao, ce qui aurait des conséquences graves sur l'économie camerounaise. On affirme aussi que des sommes importantes sont collectées auprès des paysans. Le gouvernement camerounais a mis sur pied des « milices d'autodéfense » et vient d'envoyer en pays bamiléké un « ministre-résident ».

Pourquoi cette relance de la rébellion, alors que le calme est revenu en Sanaga maritime ? Il y a, bien sûr, l'action de M. Moumié, appuyé par la Guinée et divers pays afro-asiatiques, comme on a pu le voir au dernier débat sur le Cameroun au Conseil de tutelle de l'O.N.U. Mais il y a surtout le fait que le pays bamiléké offrait un terrain particulièrement favorable. Au nombre de 500.000 sur la surface de deux ou trois départements français — densité considérable pour l'Afrique — les Bamilekés figurent parmi les races les plus intelligentes et les plus industrieuses de l'Afrique. Ils ont émigré dans tout le Cameroun et sont fortement scolarisés (comme tout le sud du Cameroun : près de 90 % contre 60 % au nord). On les appelle à Yaoundé « *les Auvergnats du coin* », ou encore « *les Chinois de l'Afrique* ». Or, sur leur territoire surpeuplé se maintiennent des structures périmées : ces chefferies dont ils essaient en vain d'obtenir la transformation.

On retrouve là la deuxième face de toute lutte d'émancipation : la volonté de transformation révolutionnaire des conditions de vie ou de travail. Malgré une œuvre sociale et scolaire exceptionnelle dans ce pays qui était une « vitrine » internationale, la France a laissé les structures administratives en l'état. Elles éclatent aujourd'hui. Et les chômeurs de New-Bell, par milliers, attendent du travail. Pour « exorciser » Um Nyobé, il aurait fallu non seulement accorder l'indépendance, mais aussi prendre en charge son effort révolutionnaire intérieur.

C'est là que les difficultés commencent, parce qu'il y a aussi le Nord...

Ce Nord, je l'ai découvert à Garoua, fief de M. Ahidjo. Pour la première fois au cours de toutes ces cérémonies, M. Ahidjo était détendu, heureux, souriant. Vêtu d'un somptueux boubou blanc, la tête coiffée d'une petite calotte brodée, il a présidé devant les invités émerveillés une somptueuse « fantasia », comparable seulement aux fêtes qui ont marqué l'autonomie interne de la Nigeria du Nord. Pendant près de deux heures, les « lamibé » (pluriel de « lamido »)

→

(Archives.)

UNE « MILICE D'AUTO-DÉFENSE » DANS LE SUD CAMEROUNAIS.
Pour exorciser Um Nyobé.

(1) Chefs traditionnels des régions nord-camerounaises, qui ont les pouvoirs temporels et religieux de sultans en miniature.

DORIAN GUY
36, AVENUE GEORGE-V
Face Hôtel George-V
Soldera
le mois prochain
à partir du 1er février
Pardessus, imperméables
et articles de chemiserie
Réservez-vous

ont défilé, entourés de leur cour et de leurs guerriers. Cavaliers, chevaux harnachés, griots, trompettes, tam-tams, cela tenait à la fois du moyen âge, des chevauchées arabes et des mises en scène de Cecil B. de Mille. Autour de nous, des milliers de personnes, dansant, hurlant, gesticulant, applaudissant : certaines avaient fait deux ou trois cents kilomètres. C'était là ce Nord-Cameroun où une minorité de Foulbé noirs et musulmans, guerriers et féodaux, règnent sur quelques dizaines de tribus païennes.

La chance de M. Ahidjo

C'est sur eux que s'appuie M. Ahidjo, même s'il essaie de faire évoluer la région en y envoyant les meilleurs spécialistes agricoles et les fonctionnaires les plus compétents. Tel est le dilemme : comment supprimer les chefferies dans le Sud « occidentalisé » et en marche vers l'avenir et conserver en même temps l'indispensable appui du Nord ? Tout le drame du Cameroun est dans cette contradiction.

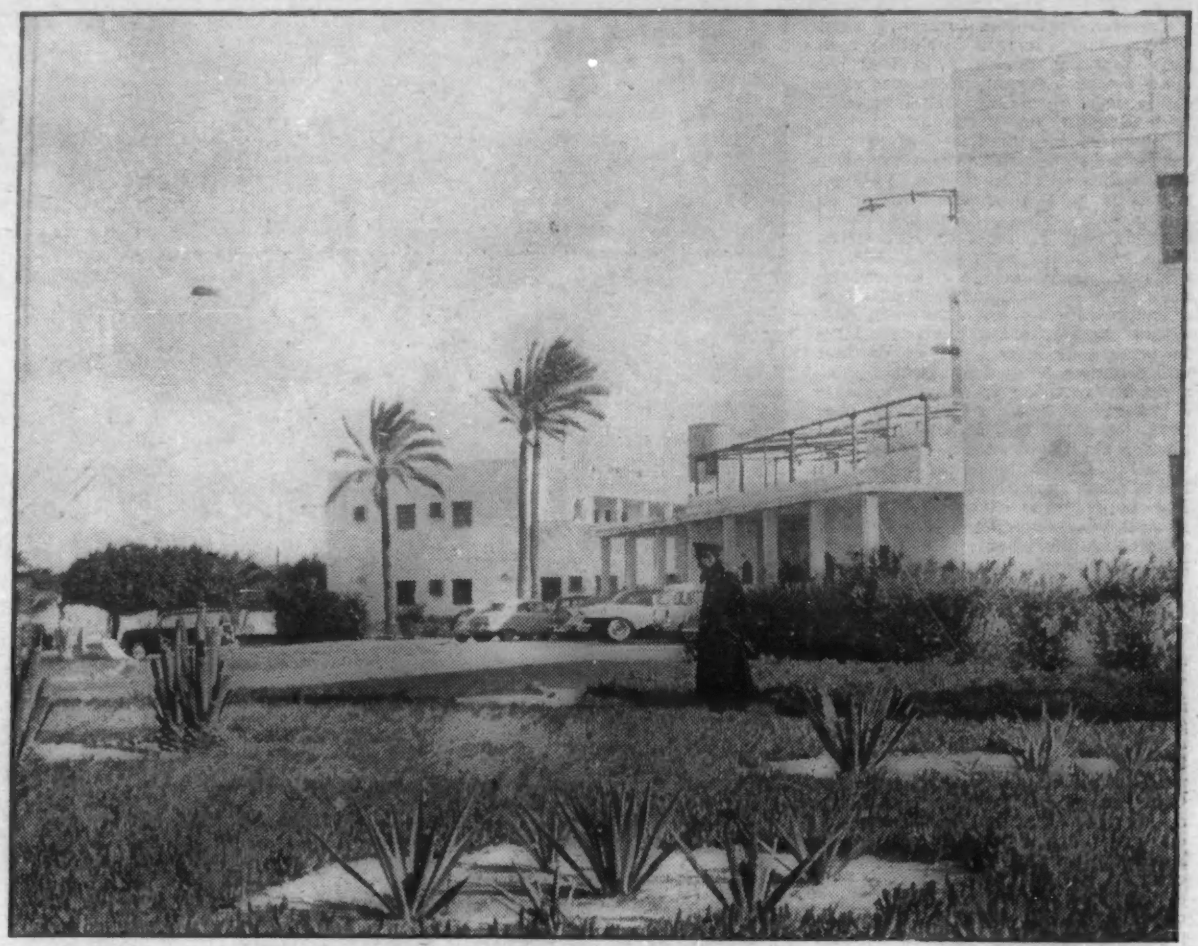
La chance de M. Ahidjo est d'être actuellement la seule « charnière » possible entre ces deux mondes. Le Nord est dix fois plus proche de la Nigeria du Nord ou du Tchad que de Douala. Mais une jeune génération monte, dont les exigences et la volonté de réformes vont prendre du poids. Le Sud est en proie à l'agitation. Mais il y a là aussi des hommes assez sages pour reconnaître que la violence n'aboutirait, en plus des pertes humaines, qu'à l'éclatement du Cameroun.

Pour l'instant, M. Ahidjo a le sentiment profond de la légitimité de son gouvernement. La présence à ses côtés non seulement de la France, mais aussi de l'U.R.S.S., de l'Angleterre et des Etats-Unis, a été pour lui, après le vote des Nations Unies, comme une seconde investiture internationale. M. Sekou Touré lui-même a envoyé un télégramme de félicitations.

Mais pour construire l'unité nationale du Cameroun, il lui faut rétablir la paix. Il offre « une amnistie, non un armistice ». Cela marque les limites de sa position vis-à-vis des rebelles.

Maintenant, le référendum constitutionnel aura lieu à la fin du mois. Des élections générales sont prévues pour avril. Les prochaines semaines vont décider de tout.

CLAUDE KRIEF.



(Ch.-H. Favr

L'ALBERGO DEL MEHARI A TRIPOLI.
Pour dresser l'inventaire.

ALGÉRIE

Un journaliste à Tripoli

● Seul journaliste occidental à avoir obtenu un visa pour Tripoli, où le F.L.N. tient ses assises depuis le 16 décembre, Charles-Henri Favrod, de « La Gazette de Lausanne » et de la « Radiodiffusion suisse », raconte :

COMME dans toutes les capitales arabes, le F.L.N. possède un bureau à Tripoli, rue du 24-Décembre. Mais Bouda, vieux militant P.P.A., confident de Khider, ancien délégué à l'Assemblée algérienne, qui est responsable du bureau libyen, après l'avoir été longtemps du bureau de Bagdad, a établi ses quartiers à l'Albergo del Mehari, l'Hôtel du Chameau. Cet hôtel, bâti à l'occasion du voyage triomphal du Duce en 1937, et dont la clientèle se compose généralement de touristes allemands, curieux des cimetières de guerre, héberge aussi les nombreux Algériens qui font la navette entre Le Caire et Tunis. C'est un caravansérail d'architecture typiquement italienne : trois cents chambres donnant sur des patios à vasque et un restaurant en bord de mer relié par un souterrain au bâtiment central.

C'est là que le Conseil national de la Révolution algérienne a, depuis le 16 décembre, établi ses quartiers : une cinquantaine de personnes rompues aux habitudes de la clandestinité, qui, dans cet immense bâtiment, auraient pu passer inaperçues sans le rigoureux dispositif policier mis en place par le gouvernement libyen.

J'ai eu la chance d'obtenir un visa, à Rome, d'un fonctionnaire mal informé dans une Ambassade vide : la fête nationale libyenne coïncide presque avec Noël. De toute façon, les consignes du F.L.N. étaient moins strictes en Italie qu'au Caire ou à Tunis, encore qu'elles aient été communiquées, si j'en juge par la surprise que manifesta Bouda à mon arrivée.

Dix-neuf « maquisards »

Le directeur de l'hôtel, El Hadi M'chergui, a pour moi de l'amitié. Je lui dois d'avoir obtenu la seule chambre disponible, à quelques mètres de celles des membres du C.N.R.A. : autrement dit, si j'ai eu à subir les regards soupçonneux des gardes du corps, je n'ai jamais pu sortir de chez moi sans tomber sur un Algérien, d'abord morose, puis souriant. Plusieurs d'entre eux, que je connais bien, ont fini par engager la conversation, jugeant ridicule l'ordre qui leur avait été donné de ne pas adresser la parole à ceux qui n'appartenaient pas à leur assemblée.

D'ailleurs, si les débats se tiennent chaque matin à huis clos à l'Assemblée législative prêtée pour la circonstance depuis le 16 décembre, les Algériens sont libres ensuite de déambuler comme bon leur semble. On les voit à la cafeteria, au salon, dans le hall ou les jardins. Il est vrai qu'on leur a interdit le grand restaurant, les réunissant dans une salle pour noces et banquets, à l'abri des oreilles ennemies. Mais, là encore, il y a des accommodements. Quelques-uns, dont Ferhat Abbas, ont jugé trop abondant le piment de la cuisine du conclave et lui ont préféré les sauces Heinz et les légumes à l'eau de l'hôtel.

Quant au programme quotidien de télévision que diffuse la gigantesque base américaine de Wheelus Field, il réunit des hommes aussi différents que Ouamrane ou Ben Yahia face aux westerns ou aux matches de boxe, jusqu'à l'hymne national clôturant l'émission.

Les membres du C.N.R.A., malgré tout, ne sont guère loquaces. Les Libyens eux-mêmes s'en plaignent, qui ont dû insister longtemps pour que leur Premier ministre et le gouverneur de Tripolitaine soient reçus par le président du G.P.R.A. L'attente qu'on leur a imposée a contribué à rendre plus vraisemblable l'effacement de Ferhat Abbas, annoncé au Caire par les trois ministres du gouvernement provisoire qui ne font pas partie de ce nouveau C.N.R.A., le troisième depuis 1956 et le Congrès de la Soummam : Lamine Debaghine, Mahmoud Chérif et Tewfik el Madani.

Pour assister à ce troisième C.N.R.A., dix-neuf conseillers sont venus des maquis. Ce chiffre est important. Il indique, en effet, qu'on procède, dans le secret de Tripoli, à un bilan global de la révolution. Deux mois étant nécessaires pour l'acheminement des consignes et des hommes, il permet aussi de dater la convocation du C.N.R.A. du début d'octobre, autrement dit: bien avant le vote de l'Assemblée générale des Nations Unies : preuve que cette réunion n'est pas une conséquence de l'échec de Manhattan. Le F.L.N. a toujours considéré que l'O.N.U. relève de la tactique. C'est de stratégie qu'il s'agit dans la capitale libyenne.

A tour de rôle, les ministres ont présenté leur rapport et la discussion a été plus ou moins nourrie, selon les départements. Il est certain qu'au cours de ces débats, le problème politique et le problème militaire ont été plus étroitement liés qu'ils ne l'avaient jamais été.

Le but et les moyens

Plusieurs des congressistes, sans violer le secret, m'ont répondu, comme je les interrogeais au sujet de l'aide chinoise :

« Il ne s'agit pas d'un choix. Nous voudrions que c'en fût un. Mais c'est aujourd'hui une obligation. L'Occident nous fait la guerre, non le camp socialiste. Peu nous importe que ce socialisme soit unifié ou non : russe, polonais, yougoslave ou irakien. Nous avons besoin de l'appui moral, mais aussi de l'appui technique. Pour le moment, en effet, la guerre continue, plus dure que jamais, et nous continuons d'y faire face. Ce n'est pas un vote à New York qui y changera quelque chose, puisque la France entend, avant tout règlement politique, éliminer physiquement l'A.L.N., et qu'elle se refusera longtemps encore à accepter des garanties internationales à un cessez-le-feu. Nous ne cesserons jamais le combat sans une caution internationale. La Révolution algérienne a passé par plusieurs stades, comme toutes les révolutions ; nous sommes ici pour en dresser l'inventaire. Mais la guerre que nous menons exige, pour que le but soit atteint, qu'on le nomme et qu'on le définisse nettement. »

Une conversation que j'ai eue avec un délégué algérien résume l'objet des débats de Tripoli.

« *On ne s'improvise pas révolutionnaire,* m'a dit mon interlocuteur. *Etre révolutionnaire, c'est une option et un métier. Quand la direction du F.L.N. sera authentiquement révolutionnaire, le but sera trouvé qui fera retrouver les moyens. Alger redeviendra ce qu'il était.* »

Quelque chose de changé

Est-il nécessaire de rappeler que Ben Khedda était responsable de la bataille d'Alger, qu'il appartenait déjà au premier C.C.E. et qu'il a fait deux fois le voyage de Pékin ? L'information orientée d' « Al Goumhouriya » annonçant la formation du cabinet militaire, lui attribuait la responsabilité des affaires étrangères. Au moment où fut lancée cette information, le C.N.R.A. discutait de ce directoire à cinq comme de l'une des solutions possibles, parmi d'autres. Tout ne devient-il pas clair si, au lieu de cabinet militaire, on parle de C.C.E. ?

Est-ce un indice que Krim, Abbas et Mehri, qu'on oppose volontiers, aient tous trois représenté le gouvernement provisoire aux cérémonies de la fête nationale, le 23 décembre ? Depuis longtemps, le F.L.N. sait tromper l'adversaire et continuera de le faire. Il y aura néanmoins quelque chose de changé, même si Bouda continue de dire, comme il n'a cessé de me le répéter depuis mon arrivée :

« Nous avons bien le droit de procéder à un remaniement ministériel, voire à un changement de gouvernement. Depuis novembre 1954, qu'a fait la France ? Elle a eu huit cabinets différents. Pourquoi ce qui est honnête au Palais-Bourbon ne le serait pas chez nous ? Pourquoi nous accuse-t-on de procéder ici à un règlement de comptes ? Pourquoi parle-t-on de lutte au couteau ? »

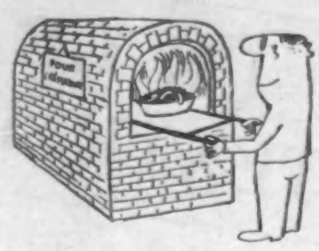
A Tripoli, capitale provisoire d'une Assemblée révolutionnaire, on se convainc un peu plus du caractère anachronique de la guerre d'Algérie. La formidable base atomique de Wheelus Field elle-même salue la coexistence dans ses programmes de télévision. Déjà son survol est autorisé aux avions de ligne ; déjà, le bombardier B-70, à vitesse deux fois supersonique, a été abandonné par le Pentagone. Comme dit encore Bouda : *« Il faut être réaliste quand le monde change. »*

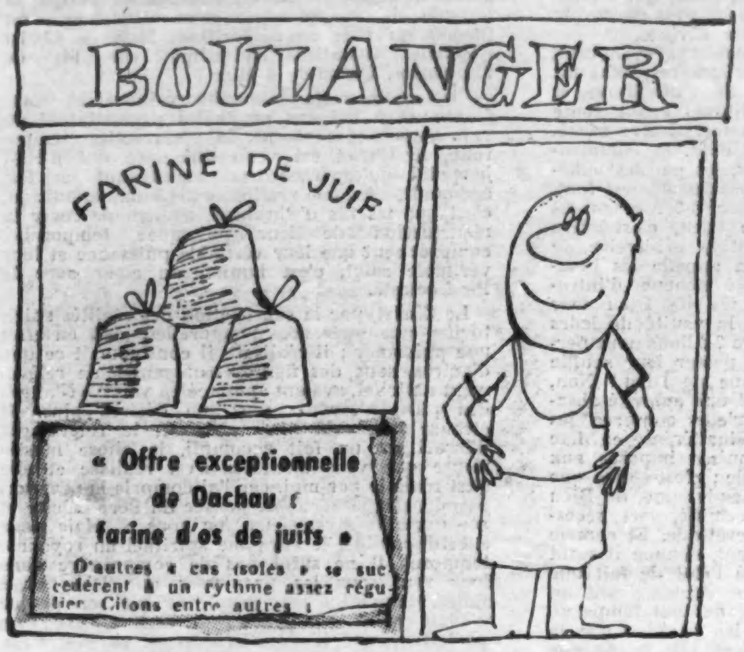
CHARLES-HENRI FAVROD.

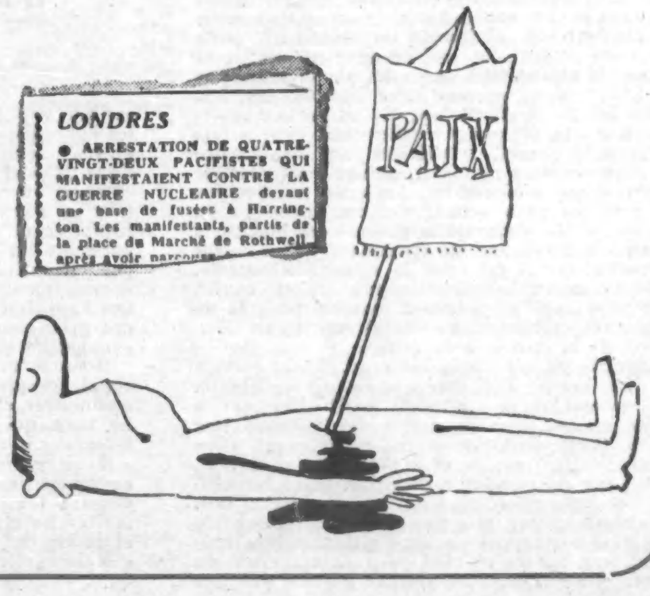
SINÉ S'EXCUSE

Un de mes dessins parus à Noël et représentant un Allemand faisant cuire un poulet dans un four crématoire a évidemment choqué un grand nombre de lecteurs. Je tiens à leur présenter aujourd'hui mes excuses : j'aurais dû, en effet, savoir que les Allemands ne mangent jamais de poulet au réveillon, mais de la choucroute. Dorénavant, pour le mauvais goût, je me contenterai d'illustrer l'actualité (1).

SINÉ







(1) Toutes les informations illustrées ici sont extraites des journaux de cette semaine

UN GRAND TEXTE INÉDIT

DIEU

LE christianisme traditionnel se meurt philosophiquement, scientifiquement et politiquement. Pour la philosophie, il est absurde qu'un individu particulier, concret, soumis à la loi du temps et de l'espace, soit absolu. En quel sens dit-on que Jésus est Dieu ? Si l'on entend simplement que Dieu est en lui, que sa conscience participe à l'absolu, Jésus est Dieu, mais comme le sont toutes les consciences et tous les êtres, comme l'est l'Univers lui-même, en qui Dieu respire et agit. Si l'on entend, avec le dogme catholique, qu'il ne participe pas seulement à Dieu, qu'il est Dieu lui-même, on confond un fragment de l'espace, de la durée et de la conscience universelle avec l'absolu qui est supérieur à l'espace, à la durée et à la conscience particulière.

Veut-on dire qu'à force de sainteté, de tendresse et de sacrifice, l'âme de Jésus s'est dépouillée de toute particularité étroite, de toute individualité exclusive et égoïste et qu'elle s'est ainsi substantiellement unie à l'infinie-bonté, c'est-à-dire à Dieu lui-même, au point de ne faire qu'un avec lui ? Mais c'est reconnaître que les êtres finis peuvent, par la perfection intérieure, s'élever à la vie divine ; c'est ouvrir le chemin de Dieu à toutes les âmes qui sauront briser le cercle étroit où l'égoïsme les enferme. C'est donc enlever à la divinité de Jésus le seing exclusif que lui donne le dogmatisme catholique et les chrétiens eux-mêmes sont obligés de reconnaître que, dans les hauteurs et les profondeurs de l'univers affligé du péché, mais tourmenté de l'idéal, d'autres âmes ont pu, s'agrandissant d'elles-mêmes, convertir la perfection divine en leur propre substance et se diviniser au même sens que Jésus. La philosophie admet que tous les êtres finis peuvent aspirer à l'infini et à l'absolu ; elle n'admet pas qu'un seul être ait pu accaparer l'infini et monopoliser l'absolu.

De la douceur au despotisme

Scientifiquement, le christianisme se heurte à la conception de la nature. L'étude de l'univers et des sociétés humaines démontre tous les jours avec plus de force qu'il y a dans les êtres et les choses continuité de développement. Tout phénomène est rattaché à un autre phénomène dont il est en quelque sorte une forme nouvelle. Toutes les forces s'exercent suivant des lois. Cet ensemble de forces soumises à des lois, c'est la nature, et si la nature change, ces changements mêmes s'accomplissent suivant des lois, et si ces lois elles-mêmes venaient à changer, elles ne changeraient que par l'action réglée de lois supérieures.

Cette idée de la nature, comme M. Taine l'a montré dans une étude récente, avec beaucoup de vigueur, a imprégné profondément tous les esprits, et ceux-là mêmes qui devaient combattre le naturalisme. Si donc la conscience humaine, après avoir reconnu l'existence de Dieu, réconcilie la nature et Dieu, il faut que la nature soit, sinon l'expression complète, au moins un aspect et une révélation partielle de Dieu. Il faut donc que tous les faits soient en même temps naturels et divins et que ce qui est nature par un côté, par un autre soit surnature.

Or, le christianisme dogmatique considère le surnaturel et le divin non pas comme l'âme intime et le sens profond des choses, mais comme un accident qui interrompt un moment la suite des faits naturels et qui un moment abolit la nature. Il affirme par exemple que la naissance du Christ s'est accomplie en dehors des lois naturelles de la génération. En un mot, il intercale dans la série des événements et des lois non pas le miracle relatif qui peut être encore une manifestation naturelle, puisqu'il est possible à l'esprit uni à la matière d'agir sur celle-ci par des lois qui nous sont inconnues encore, mais qui font partie du système général des lois, mais le miracle absolu qui, en abolissant radicalement la nature, abolit du coup la science elle-même. Voilà comment le christianisme est en conflit avec la science et comment tous les progrès de l'esprit scientifique sont nécessairement une diminution de la croyance chrétienne.

Enfin, le christianisme est combattu et comme nié dans l'ordre politique par l'esprit de liberté. Du moment qu'un individu particulier qui a habité en un moment précis de la durée une région particulière de notre planète est Dieu lui-même, Dieu est passé à l'état de fait brutal, c'est-à-dire de puissance dominatrice et tyrannique. La vérité est réduite à n'être plus qu'un fait. Il s'agit de savoir, non pas ce que la conscience et la raison peuvent pressentir du mystère universel, non pas ce qu'elles peuvent entrevoir du monde et de Dieu, mais quelles paroles précises sont tombées des lèvres de celui qui, sous la forme humaine, est Dieu. L'humanité n'est plus qu'un disciple agenouillé et tremblant qui a peur dans le trouble de son âme de ne plus percevoir assez distinctement les paroles divines.

Ces paroles sont depuis longtemps évanouies, elles ne vivent plus dans l'air que respirent les vivants ; elles sont consignées dans des livres, et elles communiquent à ces livres, avant toute discussion et toute critique, un caractère sacré. En discuter l'authenticité est déjà un commencement de blasphème. De plus, les paroles matérielles ne sont rien ; le sens des paroles est tout. Mais qui fixera le sens des paroles ? Allons-nous livrer les paroles mêmes de Dieu, c'est-à-dire Dieu lui-même, à l'interprétation arbitraire de ces aveugles corrompus qu'on appelle les hommes ? Allons-nous permettre à chacun d'introduire dans les paroles mêmes de Dieu leur propre pensée, leurs erreurs, la vanité de leurs systèmes, leur impiété peut-être ? Allons-nous permettre aux hommes de faire passer leur souffle misérable par la bouche même de Dieu ? Non, certes : il faut une autorité, et une autorité absolue, qui, en même temps qu'elle conserve les décrets des paroles divines inaltérées, en fixe perpétuellement le sens et puisse imposer aux hommes le sens défini par elle ; c'est-à-dire que de la conception même de Dieu-homme, du Dieu identique à un individu déterminé, sort nécessairement le despotisme théocratique. Et comme tous les despotismes se tiennent, comme il suffit à ceux qui ont réduit Dieu à l'état de fait que l'adhésion des hommes à leur doctrine soit un fait aussi, l'Eglise a demandé de tout temps au pouvoir temporel d'incliner les peuples par la force sous sa doctrine. Dès lors, elle devait elle aussi communiquer à ces puissances temporelles dont elle faisait ses instruments quelque chose de son autorité absolue et le despotisme théologique commandait le despotisme politique.

Il y a là une suite de déductions nécessaires établies par la doctrine et vérifiées par l'Histoire et les velléités démocratiques et libérales de l'Eglise aux abois ne prévaudront pas contre cette loi qui sort de la nature même des choses et du fond des doctrines. Ceux qui opposent constamment le Christ à l'Eglise, ceux qui parlent encore avec une emphase naïve du Christ républicain sont, au moins à mon sens, des esprits étrangement superficiels.

Si le Christ a cru qu'il était au-dessus de l'humanité et s'il l'a laissé croire aux hommes qui vivaient avec lui, il est le premier fondateur de l'Eglise et de l'Eglise catholique et romaine, il est le premier pape infaillible, et dans la douceur de l'Evangile se dessine l'impitoyable tyrannie du Syllabus. Toute la question est de savoir si le Christ lui-même s'est cru Dieu et a déclaré qu'il était Dieu au sens où l'entend l'Eglise. Et il ne sera possible de concilier avec la liberté des démocraties républicaines le Christ, sa personne, son enseignement, son œuvre, sa vie, que s'il est démontré qu'il n'a pas entendu sa mission au sens absolu et théologique que l'Eglise a prétendu ; mais une pareille démonstration serait déjà la ruine du christianisme traditionnel. C'est dire que celui-ci ne pourra se concilier avec les démocraties libres que par une de ces transformations radicales qui sont l'équivalent moral d'une destruction.

Découverte d'un malentendu

POUR moi, j'incline à penser que la critique des Evangiles découvrira dans les conceptions et les paroles du Christ la cause du malentendu d'où est sortie la théologie catholique, mais qu'en même temps l'humanité pourra corriger ce malentendu et ruiner la théocratie, tout en s'appropriant pour sa vie intérieure et idéale ce qu'il y a de divin dans l'œuvre et la personne du Christ. Il est certain qu'il ne s'est pas considéré lui-même comme un philosophe, comme un chercheur ; et le député républicain qui l'appelait l'autre jour dans une distribution des prix « *un grand philosophe de l'antiquité* », commettait une bévue énorme.

Il ne se considérait pas non plus comme un simple prophète ; car les prophètes se bornaient à annoncer, et lui, il venait réaliser et consommer. Le trait qui revient le plus souvent dans les Evangiles et qui est évidemment vrai est celui-ci: « *Il ne parlait pas comme les docteurs pour enseigner, mais il parlait comme ayant puissance.* » C'est là évidemment ce qui a frappé les multitudes et les esprits cultivés dans les paroles et la vie du Christ.

Mais quelle puissance ? Le Christ ne dit point qu'il soit Dieu ou fils de Dieu. Et il est évident, si l'on veut bien se représenter un peu la réalité des choses, que sa famille était connue, qu'on le savait le fils du charpentier et que la légende de sa naissance miraculeuse ne s'est formée qu'après sa disparition. Mais ce Christ s'appelle volontiers lui-même « le fils de l'homme ». Qu'est-ce à dire ?

C'est qu'à cette humanité vaincue et souffrante, et à qui ces prophètes promettaient en vain depuis des siècles la résurrection temporelle, le Christ est venu dire : ce qui n'était jusqu'ici qu'espérance est maintenant un fait accompli, c'est une réalité ; mais à une condition, c'est que les fils d'Abraham, au lieu de rêver la résurrection de leur puissance temporelle, comprennent que leur véritable puissance et leur véritable salut, c'est l'union du cœur avec le Père céleste.

Le Christ, par la substitution des réalités spirituelles aux espérances temporelles, était en effet une puissance ; il réalisait, il consommait ce que d'autres, sous des figures trompeuses de relèvement national, avaient annoncé en vain: « N'attendez plus, n'espérez plus, ne désirez plus. Si étrange que cela vous paraisse, le relèvement d'Israël est un fait accompli, la chose mystérieuse que vous attendiez s'est réalisée et elle s'est réalisée par moi, car j'ai compris le premier, pleinement, la véritable pensée du Père céleste et ses desseins mystérieux sur vous ». Mais pour substituer ainsi le royaume spirituel au royaume temporel, il ne suffit pas de comprendre dans leur vrai sens les promesses que Dieu avait faites jusqu'ici à son peuple et que son peuple n'avait point comprises ; il faut encore être parfait comme le Père céleste est parfait, c'est-à-dire qu'il faut l'aimer et aimer tous les hommes en lui.

Rêve stérile ou grandeur ?

Dès lors, la perfection intérieure, la douceur, la patience, la chasteté, la miséricorde, l'amour des hommes étaient pour les hommes renouvelés la condition même de la puissance. Leur puissance, c'est d'être unis à Dieu et ils ne peuvent être unis à Dieu que par la sainteté : dès lors, la sainteté est puissance, et le Christ, parce qu'il avait conscience de sa sainteté et de son union au Père céleste, était une puissance et parlait comme ayant puissance. En lui et par lui, l'humanité se débarrassait enfin de ses espérances vaines, de ses rêves misérables de grandeur extérieure et temporelle qui, toujours trompés, étaient comme une mort perpétuelle. En lui et par lui, l'humanité entrait enfin en possession de la vie, puisqu'elle entrait en possession du principe même de la vie, la perfection.

Et comme la nature, dans la conception biblique, est pleine de Dieu, comme le souffle de Dieu est passé sur les eaux, comme les lois de la nature elle-même ne font que marquer les péripéties du drame joué entre l'homme et Dieu, comme la mort naturelle n'a été qu'une suite du péché, entrer en possession de la vie spirituelle par l'union avec le Père céleste, c'est entrer en possession de la vie pleine, c'est être le maître de la nature, c'est avoir puissance contre la mort. Donc, dans le Christ et par le Christ, l'humanité redevenait unie à Dieu, la force de vie souveraine dont le rayonnement devait transfigurer l'univers lui-même et les lois de la nature brute.

Le Christ, qui parlait tout à la fois comme le fils de l'homme et comme ayant puissance, était donc l'humanité elle-même sortant de l'attente des ténèbres et de la mort pour entrer en possession de la vie complète par l'exaltation toute divine de la perfection intérieure. L'homme qui accomplissait une pareille révolution, qui élevait l'humanité tout entière à la vie, se considérait extérieurement lui-même comme un être exceptionnel, et il n'est pas étrange que les hommes, par une traduction grossière de son rôle, aient dit : qu'il était Dieu. En un sens, ils restaient ainsi fidèles à sa pensée, mais en même temps, il ne se séparait point lui-même de l'humanité par une usurpation théologique de l'absolu, puisqu'il était l'humanité elle-même arrachée à l'ignorance fondamentale de l'égoïsme et à la mort qui en est la suite.

Dès lors, que faut-il pour que l'humanité, en brisant les théocraties, puisse garder cependant vivant et agissant en elle l'esprit du Christ ? Il faut qu'elle comprenne tout entière la grandeur religieuse de l'humanité. Si elle se considère elle-même comme incapable d'infini, ou bien elle ne verra dans le Christ qu'un halluciné qui l'a fatiguée pendant des siècles d'un rêve stérile, ou bien elle s'inclinera humiliée et tremblante devant lui comme devant le maître qui peut et

par JEAN JAURÈS

qui doit suppléer à son insuffisance absolue. Ou indifférence, ou servage. Au contraire, si l'humanité a le sentiment qu'elle porte l'infini en elle et qu'elle peut y prétendre, elle peut devenir elle aussi une puissance et elle peut comprendre le Christ et s'inspirer de lui sans tomber en servitude.

Et que les catholiques ne disent point qu'il y a là contradiction, puisque si l'humanité peut prétendre à l'infini, c'est par le Christ et que, hors de lui, elle est radicalement impuissante. Car nous, nous soutenons que l'âme humaine, malgré ses obscurités et ses défaillances, a une vocation naturelle pour l'infini. Il n'y a jamais eu dans l'Histoire une chute totale de l'homme qui rende nécessaire l'intervention d'un Dieu tyrannique pour le relever. La chute n'est pas un événement particulier de l'histoire humaine ou de l'histoire universelle. L'univers tout entier est une chute en ce sens que l'unité de Dieu y est dispersée en des centres innombrables de force et de conscience qui se combattent et s'excluent. Ou plutôt, comme cette dispersion même permet à chacune de ces forces de faire retour à l'unité de Dieu par un acte sublime de liberté, il n'y a chute que lorsque ces forces et ces consciences, au lieu de se rattacher à l'infini et à Dieu, s'isolent dans leur égoïsme et se constituent à l'état de centre absolu. Il y a relèvement, au contraire, lorsque ces forces reconnaissent pratiquement que c'est l'infini ou Dieu qui est leur centre. La chute et le relèvement ne sont donc pas les deux actes successifs d'un drame historique. L'univers est tout ensemble une chute éternelle et un relèvement éternel, et localiser dans le Christ la force de rédemption, c'est localiser Dieu en un point de l'espace, de la durée et de l'Histoire.

Comment sauver l'esprit de vie

Bien mieux, s'il n'y avait pas au fond des âmes humaines une aptitude secrète d'infini, le Christ n'aurait pas été compris par les hommes. Aucune force ne peut agir sur les consciences et sur les âmes, si elles ne sont pas intérieurement prédisposées à l'action de cette force. Il n'y a donc pas contradiction à dire que l'humanité pourra prétendre à l'infini par la force qui est en elle, mais que dans son mouvement vers l'infini, elle s'aidera de toutes les forces divines qui ont déjà éclaté dans l'humanité et particulièrement dans le Christ. J'ose même dire que l'humanité comprendra et aimera d'autant plus le Christ qu'elle pourrait à la rigueur se passer de lui. Elle s'appropriera d'autant mieux ce qu'il y a de divin en lui qu'elle aura développé ce qu'il y a de divin en elle. Pour les âmes à demi mortes, le Christ est à demi mort, et il ne redevient vivant que pour les âmes qui, même sans lui, peuvent connaître la vie.

Si donc il se produit dans l'humanité, sous le nom encore vague de socialisme, un immense mouvement de justice qui, en réalisant le droit dans les relations extérieures des hommes entre eux, exalte dans toutes les consciences le sentiment du droit et le sentiment de la solidarité humaine, cette grande manifestation de justice sera pour les âmes humaines une révélation infinie. Car, comment l'idée sainte de fraternité, de justice, s'éveillerait-elle même au cœur des hommes, si la nature dont les hommes font partie n'était dans son fond que brutalité, violence et matière ? Et cette révélation de l'infini sous la forme de la justice ayant ému les âmes humaines, elles comprendront mieux le rêve d'infini que le christianisme contient.

C'est en ce sens que le socialisme pourra renouveler et prolonger dans l'humanité l'esprit du Christ. Elle n'en fera ni un Dieu, c'est-à-dire un despote organisateur d'une théocratie, ni, selon la plate exégèse des démocrates christianisants, un vulgaire philosophe ou même un sans-culotte. Elle pourra voir en lui ce qu'il a été en effet, c'est-à-dire une puissance, sans que l'équilibre soit rompu entre elle et lui, puisqu'elle même sera demeurée une puissance (...).

Enfin, et si l'on me permet de toucher comme en passant à ces hauts mystères, l'esprit de l'homme a toujours pressenti qu'il y avait une étroite corrélation entre l'ordre de la conscience et l'ordre de la nature. C'est là ce qu'ont formulé les religions primitives quand elles ont vu dans la mort naturelle une suite de la mort morale, c'est-à-dire du péché. Et lorsque l'humanité tout entière croit au triomphe définitif de la justice, dit-elle autre chose, sinon que la réalité se prêtera aux exigences de l'idéal ou, pour employer les paroles de Leibniz, que l'ordre de la nature coïncide avec l'ordre de la grâce ?

Dès lors, pour l'humanité, supprimer l'égoïsme et la haine qui sont des principes de mort morale, c'est certainement, en un sens mystérieux encore et que nous n'essaierons point ici de pénétrer, préparer la défaite de la mort dans l'ordre de la nature. Cela seul peut mourir qui porte en soi-même les principes de mort, et lorsque la personne humaine a, par son adhésion ferme à la justice, par son union étroite avec les autres personnes et avec la nature elle-même, éliminé les principes de divisions, c'est-à-dire de mort, qui sont en elle, il est impossible qu'elle disparaisse tout entière et qu'elle ne soit pas protégée contre le néant par l'infini même où elle a établi sa vie.

Par là encore et au plus haut degré, l'humanité serait une puissance au sens même où le Christ l'était. Il n'y a donc qu'un moyen à l'heure où nous sommes de sauver l'esprit de vie qui était dans le christianisme, c'est d'arracher l'humanité à ces injustices extérieures de l'ordre social, qui paralysent le développement de la vie intérieure, de la vie de pensée et de sympathie, c'est de réaliser la justice dans l'ordre social pour préparer l'union quotidienne et la pénétration familière des âmes dans l'ordre mystique.

Et voilà pourquoi j'indiquais que le socialisme serait une véritable révolution religieuse. Hors de là le christianisme se meurt, car faute d'avoir compris que l'humanité devait être une puissance au même sens que le Christ, il a asservi l'humanité au Christ, c'est-à-dire à ses représentants, c'est-à-dire à l'Eglise. Il a combattu la liberté de pensée, la science, la liberté politique ; il a fait alliance avec tous les partis conservateurs et rétrogrades, et il n'est plus aux yeux de tous qu'un engin de domination que les uns veulent conserver pour défendre leurs privilèges, que les autres veulent briser pour briser l'injustice qui se sert de lui. Si bien que, et de toutes parts, et en dehors de cette promesse religieuse qui est contenue dans le socialisme, le christianisme a abouti chez ceux qui le professent, comme chez ceux qui le combattent, à l'irréligion absolue (...).

Qui dit unité dit Dieu

Et pourtant, les éléments religieux abondent dans la pensée et la conscience humaines. Tout d'abord, l'histoire des religions et des sociétés a démontré que la race humaine était essentiellement religieuse. Ces religions ne sont pas sorties, comme le XVIIIe siècle semblait le croire, d'un calcul des puissants ; elles sont l'œuvre spontanée de la conscience humaine. Elles ne sont pas non plus un dérèglement de l'imagination, car sous les mythes les plus bizarres, sous les symboles les plus étranges, la critique et la philosophie démêlent le sens profond de l'unité, du vivant et de l'éternel.

De plus, la science semble démontrer de plus en plus que l'univers est tout ensemble infinité et unité ; il n'y a pas de limites assignables, ou même imaginables, ou même concevables, dans l'espace et dans la durée. Et cette infinité de l'univers n'empêche pas toutes ses parties d'être solidaires et d'agir les unes sur les autres comme en un système défini et vivant. Les astres agissent sur les astres, l'éther agit sur la matière et la matière agit sur l'éther. Toutes les substances semblent idéalement réductibles à une substance unique, et toutes les forces peuvent se modifier les unes les autres. Il n'y a donc pas seulement unité là où il y a limitation. Sans être un système clos et fini, l'univers est un. Et si l'univers est une unité infinie, ou une infinité une, comment n'y pas reconnaître l'expression de ce que l'humanité a toujours appelé : Dieu ? Car qui dit unité infinie dit par là même conscience infinie, c'est-à-dire Dieu, la conscience n'étant que la puissance suprême d'unité.

En troisième lieu, la science, par le progrès même de ses affirmations et de ses hypothèses sur l'origine des êtres et de la vie, dissipe peu à peu les préjugés contraires à la religion qu'elle avait d'abord créés elle-même. Car si les êtres vivants et conscients sortent par une évolution naturelle de l'univers lui-même, c'est que l'univers contient déjà dans ses profondeurs la conscience et la vie. Les êtres vivants et ceux qui disent moi sont sortis, présume-t-on, de ce que l'on appelle matière. Qu'est-ce à dire, sinon que, dans les combinaisons dites matérielles, il y a déjà un principe d'unité idéale qui est la conscience et la vie ? Si la conscience et la vie ne sont point des entités occultes qui viennent s'ajouter à l'univers, il faut qu'elles soient l'univers lui-même. C'est ainsi que l'évolution que quelques esprits superficiels ont considérée d'abord comme la ruine de l'idée religieuse, est au contraire la démonstration expérimentale de Dieu.

En outre, par cette doctrine même de l'évolution, Dieu n'est plus une abstraction solitaire. Il est mêlé au mouvement et à la vie du monde. Cet idéal de beauté, d'unité, d'harmonie, qui, selon Aristote, fascine le monde et crée les espèces différentes des êtres, en les attirant plus ou moins à soi, n'agit plus par une vertu toute métaphysique et accessible à la raison seule. Il agit dans le temps, il se manifeste dans l'Histoire. Les êtres inférieurs se sont élevés peu à peu vers les formes →

supérieures par le besoin intime et agissant d'une vie plus haute et d'une conscience plus claire. Dès lors, la contemplation n'est plus le seul moyen de communication avec l'infini ; l'action aussi développe l'infini et la religion n'est plus seulement affaire de moine ; la philosophie n'est plus simplement la distraction supérieure de quelques esprits. Tout acte de bonté est une intuition du vrai, tout effort dans la justice est une prise de possession de Dieu. La fameuse formule « qui travaille, prie » a enfin un sens. Et une grande démocratie peut être et se sentir religieuse sans se détourner de la vie active si, dans la vie active, elle met toujours plus de pensée et d'équité. Ce ne sont plus seulement les individus qui s'unissent à Dieu, ce sont les sociétés elles-mêmes et l'humanité, car l'action vaillante et juste continue en quelque sorte l'œuvre de Dieu et Dieu lui-même.

Enfin, l'univers étant l'expression de Dieu, la nature étant pénétrée jusque dans son fond de conscience et de vie, et les êtres pouvant s'élever toujours par l'énergie même de leur désir vers des formes d'existence plus hautes, il n'est point interdit à la conscience humaine d'espérer qu'elle ne périt pas tout entière et définitivement. Déjà bien des phénomènes, jusqu'ici inaperçus, laissent supposer que l'âme humaine enveloppe des facultés mystérieuses qui sommeillent, qu'une union plus intime des consciences particulières est possible, par laquelle l'élément le plus pur et le plus personnel de toute conscience pourrait survivre en d'autres consciences, et peut-être dans la conscience infinie.

Un grand arbre bruissant de mouches

Par le concours de toutes ces idées, de toutes ces influences et de toutes ces hypothèses, il y a en ce moment-ci dans quelques esprits comme un commencement de réveil religieux. Remarquez qu'il ne s'agit point ici d'une révélation nouvelle, d'une théophanie inédite. Nous n'en sommes plus aux puérilités ou, si l'on veut, aux naïvetés solennelles du saint-simonisme s'imaginant qu'il avait découvert une religion nouvelle. En réalité, il n'y a jamais eu, dans l'histoire de l'humanité, et on peut même dire dans l'histoire de l'univers, avec toutes ses planètes et tous ses soleils, des religions nouvelles, mais seulement des formes diverses de la même religion éternelle.

Tout ce que nous voulons dire aujourd'hui, c'est que l'idée religieuse, un moment effacée, peut rentrer dans les esprits et dans les consciences parce que les conclusions et les tendances actuelles de la philosophie et de la science les prédisposent à la recevoir. Il y a dès maintenant, si l'on peut dire, une religion toute prête, et si elle ne pénètre point à cette heure les profondeurs de la société, si la bourgeoisie est platement spiritualiste ou niaisement positiviste, si le prolétariat est partagé entre la superstition servile ou un matérialisme farouche, c'est parce que le régime social actuel est un régime d'abrutissement et de haine, c'est-à-dire un régime irréligieux.

Ce n'est point, comme le disent souvent des déclamateurs vulgaires et des moralistes sans idées, parce que notre société a le souci des intérêts matériels qu'elle est irréligieuse ; il y a au contraire quelque chose de religieux dans la conquête de la nature par l'homme, dans l'appropriation des forces de l'univers aux besoins de l'humanité. Non, ce qui est irréligieux, c'est que l'homme ne conquière la nature qu'en assujettissant les hommes ou en combattant entre eux. Ce n'est pas le souci du progrès matériel qui détourne l'homme des hautes pensées et de la méditation des choses divines, c'est l'épuisement du labeur inhumain qui ne laisse pas, à la plupart des hommes, la force de penser, ni celle même de sentir la vie, c'est-à-dire Dieu. C'est aussi la surexcitation des passions mauvaises, la jalousie et l'orgueil, qui absorbent dans des luttes impies l'énergie intime des plus vaillants et des plus heureux. Entre la provocation de la faim et la surexcitation de la haine, l'humanité ne peut pas penser à l'infini. L'humanité est comme un grand arbre, tout bruissant de mouches irritées sous un ciel d'orage, et dans ce bourdonnement de haine, la voix profonde et divine de l'univers n'est plus entendue.

Voilà en quel sens nous avons pu dire que le socialisme, en même temps qu'il serait une révolution matérielle et morale, serait une révolution religieuse. En restituant à beaucoup d'hommes la vie même, il leur restituera le sens de la vie et de Dieu. En substituant la justice aux âpres conflits de la force, en faisant du droit, qui est une forme de Dieu, l'hôte familier des sociétés humaines, il rendra Dieu présent à toutes les âmes humaines réconciliées. C'est le socialisme qui ouvrira la société réfractaire et dure à l'influence pénétrante de l'idée religieuse. Il ne créera pas la religion, mais il mêlera la religion à la vie même et, si j'ose dire, aux fibres de l'humanité.

Qu'on ne m'objecte pas que tous les socialistes militants font profession d'irréligion absolue, qu'ils combattent, non seulement le christianisme, non seulement le spiritualisme, mais l'idéalisme lui-même. Je le sais bien, mais il y a ici un immense malentendu, que l'on peut résumer d'un mot : le socialisme est à l'état de combat, et toutes ses doctrines, même philosophiques, sont des doctrines de combat. Certes, les militants du socialisme se préoccupent des besoins matériels du peuple, de la question du salaire et de la valeur, mais aussi de son émancipation intellectuelle et du développement de sa conscience, entendu surtout comme une force.

M. Vaillant le rappelait dernièrement dans une entrevue rapportée par M. Xavier de Ricard dans « Le Radical ». Et en vérité, s'il s'agissait seulement d'obtenir que les coiffeurs ne fassent plus la barbe après six heures du soir, que les croque-morts ne portent plus des cercueils de chêne qu'ils trouvent trop lourds, ou que le syndicat des modèles français fixe avec les modèles italiens le prix international de la pose et la valeur normale du nu, le socialisme serait peu de chose. Mais ce que le socialisme combat surtout dans le christianisme dogmatique et le spiritualisme officiel, c'est la force donnée par eux aux partis rétrogrades et conservateurs. Il n'a pas le loisir de démêler dans le christianisme ce qui est principe de tyrannie et de mort, ce qui est principe de liberté et de vie. Le christianisme dans la société actuelle n'est qu'une organisation théocratique au service de l'iniquité sociale, et il s'agit avant tout de le renverser. Les hommes n'ont pas besoin de la charité qui est une forme de l'oppression ; ils ont besoin de la justice. Et ceux qui, au nom du Christ, leur prêchent la résignation à l'injustice, sont leurs ennemis les plus hypocrites, et par là même les plus détestés.

Quant au christianisme flottant des dilettantes mystiques, des Renan et des Vogüé, il est aussi dangereux que l'âpre catholicisme, car il énerve les esprits et il détrempe les courages dans une sorte de brouillard de religiosité. Si donc les socialistes disent qu'ils veulent la justice et simplement la justice, qu'ils n'ont pas besoin des vagues tendresses et des rêves infinis, qu'avant tout il faut régler à chacun son compte, je suis avec eux.

De même ils ont raison de condamner cette sorte de spiritualisme officiel qui, par une promesse vague d'immortalité, essaie d'endormir les revendications immédiates de ceux qui travaillent. Le nom de Dieu a été si souvent, depuis des siècles, prostitué au service de l'injustice, que l'on comprend très bien que les hommes, quand ils se révoltent enfin contre l'injustice, veulent abolir même le nom de Dieu. Proudhon disait : « Depuis 3.000 ans, quand un homme me parle de Dieu, c'est qu'il en veut à ma liberté ou à ma bourse. » Et M. Vaillant disait l'autre jour : « Le spiritualisme est notre plus grand ennemi. »

Je comprends même l'hostilité de certains socialistes contre l'idéalisme pur de la Révolution française. Ils prétendent, avec Marx et Lassalle, qu'en proclamant que les idées mènent le monde, la Révolution a gaspillé l'énergie des hommes dans une sorte d'exaltation sentimentale. Avant tout, ce sont les évolutions économiques, disent-ils, qui font l'Histoire tout entière ; et les mouvements des idées procèdent du mouvement des faits. Il ne faut donc pas s'enivrer d'idéal, mais constater le mouvement des choses, la tendance de l'évolution économique, afin de se servir de cette évolution même pour l'émancipation du travail.

Même s'ils éteignent les étoiles du ciel

Oui, je comprends tout cela, et s'il fallait opter, c'est pour les ouvriers socialistes que j'opterais. Car je serais sûr, au fond des revendications d'absolue justice, même quand elles se croient matérialistes et athées, de retrouver Dieu, tandis que dans les affirmations verbales et égoïstes de Dieu et de l'âme prodiguées par les conservateurs hypocrites, il n'y a ni la justice ni Dieu. Même si les socialistes éteignent un moment toutes les étoiles du ciel, je veux marcher avec eux dans le chemin sombre qui mène à la justice, étincelle divine qui suffira à rallumer tous les soleils dans toutes les hauteurs de l'espace.

Il y a donc des raisons de combat qui invitent les militants socialistes au matérialisme. Ils ne veulent pas que le peuple perde de vue sa misère immédiate et les moyens immédiats de la guérir. Et comme jusqu'ici la religion n'a été pour le peuple qu'une consigne, comme il n'a pensé et cru que selon la formule despotique des Eglises et les calculs astucieux des puissants, le premier usage que fait le peuple de sa raison, c'est la négation de la religion elle-même, de toute religion. Et le matérialisme s'offre à lui à la fois comme la doctrine la plus simple, la plus claire, la plus intelligible à son esprit neuf, et comme la doctrine la plus éloignée des odieuses mystifications par lesquelles on trompe durant des siècles son désir de justice.

Mais il y a, de plus, dans l'adhésion apparente du socialisme aux conceptions matérialistes, une philosophie profonde. En fait, aujourd'hui, le spiritualisme même ne considère plus Dieu comme une abstraction absolument séparée de la nature. Il ne considère plus l'esprit comme une puissance radicalement opposée à la matière. Si Dieu agit et se manifeste, c'est dans ce qu'on appelle la nature et selon ses lois... Si l'esprit agit et vit, c'est dans ce qu'on appelle la matière et selon ses lois.

Dès lors, le monde idéal et transcendant n'est pas radicalement distinct de ce qu'on appelle le monde réel. On ne peut pleinement connaître Dieu sans connaître la nature. On ne peut développer dans le monde la vie de l'esprit qu'en utilisant tout ce que la nature contient de spiritualité secrète. Par suite, ajourner la justice fraternelle entre les hommes à un autre monde, à un monde meilleur, ce n'est pas seulement une hypocrisie de la conscience, c'est un contre-sens de la pensée. Il n'y a pas des univers de rechange ; le monde pourra devenir autre, mais il n'y a pas un autre monde. Le monde présent veut qu'on y introduise la pleine justice, car si elle n'est point réalisée ici, elle ne le sera nulle part. C'est là au fond ce que les socialistes affirment quand ils se disent matérialistes.

Le matérialisme affirme que la forme palpable, concrète, sensible, sous laquelle se manifeste la réalité, est en un sens la forme définitive, qu'il y aura toujours de la matière et des sens, et que, par conséquent, c'est dans le monde de la matière et des sens qu'il faut réaliser le droit. Nous ne disons pas autre chose, mais en même temps nous disons que ce qu'on appelle la matière, si on l'analyse profondément, s'évanouit jusqu'à n'être plus que l'étendue immatérielle. Nous disons que ce qu'on appelle l'esprit n'est pas le résultat de l'agglomération fortuite d'éléments matériels qui se dissipent sous l'analyse, mais que l'esprit est une puissance d'unité qui exprime, dans des centres déterminés de forces, l'unité de la conscience infinie qu'on appelle Dieu.

Que doit être le matérialisme ?

Tout le problème consiste à expliquer comment et pourquoi Dieu, en même temps qu'il est l'unité absolue, se manifeste dans l'étendue, pourquoi, en un mot, Dieu est en même temps nature, et pourquoi l'esprit est en même temps matière. Mais ce problème ainsi défini suppose que l'esprit humain a cessé de reléguer l'esprit et Dieu dans l'abstraction, la solitude et la chimère.

Il y a donc dans ce qu'on appelle le matérialisme une part de vérité essentielle. Et quand les socialistes, qui sont réduits aujourd'hui par les nécessités du combat à affirmer le matérialisme comme la vérité absolue et totale, pourront, après le triomphe, le scruter plus profondément, ils s'apercevront qu'ils peuvent et doivent non l'abandonner, mais le compléter, qu'on ne leur demande point de se perdre dans le surnaturel, mais que c'est la nature elle-même qui, s'ouvrant jusqu'aux abîmes, sous le regard de l'esprit, laisse apparaître Dieu.

Que doit être le matérialisme réalisé ? Il doit être tout ensemble l'exaltation de la personnalité humaine et l'organisation de la solidarité par la justice. Etre pleinement libres et pleinement unis, voilà quel est l'idéal prochain des hommes. Or, les hommes se demanderont nécessairement comment chaque conscience, chaque moi particulier et clos peut, en développant sa liberté, s'unir étroitement aux autres moi, comment tout homme est d'autant plus libre qu'il est uni aux autres hommes et d'autant plus uni aux autres hommes qu'il est libre. Il faut bien qu'il y ait dans la conscience elle-même un principe de liberté et d'union. Or, quel peut bien être ce principe qui unit toutes les consciences en exaltant chacune d'elles, sinon la conscience absolue et divine, qui est tout ensemble liberté infinie et unité infinie et qui, présente à toutes les consciences particulières, leur communique cette liberté et cette unité ?

Je ne suis donc pas inquiet pour l'avenir religieux de l'humanité, de ce qu'on appelle le matérialisme des socialistes, ou plutôt je m'en réjouis, car il ne faut pas que la religion puisse apparaître aux hommes comme quelque chose d'extérieur à la vie elle-même, il faut qu'elle soit la vie elle-même, prenant conscience dans son intimité de son propre principe.

Je ne suis pas inquiet non plus pour la part de vérité impérissable que le christianisme contient. Car s'il est bon que l'homme, pour réagir contre les puissances d'oppression extérieures qui pèsent sur lui depuis des générations, ait confiance en soi-même, il est nécessaire aussi, pour lutter contre toutes les tendances mauvaises qui sont en lui, qu'il connaisse toute l'étendue de sa misère morale. Quand la justice sociale sera organisée, l'idéal humain sera bien loin encore d'être réalisé. Dans la société la plus parfaite, il y a encore des occasions innombrables de tromperie et de violence. De plus, il ne suffit point que la justice soit observée par l'effet d'un mécanisme social, il faut encore que les consciences adhèrent intérieurement à la règle extérieure de justice. Enfin, dans les relations des intelligences entre elles, des âmes entre elles, la règle de la justice extérieure ne pourra jamais pénétrer.

Vivre à l'état de bonté, d'équité, de délicatesse et de... (1) sera toujours l'affaire exclusive des consciences, et l'homme ne pourra prévenir les sourdes et innombrables infiltrations de corruption et d'égoïsme que par une surveillance incessante de soi et par le culte intérieur et ardent d'un idéal divin. Plus les conflits extérieurs seront apaisés, plus le souci de la perfection intérieure grandira dans les âmes et, dans l'atmosphère débarrassée des lourdes vapeurs qui la surchargent aujourd'hui, le pâle visage du Christ rayonnera de nouveau. L'homme, en même temps qu'il glorifiera la justice, aura besoin de s'accuser sans cesse lui-même, de sentir sa détresse et d'appeler au secours de sa misère les âmes divines en qui quelque perfection a relui.

L'homme ne dépréciera pas l'humanité, puisque la déprécier c'est bientôt l'asservir, c'est-à-dire la dégrader encore, et puisque l'aveu spon-

(1) Mot en blanc dans le texte de Jaurès.

tané que l'humanité fait de sa misère est déjà de la grandeur ; mais l'homme, tout en faisant honneur à l'humanité du besoin d'infini et de perfection qui la tourmente et qui l'élève, sentira bien que chaque conscience, pour se rapprocher un peu de cette perfection, a besoin de vaincre le mal dans une lutte quotidienne et obscure. Et ce qu'il aimera dans le christianisme, c'est précisément ce mystère de la nature humaine, si grande par ses pressentiments divins, si misérable par la sensualité et l'égoïsme.

Donc, dans la transformation sociale que nous préparons, il ne se perdra pas un atome des richesses religieuses de l'humanité ; mais la religion au lieu d'être une puissance équivoque mêlée de lumière et de ténèbres, de bien et de mal, sera une puissance toute lumineuse et toute bonne. Puisqu'en réconciliant la nature et Dieu, elle aura donné à la science, suspecte jusqu'ici, un caractère sacré, et puisque, en universalisant la justice, elle aura exclu de la charité et de la bonté l'arbitraire qui s'y mêlait.

Si on nous dit que c'est là un idéal mystique, nous répondrons qu'en dehors de ce qu'on appelle la vie mystique, c'est-à-dire de l'union ardente des âmes dans un idéal divin, toute vie n'est que misère et mort. Et puisque la condition même de cette vie mystique est pour nous l'organisation de la justice extérieure, puisque son principe est l'exaltation de la liberté intérieure, qu'a-t-on à craindre et que veut-on nous reprocher ?

Nous n'entendrons pas discréditer la vie pratique, mais bien au contraire nous voulons que dans le travail pénétré de justice, les hommes puissent voir une sorte de fonction sacrée et qu'ainsi la vie de l'humanité soit religieuse jusque dans sa substance matérielle et jusque dans sa moelle. Devant les travailleurs dont la pensée est enfermée jusqu'ici entre les quatre murs de l'usine, nous voulons rouvrir les grands horizons où les peuples primitifs respiraient le souffle de Dieu. Il ne s'agit point de grouper les hommes sous la discipline d'un couvent, non, certes, car cette discipline même est irréligion, mais la religion est partout, elle est infinie comme l'espace, il y a place en elle pour toutes les libertés. Et si parfois, après la journée de travail libre, après une bonne et noble lecture faite au foyer de famille solitaire et libre, les hommes, du seuil de leur demeure, jettent un regard sur le même ciel étoilé comme pour emporter tous dans leur rêve la même vision de Dieu, il nous semble que la vie de l'humanité aura vraiment pour la première fois quelque chose de libéral et de grand (...).

Hors de l'oppression et de l'hypocrisie

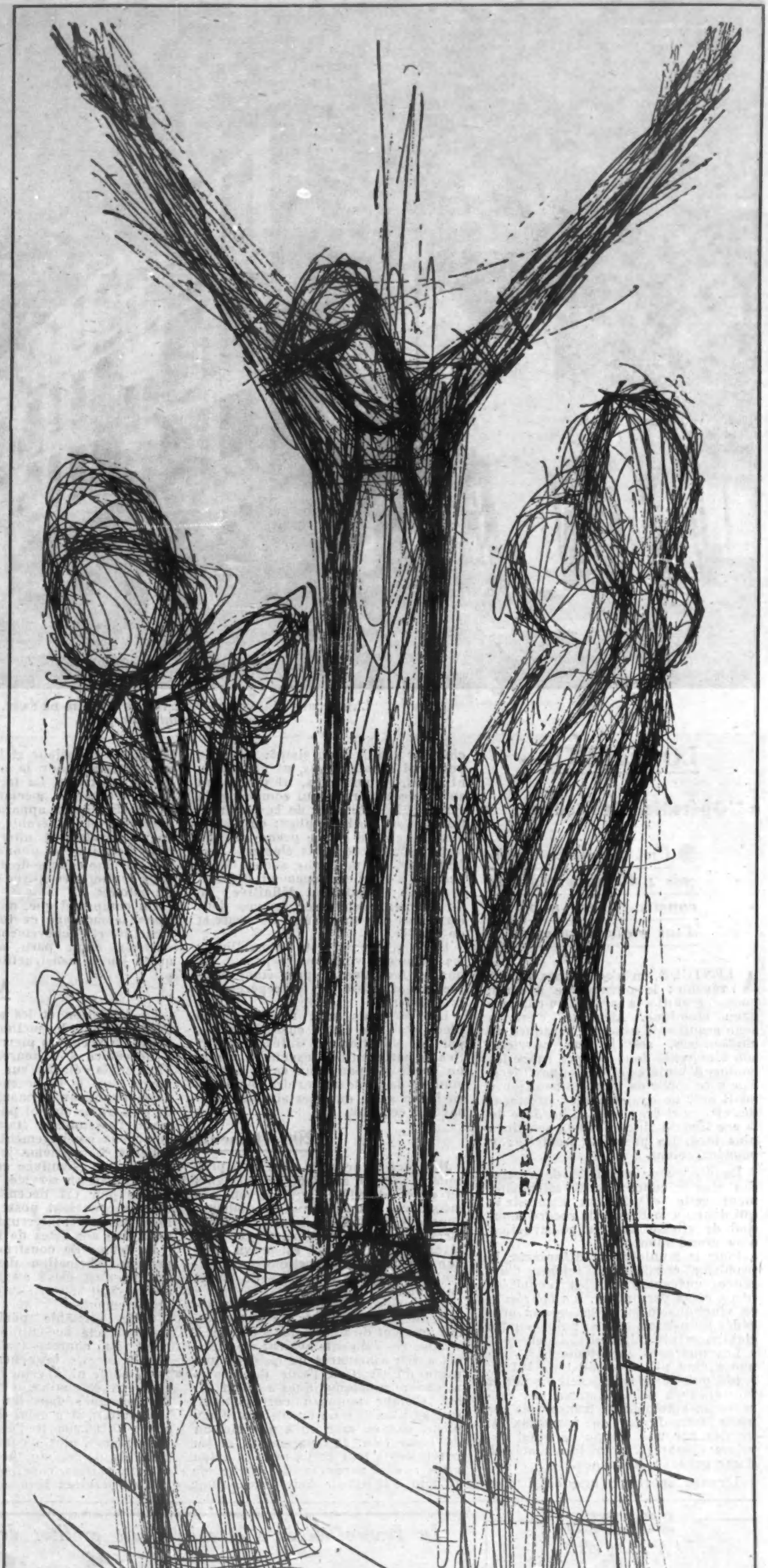
OUI, certes, les vrais croyants sont les ouvriers qui, dans un mouvement de révolte, repoussent le prêtre et, groupés sans emblème religieux derrière le cercueil d'un enfant, le félicitent avec une sorte de colère de s'être évadé d'une société où ne règne pas la justice. Les vrais croyants sont ceux qui veulent abolir l'exploitation de l'homme par l'homme et, par suite, les haines d'homme à homme ; les haines aussi de race à race, de nation à nation, toutes les haines, et créer vraiment l'humanité, qui n'est pas encore. Mais créer l'humanité, c'est créer la raison, la douceur, l'amour, et qui sait si Dieu n'est pas au fond de ces choses ? Voilà pourquoi, quand César de Paepe, après avoir lutté et souffert pour la justice, meurt, les socialistes qui lui disent adieu ont dans leur parole un accord mystique. Voilà pourquoi ils ne sont point étonnés que Doméla Nieuwenhuis, passé au matérialisme parce que toutes les religions constituées ne sont qu'oppression et que les religions flottantes ne semblent qu'hypocrisie, ait gardé cependant au mur de sa chambre le Christ d'ivoire dont la pâleur résume la souffrance humaine, dont le regard résume l'espérance humaine. De cette passion de l'humanité, quelque chose sortira qui sera plus grand que l'humanité elle-même et de l'ardente nuée humaine jaillira un éclair divin.

Donc, c'est bien à une œuvre de noblesse humaine que nous travaillons, puisque nous voulons abolir tous les obstacles qui, dans la société présente, s'opposent à la liberté vraie, à la solidarité, à la vie religieuse, à tout ce qui fait la grandeur de l'homme. Mais pour travailler à cette œuvre, il faut dépouiller son orgueil philosophique et toute vanité de prêcheur. La misère économique et la misère morale se tiennent et comme il est plus aisé d'agir sur l'ordre social, malgré sa résistance, que sur les consciences mêmes, le problème moral et religieux est d'abord pour nous un problème social, non de prédication.

JEAN JAURES.

Le texte intégral de Jean Jaurès, dans lequel nous avons dû ici faire quelques coupures par manque de place, ainsi qu'une longue lettre inédite sur le même sujet de Enjalran, professeur au lycée d'Albi, et ami de Jaurès, à Lucien Lévy-Bruhl, paraîtront en librairie la semaine prochaine, publiés par les Editions de Minuit sous le titre : « La question religieuse et le socialisme ». Une préface de M. Michel Launay présente ces textes qui sont rendus publics aujourd'hui avec l'autorisation de Mme Régnier-Jaurès.

(*World Copyright « L'Express » et « Les Editions de Minuit ».*)



(Photolac.)

L'IMMEUBLE D'ASNIÈRES PENDANT LE TRAVAIL DE NUIT.
Comme un gigantesque jeu.

LOGEMENT

« L'Opération Etincelle »

● ***Un triomphe français : 40 appartements construits en moins d'un mois. Comment ?***

ALENTOUR, on n'en est pas encore revenu : le phénomène a surgi, poussé, grandi à la façon d'un champignon atomique. Alentour, c'est la zone grouillante avec ses baraques de chiffonniers, ses jardins ouvriers, son bidonville dont la lèpre ronge les confins d'Asnières et de Gennevilliers. Elle a vu sortir de terre en neuf jours un H.L.M. de quatre étages aux façades claires et granitées, en bordure de la rue Henri-Poincaré. Deux semaines plus tard, les premiers locataires y emménageaient.

La cérémonie officielle de remise des clés a conclu lundi solennellement cette « Opération Etincelle », qui donne à la France le record mondial de vitesse dans la construction d'un grand immeuble.

Pour la municipalité d'Asnières, le problème consistait à reloger d'urgence quarante familles expulsées (deux cents personnes). Il a été résolu en vingt-quatre jours, grâce aux procédés industriels mis au point par les établissements Edmond Coignet.

Les quarante appartements — de une à cinq pièces — du type H.L.M. A bis, ont été intégralement moulés et fabriqués en usine, comme des carrosseries automobiles, transportés sur place sous forme de panneaux et montés par une équipe de vingt ouvriers disposant, pour tout matériel, d'une grue de 80 tonnes.

Etrange spectacle que celui d'un chantier réduit à un simple poste de pose : ni échafaudages, ni planchers, ni clous, ni marteaux, ni pinces, ni aucun de ces bruits qui composent la symphonie habituelle de la construction. Ici on ne bâtit plus : on assemble. L'engin de levage prend directement sur remorque les éléments préfabriqués, les met sans aucun tâtonnement à leur emplacement définitif et dans leur position définitive : là, ils viennent s'emboîter les uns dans les autres par un système de creux et de saillies.

Le nivellement est automatique : les éléments verticaux reposent les uns sur les autres, l'appui étant éventuellement assuré par des repères protubérants.

Les éléments sont maintenus en place par des étaux eux-mêmes liés par des clavettes aux différentes parties de bâtiment déjà exécutées. Enfin, on soude les panneaux entre eux en coulant des poteaux ou des chainages en béton armé dans les alvéoles aménagés à cet effet.

1.208 éléments

Dès lors, il ne reste plus qu'à procéder à la mise en place des éléments du « second œuvre », qui ne sont pas incorporés aux panneaux : radiateurs, appareils sanitaires, éclairage, peintures, vitreries, raccordements aux réseaux urbains. Tout est prévu pour que ces diverses opérations se réduisent elles-mêmes à la pose de vis et de boulons.

L'immeuble d'Asnières se composait de 1.208 éléments de 30 sortes, qui pesaient de 1.200 kilos à 8 tonnes.

Tous ces éléments avaient été réalisés à 100 kilomètres de là, dans une usine d'Evreux, à l'aide de moules mécaniques automatiques à grand débit. Chaque panneau correspondait soit au plancher ou au plafond d'une pièce, soit au mur ou à une cloison de séparation. Les parements et les revêtements font corps avec le béton armé : des parquets de chêne de 10 mm d'épaisseur sont prévus pour les pièces de séjour et les chambres, un carrelage pour la cuisine et les pièces sanitaires. La façade est composée d'agrégats spéciaux, sablés en usine. Ils laissent apparaître un parement clair et inaltérable, qui n'exigera aucun ravalement ultérieur. L'isolation thermique et phonique est obtenue par une couche de polystyrène de trois centimètres, noyée dans la masse du béton.

On comprend que, dans ces conditions, le montage de toute la superstructure et l'achèvement du « second œuvre » aient paru aussi simples qu'un jeu de construction enfantin.

A vue d'œil

La fondation et les soubassements préparés selon les méthodes traditionnelles, la première pierre fut posée le 8 décembre à 0 heure. Et aussitôt, l'immeuble s'éleva à vue d'œil. Le neuvième jour (le 16 décembre), les derniers panneaux formant le plancher de la terrasse étaient posés. Le lendemain, l'assemblage était terminé, de nombreux aménagements entièrement achevés. Le onzième jour (le 18 décembre), le chauffage central au mazout entrait en service. Le vingt-quatrième jour (31 décembre), les concierges prenaient possession de leur loge, malgré l'interruption des travaux due aux fêtes de fin d'année.

Le temps de construction, y compris la fabrication des éléments à l'usine, s'est élevé au total à 36.000 heures, soit 900 heures de travail par appartement.

Cette véritable performance n'a pourtant été accomplie ni au détriment du confort (vastes placards, vide-ordures, branchements, isolation, etc.), ni à celui de la solidité (poteaux et chainages de béton coulés sur place dans les jointures des panneaux), ni à celui du prix de revient (2.100.000 fr l'appartement de trois pièces, plus 400.000 à 500.000 fr de frais de terrain, honoraires d'architecte, voiries, canalisations).

L'« Opération Etincelle » a montré au contraire les avantages de l'industrialisation du bâtiment. Le travail humain est remplacé au maximum par le travail mécanique (l'énergie électrique coûte 500 fois moins cher). En usine, le personnel est à l'abri des intempéries ; sur place, il n'utilise plus d'échafaudages au-dessus du vide. Un mois suffit pour qu'un manœuvre, affranchi des efforts physiques, s'adapte totalement aux méthodes industrielles. Cette possibilité de promotion et de valorisation permettrait de résoudre le problème du recrutement. Enfin, l'organisation planifiée des usines supprime les temps morts, les déplacements inutiles, les attentes. Pour le maître d'œuvre, le financement de la construction est moins onéreux, les intérêts des capitaux entre le début de l'opération et la perception des premiers loyers étant pratiquement nuls. La rentrée de fonds immédiate résultant de l'occupation rapide des logements représente à elle seule une économie de 4 à 5 % sur le prix de la construction.

Des « usines-à-maisons »

Trois « usines-à-maisons » fonctionnent dès à présent à Evreux, Lille et Rouen. Une nouvelle usine, très automatisée, sera mise en marche en février à Aulnay-sous-Bois. Elle sera la plus perfectionnée d'Europe.

Les procédés Coignet intéressent également d'autres pays. Une usine a commencé la fabrication de 3.500 logements à Rotterdam. Des pourparlers sont en cours avec l'Allemagne, la Yougoslavie, l'Argentine, la Turquie et Israël.

Déjà, une autre méthode française de construction révolutionnaire, mise au point par M. Raymond Camus, avait valu à son inventeur des commandes en Union soviétique (1).

La preuve est ainsi faite, une fois de plus, qu'il n'y a plus, en France, de problème *technique* de la construction.

(1) Voir « L'Express » du 4-12-58.

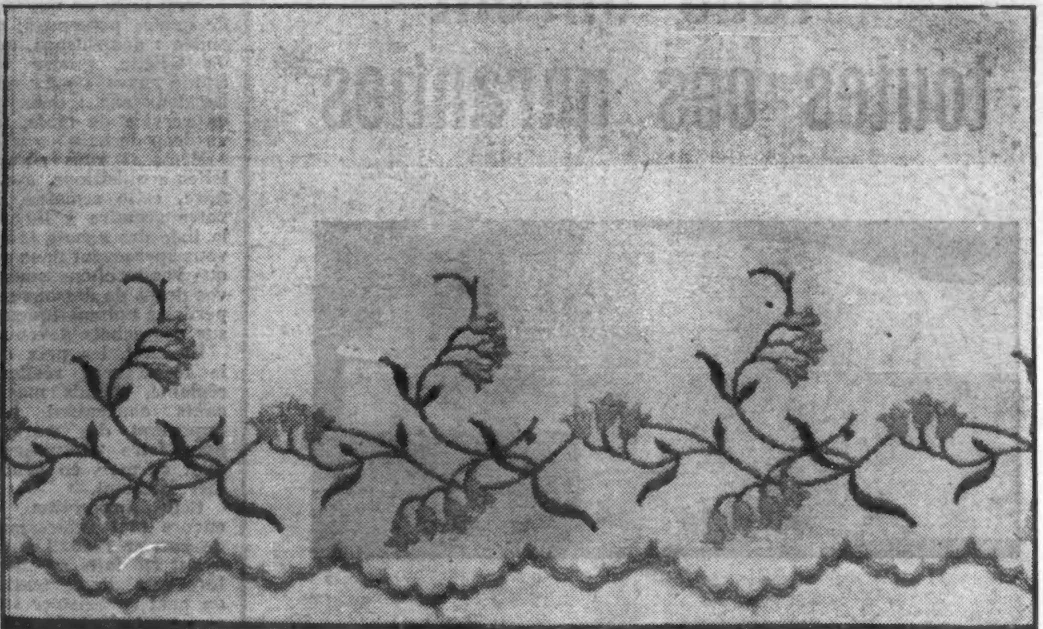
SOLDES
ACTUELLEMENT
CHEZ
Dorelle
ROBES - MANTEAUX
TAILLEURS
5, avenue de l'Opéra
PARIS OPE. 89-04

La Femme élégante et avisée sait profiter des soldes
Elle va chez
elda
48, Chaussée - d'Antin - PARIS

MOQUETTE pure laine
à partir de 15,50 NF
DEVIS ET CONSEILS GRATUITS
POSE SOIGNEE PAR SPECIALISTES
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
Faites une économie de 20 à 40 % sur fin de séries en tissus d'ameublement, descentes de lit et carpettes - Prix démarqués après inventaire
TEXTILAM
8, RUE DE RICHELIEU (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45

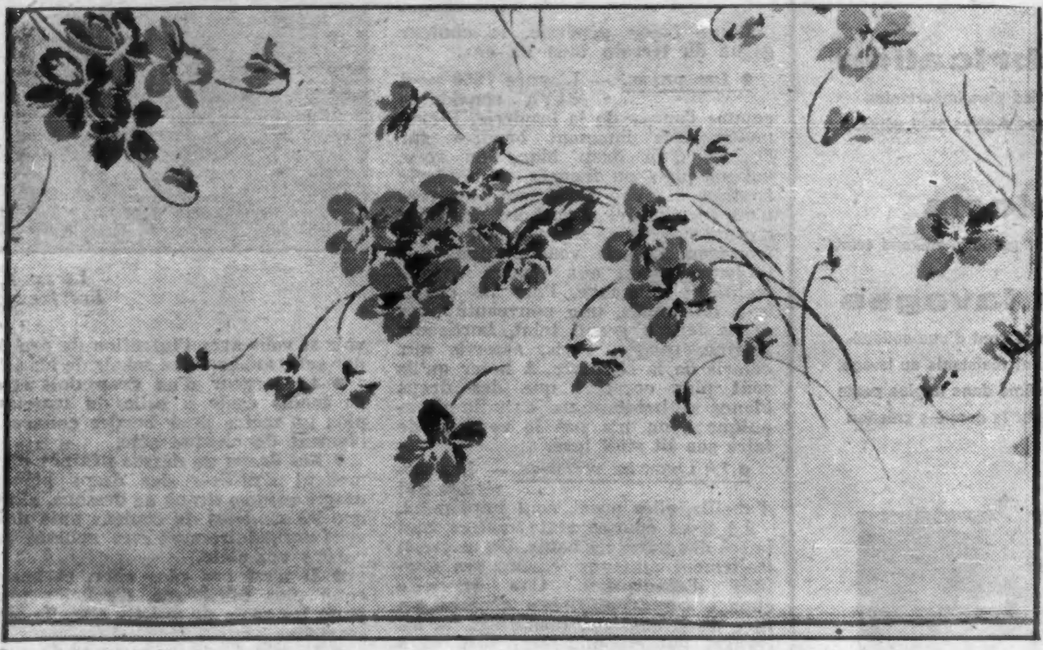
Supplément 4 pages pratique

MADAME EXPRESS



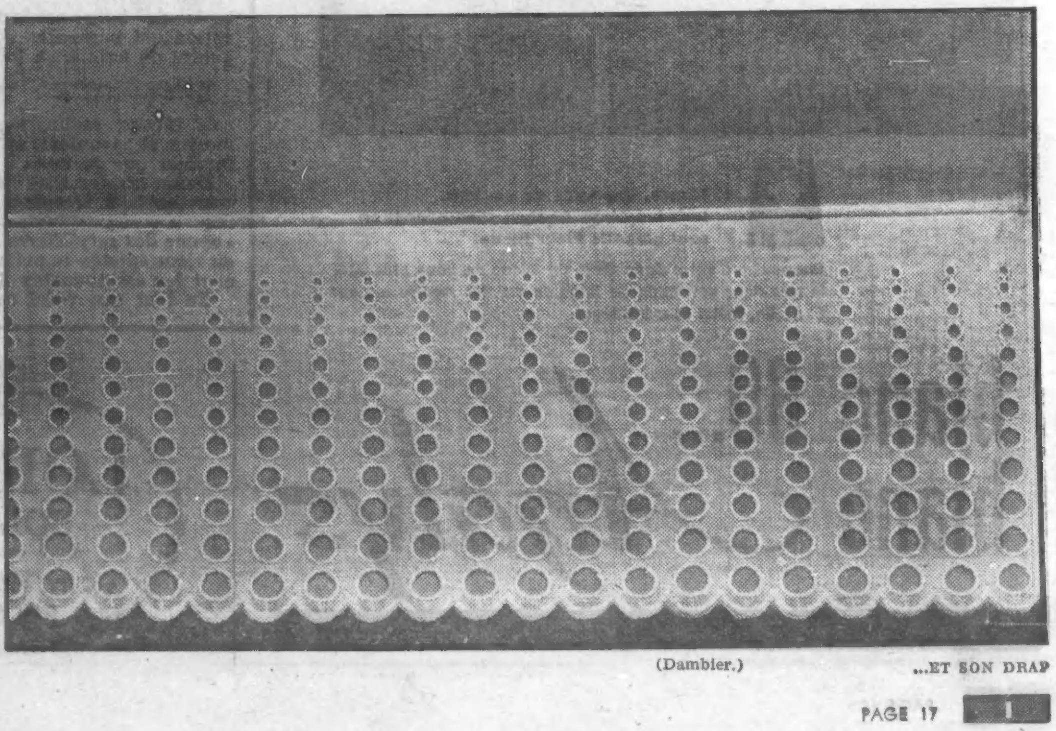
LA TAIE BRODÉE... ...ET SON DRAP

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS...



LE DRAP IMPRIMÉ... ...ET SA TAIE

...A VU BLANC *(Voir p.p. II, III, IV)*



LA TAIE A VOLANT... (Dambier.) ...ET SON DRAP

A l'avant-garde de la qualité

les draps Agalys vous offrent toutes ces garanties*

✳ sélection des textiles

Spécialiste du lin, Agalys sélectionne toujours des fibres de qualité exceptionnelle.

✳ 17 contrôles en cours de fabrication

Filés et tissés dans les usines linières les plus importantes et les plus modernes d'Europe, les draps Agalys sont vérifiés 17 fois en cours de fabrication.

✳ stabilité des coloris

Toute la gamme des coloris Agalys est garantie "Grand teint".

✳ résistance aux lavages

Vérifiés en laboratoires, les draps Agalys sont d'une solidité à toute épreuve : ils sont particulièrement résistants au lavage. Vous les garderez toute votre vie. Et même dans la plus petite des machines à laver vous pourrez placer la dernière création Agalys, le drap métis léger.

* blancs, imprimés ou couleur, tous les draps Agalys, sans exception sont garantis Fleur Bleue.

Demandez à votre Spécialiste du Blanc de vous présenter la très riche collection de linge de maison Agalys, en pur fil de lin, métis et métis léger.

blanc 60... blanc Agalys

Les parures présentées existent également en 240x320 (dimensions finies)

BLANC

1960 : une bonne année

Un peu moins cher que l'an dernier, beaucoup moins que le mois prochain.

IL faudrait, pour entretenir le trousseau linge de maison d'une famille de quatre personnes, acheter chaque année : deux draps, quatre serviettes de toilette, quatre torchons, deux essuie-verres, deux essuie-mains. Tous les deux ans : deux taies d'oreiller, un service de table, un peignoir ou un drap de bain.

Même si vous n'envisagez pas de telles acquisitions, ayez la sagesse de faire, cette semaine, l'inventaire de votre armoire à linge et de dresser la liste des achats indispensables. En vous apercevant dans un mois ou deux que vos torchons vous lâchent et que vos draps de dessous sont troués, vous perdriez automatiquement 10 à 20 % sur des achats devenus inévitables.

En effet, les prix de janvier pour le blanc sont réellement des prix réclame, grands magasins et fabricants consentant un abaissement important des marges bénéficiaires pour faire « tourner l'argent » pendant ce mois en général mort, commercialement.

Cette promotion « Blanc » sera encore plus intéressante en ce mois de janvier 1960. Les achats de coton ayant été faits au moment précis où les cours de ce textile fléchissaient, on peut enregistrer sur certains articles confectionnés une baisse variant de 5 à 10 % par rapport à janvier 59. Notons cependant que les cours du coton ont remonté depuis !

La mode

D'une façon générale, la couleur gagne du terrain tous les ans.

● Les draps. — L'année 1960 peut être considérée comme l'année de la broderie. Fleurs multicolores finement brodées sur l'ourlet d'un drap blanc ou rose, volants plats ou froncés en broderie anglaise blanche garnissant le revers d'un drap pastel et le bord des taies d'oreiller. Nous sommes en plein frou-frou. Coloris vedette (mais pas toujours seyant aux visages ensommeillés) : le mauve. Pour les chambres d'hommes, une nouveauté : des draps foncés grand teint, bordeaux, marine, rouges, verts, assortis aux coloris de la chambre. A noter qu'ils sont plus corrects que des draps blancs si, habitant un « studio-pièce-unique », on n'a pas le courage de faire son lit sitôt levé.

● Le linge de toilette. — Les serviettes nid d'abeille, elles aussi, sont imprimées.

Le tissu éponge reste malgré tout le roi des salles de bains. Un nouveau traitement améliore encore ses qualités d'absorption. Une serviette éponge « hydrophilisée » absorbe un litre d'eau environ. Bien entendu, les franges ont complètement disparu à cause des machines à laver.

Une innovation : le tissu éponge vendu au mètre dans les mêmes coloris ou imprimés que des serviettes et tapis de bain confectionnés. Innovation qui permettra d'avoir des peignoirs de bain à sa taille !

● Les torchons. — De plus en plus imprimés (fleurs, fruits, légumes, natures mortes et vivantes), ils n'ont plus de torchon que le nom.

Dans le domaine pratique, deux nouveautés à retenir : les essuie-verres absorbants tissés très lâches comme des serpillières et les torchons en tissu éponge imprimé, qui remplacent les essuie-mains de cuisine.

En tout cas, voici ce qu'il faut savoir si vous avez l'intention de procéder cette année à des achats de blanc :

● La largeur d'un drap doit être au moins égale à celle du matelas, plus un mètre pour border convenablement de chaque côté.

● Les draps de dessus pékinés permettent d'utiliser des draps blancs usagés comme draps de dessous, alors que les modèles de couleur unie doivent obligatoirement être achetés en parure complète.

● Il n'est pas plus cher, et beaucoup plus esthétique, d'acheter toujours les gants de toilette assortis aux serviettes.

● Inutile de se préoccuper d'assortir les différents torchons entre eux, l'essuie-mains est toujours sale plus vite que l'essuie-verres, l'essuie-casseroles plus vite que l'essuie-mains. Et ils se trouvent rarement en service au même moment.

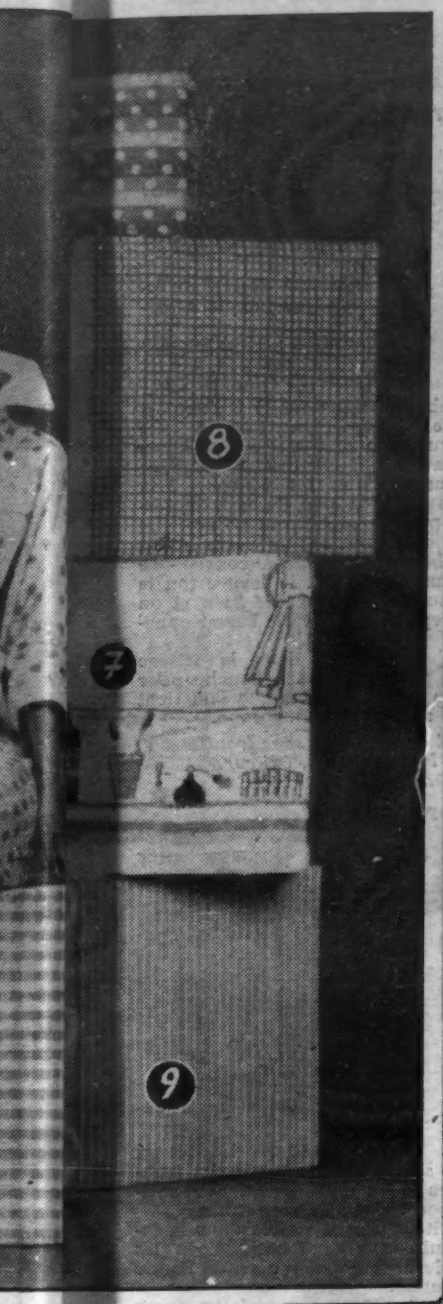
● Si vous manquez de serviettes de table de secours, choisissez-les blanches, elles s'accorderont avec toutes les nappes.

● Enfin, les grands magasins et certaines maisons spécialisées consentent des conditions de crédit pour l'achat de linge de maison, en général à partir d'une dépense globale de 25.000 francs. L'intérêt est généralement très faible et le premier versement représente environ le quart du total.

Le linge de
Les franges o

LORÈNE
SOLDES
du 6 au 16 janvier
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

Triomphe du bl
Jacques Cœu
Moins cher et meilleur qu'aille
Cadeau à tout acheteur
45, boulevard Henri-IV - PARIS
ARChives 16-76 (place de la Ba
Linge de maison - Taies - D
Parures - Services de table,
DESCAMPS - AGALYS - JALLA



(Dambier.)

LE LINGE DE CUISINE.
Il n'en a plus que le nom.

DIRECTS

éphone

ame Express
ite de courir les
s.

à ses lectrices fati- de temps, Madame onné, cette semaine, égorie de linge de s fantaisie qui ne se out.

se trouvent ces mo- de vous les faire par- par livreur) si vous de vous les expédier ment) si vous habi-

rocurer, il suffit :

PARIS : de téléphoner au Blanc », ELY 88-61, (tous les jours sauf he) en précisant : t la nature du mo- rez recevoir.

'il y en a plusieurs. votre adresse. vous seront faites

sans supplément de prix, il vous suffira de régler le montant de la facture au livreur... ou aux livreurs si votre commande porte sur des articles provenant de plusieurs magasins.

● SI VOUS HABITEZ LA PROVINCE : d'écrire au « Service Express Blanc », 91, Champs-Elysées, Paris (8e), en indiquant les mêmes précisions. L'expédition vous sera faite contre remboursement (frais de port en sus).

Attention : il est inutile d'envoyer chèque ou mandat avec le bon de commande, il vous sera retourné. Les expéditions ne peuvent être faites que *contre remboursement.*

● A NOTER : après le 20 janvier, les stocks ne sont pas garantis.

Voici le choix de Madame Express (1) :

Draps :

1 Parure coton longfibre création Agalys, modèle « Muguette ». Fond blanc. Broderies : roses, bleues ou jaunes.
Prix :
Parure : 1 drap 180×310 et une taie .... 120 NF
Parure : 1 drap 240 × 320 et 2 taies .... 185 NF
(*Photo couverture n°* 1.)

2 Parure coton longfibre imprimé, modèle « Les Violettes ». Fond blanc. Impressions : mauv et vert feuille.
Prix : pour grand lit seulement (1 drap et 2 taies) .... 149 NF
(*Photo couverture n°* 2.)

3 Parure coton longfibre Sylphe ; Fond blanc. Broderies blanches sur volant posé à plat sur l'ourlet.
Prix :
Parure : 1 drap 180×310 et une taie .... 94 NF
Parure : 1 drap 240×320 et 2 taies ...... 130 NF
(*Photo couverture n°* 3.)

4 Parure coton imprimé, modèle « Les Carreaux ». Drap blanc, revers : rose et blanc, vert et blanc, bleu et blanc.
Chemise de nuit Vichy assortie.
Prix: 1 drap (180×310) 1 taie et la chemise de nuit, l'ensemble .... 99 NF
(*Photo de la chemise de nuit n°* 17.)

5 Parure coton longfibre fines rayures pékinées, coloris mauve, gris, rose, bleu, jaune sur blanc.
Prix : drap 180×310 et une taie .... 52,50 NF
Drap 240×320 et 2 taies .... 77 NF
(Fabrication « Au Franc Or ».)

6 Parure pour chambre d'homme, création Dracolor. Coloris : bordeaux, marine clair, vert, rouge, citron.
Prix : la parure 2 draps 240×320 et 2 taies ...... 265 NF

7 Drap uni couleur ourlet bourdon :
Coloris pastels : rose, bleu, vert, champagne, ivoire, marine Agalys :

Pur fil de lin (léger) :		
180×310	65	NF
240×320	85	NF
La taie	18	NF
Métis léger :		
180×310	41	NF
240×320	55	NF
La taie	12,10	NF
Coton longfibre :		
180×310	41	NF

(1) Les prix sont indiqués en nouveaux francs. Pour les « traduire » en francs anciens, ajoutez DEUX zéros.

→

MARIE-LOUISE
prêt à porter
52, Champs-Elysées
SOLDE
à tous ses rayons
Manteaux, Robes, Jupes, Pull-over
Chemisiers, Coupons, etc.
RAYON SPECIAL à 30 NF

ROIENA
TAILLEUR-CHEMISIER
46, av. Victor-Hugo, Paris-16e
Exceptionnellement
du 5 au 25 janvier
Costumes sur mesures
450 NF
Draperies françaises ou anglaises

SILHOUETTE-RETOUCHES
SERVICE
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
●
PRIX SPECIAUX
POUR RETOURNER
VOS VETEMENTS
EN JANVIER ET
FEVRIER

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
POUR LE MOIS DU BLANC
les dernières nouveautés
aux meilleurs prix
Ouvert sans interruption tous les jours de 10 h. à 19 h. 30 sauf lundi

240×320 .... 55 NF
La taie .... 17 NF

Linge de toilette :

8 Ensemble de bain tissu éponge à carreaux roses et blancs, ciel et blancs, mauves et blancs, modèle « Brigitte ».
Serviette de toilette .... 6,50 NF
Gants de toilette (les six) 6,50 NF
Tapis de bain .... 17,90 NF
Drap de bain (100×150) 17,90 NF
Devant de lavabo piqué double face .... 23,50 NF
Tissu éponge assorti, le m. 10,90 NF
Peignoir de bain .... 63,90 NF
(*La serviette, photo n° 4.*)

9 Ensemble de bain tissu éponge modèle « Les Rosaces », blanc sur fond ciel, rose, vert, ou jaune.
Prix :
Serviette de toilette .... 7,50 NF
Gants de toilette (les six) 5,75 NF
Drap de bain .... 13,90 NF
Tapis de bain .... 12,50 NF
Peignoir de bain .... 69,90 NF
(*La serviette, photo n° 5.*)

10 Ensemble de bain tissu éponge pois multicolores, fond blanc.
Prix :
Serviette de toilette .... 4,50 NF
Tapis de bain .... 6,90 NF
Gant de toilette, l'un .... 0,80 NF
Peignoir de bain col châle, classique .... 65 NF
Peignoir de bain 3/4 .. 57,50 NF
(*Photos peignoir n° 6.*)

11 Serviette éponge imprimée « Les Flacons », coloris de base : jaune, mauve ou rose .. 7,50 NF
(*Photo n° 7.*)

12 Serviette nid d'abeille imprimée :
Ecossais (coloris bleu orange) .... 2,95 NF
(*Photo n° 8.*)
Rayures (coloris turquoise, rose, jaune sur fond blanc) .... 2,95 NF
(*Photo n° 9.*)
Les cocottes (bleu sur blanc) .... 2,95 NF
(*Photo n° 10.*)

Les torchons :

13 Essuie-verres absorbants tissage très lâche.
Prix, les six .... 18 NF

14 « Pile ou face », vendus en pochette plastique : 1 torchon métis imprimé larges bandes de couleurs et l'essuie-main éponge assorti, les deux 7,50 NF

15 Torchons métis mille raies couleurs, les six 15 NF
(*Photo n° 11.*)
Les essuie-verres assortis, les six .... 16,50 NF
(*Photo n° 12.*)

16 Les torchons imprimés :
Sur éponge :
l'aquarium (à base de bleu) .... 4,50 NF
la cage (à base d'orange) 4,50 NF
Sur fil :
la Seine (*photo n° 13*) .. 5 NF
l'as de trèfle (*photo n° 14*) 4,95 NF
(Dans ce même modèle, les rois et les dames.)
Sur coton :
les bouteilles (*photo n° 15*) 3,90 NF
le billet de banque (*photo n° 16*) .... 2,90 NF

Linge de table :

17 Service de table damassé moderne granité gris anthracite et blanc.
Prix : 6 couverts ...... 34,75 NF
8 couverts .... 44,75 NF
(*Photo n° 19.*)

18 Service de table coton broché bis garniture points d'épine couleurs disposé en rayures garnissant les retombées de la nappe.
6 couverts .... 25 NF
8 couverts .... 32 NF
12 couverts .... 45 NF
(*Photo n° 18.*)

19 Service de table lin et coton blanc tissage bandes Jacquart fil coupé. Coloris cognac, gris, vert, rose et ciel. Prix (vendu au mètre, en 150 de large) 20 NF
(*Photo n° 20.*)

(Tous ces articles ont été sélectionnés aux Galeries Lafayette ou au Printemps.)

(Dambier.)

LE LINGE DE TABLE.
Le moins cher des trois.

RECETTES

● Cordon blanc

Les acras

Pour environ 50 acras
500 gr de farine
2 beaux filets de morue
Cive, ail, persil, piment
Sel, poivre
1 cuillerée à dessert de levure chimique (ou de bicarbonate).
Préparation : 15 à 20 minutes.
Cuisson : 15 minutes.

Un plat exotique facile à faire et agréable à manger. On passe les filets de morue à la moulinette après les avoir lavés et fait dessaler pendant une heure, puis on les incorpore à la farine avec de la cive, de l'ail, du persil, du piment hachés, du poivre.

On ajoute environ un verre d'eau pour obtenir une pâte à consistance de crème épaisse, et la levure (ou le bicarbonate). On travaille bien et on laisse reposer. On vérifie l'assaisonnement.

On jette la pâte dans la friture chaude par cuillerées à bouche pour faire de petits beignets que l'on tient ensuite au chaud à four doux.

(Extrait de « Cuisine sans frontières », Pierre Horay, éditeur.)

● Cordon bleu

Filets de poisson aux amandes

500 gr de filet de poisson
3 cuillerées à bouche de farine
1 œuf
3 citrons
75 gr d'amandes
30 gr de beurre
Sel, poivre, persil
Un peu d'huile.
Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 10 minutes environ.

Vous frottez les filets de poisson avec le sel, le poivre, et vous les arrosez avec le jus d'un citron. Vous laissez reposer pendant 15 minutes.

Ensuite, vous les passez dans la farine, puis dans l'œuf battu. Vous les faites dorer à la poêle dans de l'huile très chaude.

Pendant ce temps, vous faites dorer les amandes dans le beurre et vous les salez au sel fin.

Quand les filets sont cuits, vous les disposez sur un plat chaud. Vous les arrosez d'un peu de jus de citron, vous semez dessus les amandes, et vous les entourez de brins de persil et de tranches de citron.

SUZANNE ET HENRIETTE.

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Noté*** parmi les milliers de soldes qui se liquident cette semaine un tissu parfait et vraiment pas cher, pour faire des dessus de lit ou des rideaux de chambre d'enfant : c'est une finette imprimée de petites autos anciennes bleues et rouges sur fond blanc, absolument lavable. Exceptionnellement, pour les lectrices de Madame Express, ce tissu ne sera mis en vente que jeudi, jour de parution du journal. (5 NF les 3 mètres, Corot, 65, Champs-Elysées.)

● ***Assisté*** à une scène aussi courtelinesque que pénible entre une employée des allocations familiales surmenée et un travailleur nord-africain perdu dans les subtilités du langage administratif. Au bout de trois quarts d'heure, le candidat « allocataire » est parti... sans avoir compris exactement quelles pièces il devait fournir. Vingt personnes attendaient. L'employée était au bord de la crise de nerfs. Cette scène, paraît-il, se renouvelle plus de dix fois par jour. La présence d'un interprète de langue arabe faciliterait singulièrement les choses...

● ***Découvert*** un produit nouveau destiné à rendre de grands services aux automobilistes obligés de circuler par tous les temps. Il s'agit d'un liquide qui fait fondre le givre sur les pare-brise des voitures et des scooters et l'empêche de se reformer. Vendu en bombe aérosol, il est facile à utiliser et son action est immédiate. (Fongivre, 6,45 NF le flacon. Centrale des Marques, 44, avenue de la Grande-Armée.)

● ***Essayé*** pendant trois semaines une nouvelle formule de crème et de lait démaquillant appelés O'Crème, dans lesquels, à la suite de longues recherches protégées par des brevets internationaux, les spécialistes ont réussi à incorporer de l'oxygène actif. L'oxygène pénétrant dans la profondeur des tissus exalte la respiration cellulaire, favorise l'élimination des déchets et normalise le pH de la peau. Madame Express a pu constater qu'en l'espace de quelques jours, la peau s'assouplit et devient plus unie et plus élastique. Un léger inconvénient : l'action de l'oxygène provoque la formation d'eau et la peau « luit » un peu pendant les trois ou quatre premiers jours. Mais cet effet ne dure pas. Indiscutablement, un bon produit. (O'Crème, 15 NF, parfumeries et grands magasins.)

● ***Etudié*** une formule de « réadaptation scolaire » pour les élèves du secondaire qui ont fait un mauvais premier trimestre. Il s'agit d'un externat destiné aux enfants de 9 à 16 ans, d'intelligence normale, mais pour lesquels une scolarité ordinaire se révèle peu souhaitable, en raison de difficultés importantes : retard ou refus scolaire, fatigabilité ou instabilité de l'attention, etc.

Avant d'admettre un enfant, on détermine de façon précise ses difficultés par une observation psychopédagogique très poussée et on définit ainsi le type d'enseignement qui conviendra et la classe dans laquelle il sera placé.

Les professeurs de l'établissement sont tous des psychopédagogues spécialisés. Tout en suivant le programme normal (français, maths, langues, etc.), ils reprennent avec chacun de leurs élèves les bases de l'enseignement et rééduquent systématiquement par des moyens adaptés à chaque cas les déficiences responsables des lacunes et les troubles classiques (dysorthographie, dyslexie, déficiences psychomotrices, etc.).

L'institut comporte deux types de classes : les classes de réadaptation à effectifs très limités, pour les enfants qui doivent être totalement rééduqués ; les classes de transition, destinées aux sujets « en postcure » ou présentant des difficultés plus légères.

Le prix de la scolarité est malheureusement très élevé (3.800 NF par an pour les classes de réadaptation, 2.000 NF pour les classes de transition). Mais une commission étudie actuellement la possibilité d'une prise en charge partielle par la Sécurité sociale. Bien des parents sont prêts à faire de gros sacrifices pour donner des chances supplémentaires à leurs enfants. Encore faut-il pouvoir le faire... (Association de réadaptation psychopédagogique, 18, rue de la Grange-Batelière. PRO. 40-50.)

● Voir page 35 notre sélection de spectacles.

Faites votre travail en « pensant tout haut »

Combien de fois auriez-vous souhaité avoir sous la main une secrétaire pour noter à la volée les idées, les projets qui vous venaient à l'esprit ?

Dans le calme de votre bureau, après le départ des employés, au cours d'une soirée ou d'un week-end, tout de suite après un entretien ou une réunion importante, vous auriez aimé que rien ne soit perdu de vos réflexions ou de votre pensée.

Vous pouvez travailler, seul, en pensant « tout haut » devant le micro d'un magnétophone.

Infatigable, obéissante, permettant les retours en arrière, pardonnant les redites et les hésitations, la machine à dicter est **une oreille qui n'oublie pas ce qu'on lui confie.**

Le Magnétophone vous servira non seulement de « script girl » automatique, mais encore de moyen de communication pratique et personnel avec vos collaborateurs ; c'est un outil de travail indispensable à l'homme d'affaires moderne.

Quel appareil choisir ?

LA PLUS IMPORTANTE MAISON SPECIALISEE D'EUROPE présente dans ses salons de la rue de la Paix (Parking place Vendôme), l'éventail complet de toutes les grandes marques françaises et étrangères :

- PHILIPS
- GRUNDIG
- ASSMANN

etc...

Des Ingénieurs-Spécialistes sont à votre disposition pour vous guider dans votre choix en fonction de votre problème particulier.

Si vous ne pouvez vous déplacer rue de la Paix, demandez-nous une documentation et la notice : **« L'Art de dicter au Magnétophone ».**

PARKING PLACE VENDOME | **LA MAISON DU MAGNÉTOPHONE** 8 RUE DE LA PAIX PARIS 2e TÉL. RIC. 73-29

NOUVEAU FRANC BLANC MOINS CHER

suivez heure par heure le reportage Europe n° 1 (1647 G.O.) en direct des Galeries Lafayette

galeries Lafayette

	BLANC 59	BLANC 60 NF
DRAP cretonne blanche, jour échelle ou bourdon 160x270	990	9.50
DRAP « Galplume » coton blanc, bourdon 180x290	1.990	16.—
DRAP métis crémé, jour échelle ou bourdon 220x310	1.890	17.—
DRAP métis blanc, jour échelle ou bourdon 220x310	2.150	19.—
DRAP métis couleur, bourdon 240x310	3.850	35.—
TAIE coton jour échelle ou bourdon 65x65	275	2.50
TAIE métis blanc, jour échelle ou bourdon 65x65	475	4.50
SERVIETTE éponge blanche, chef couleur 50x75	165	1.50
SERVIETTE éponge, 4 coloris pastel 50x83	230	2.—

	BLANC 59	BLANC 60 NF
SERVIETTE éponge, rayures camaïeu. Exclusivité G.L. 60x90	325	3.—
SERVIETTE de table, coton couleur 50x50	65	0.60
SERVICE de table Basque d'origine 6 couverts 140x150	1.490	12.—
SERVICE de table métis blanc damassé, 6 couverts 160x160	1.850	18.—
TORCHONS pur fil, liteaux couleur, ourlés, 50x95, les 6	1.100	10.—
MOUCHOIRS ourlés, coton blanc, vignette couleur 38 cm, les 6	275	2.50
PANNEAU Rhodia 2 plis dégradés 175x275	1.690	16.50
PANNEAU Rhodia, base brodée « Cornely » 175x275	1.950	17.—
COUVERTURE de laine écossaise 180x220	2.950	22.—

	BLANC 59	BLANC 60 NF
COMBINAISON Nylon 30 d. volants et soutien-gorge garnis dentelle, ton sur ton	700	6.50
CHEMISE DE NUIT, coton imprimé, décolleté carré, biais uni	750	7.—
CHEMISE DE NUIT, Marline unie, empiècement carré, garniture broderie anglaise	1.000	9.50
CHEMISIER toile flammée unie, col transformable, mancherons, 8 coloris	795	6.—
CHEMISE d'homme, popeline irrétrécissable, blanc, ciel, perle, ivoire	895	8.50
PYJAMA d'homme, popeline unie, col transformable, 4 coloris	1.290	12.—
POLO pour homme fil d'Ecosse, 6 coloris	1.250	10.—

"FRANÇAISE"
la boutique de la rue François-Ier
31, rue François-Ier
PARIS 8e
ELY. 02-86

SOLDES

Solde ses modèles exclusifs d'hiver
"robes
"tailleurs
"manteaux
"lainages

Dans sa vitrine chalet,

Jean VERAL

16, avenue de l'Opéra - PARIS
Tél. : OPE. 89-53

présente

ses exclusivités SPORTS D'HIVER

et solde

sa collection AUTOMNE - HIVER

Robes - Manteaux - Tailleurs

REMISE SPECIALE aux lectrices de « L'Express »

NE VOUS RÉSIGNEZ PAS !

N'acceptez plus que l'odeur de votre transpiration flotte autour de vous, vous enveloppant d'un malaise incommodant. Supprimez à la fois gêne et odeur en utilisant AÏDA. Une touche discrète du stick désodorisant AÏDA, chaque jour, et vous êtes à l'abri de tout complexe, sans que votre transpiration — nécessaire à votre santé — soit stoppée.

AÏDA est en vente dans les pharmacies, parfumeries et grands magasins.

PRÉNATAL

185 MAGASINS DE VENTE

TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ

A PARIS
103, RUE St-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI

Pour les **femmes petites**

Lucien FLAUD

FOURREUR

a créé des modèles en fourrure dans le style de la couture, spécialement étudiés pour tailles 36, 38, 40, 42. Collection « prêt à porter » en vison, castor, ragondin, astrakan, agneau des Indes, etc.
Salon-boutique en étage

7, rue de la Paix

Export. free of tax

ÉTUDE

Vingt ans après Dachau

● ***L'antisémitisme reparaît ouvertement. Qu'est-ce que c'est ? Quelles sont ses origines ? Sera-t-il éternel ? Le grand historien français Jules Isaac, qui vient de consacrer quinze ans de sa vie à l'étude de ce problème, propose une explication et des solutions.***

QUELQUES manifestations d'antisémitisme ont éclaté cette semaine en Allemagne occidentale. Un menuisier de 22 ans, Ludwig Vogel qui a, dit-il, « trouvé sa voie », a été arrêté en Bavière. L'antisémitisme est en effet, de longue date, une bonne façon de faire carrière.

Quelques croix gammées, des lettres anonymes, des inscriptions injurieuses surgissent en Autriche, en Hollande, dans les couloirs du métro à Paris et même en Angleterre.

Il convient sans doute de ne point attacher à ces gestes trop d'importance. Tous les peuples ont leurs malades.

Il convient aussi de ne pas minimiser ce qu'ils traduisent.

Il y a quelques jours, le très célèbre historien Jules Isaac (Mallet et Isaac) faisait à la Sorbonne une conférence pathétique.

Cet homme de 82 ans, qui n'a plus rien à craindre ni à espérer de personne, qu'une surdité quasi totale isole des hommes, mais non de l'humain, était venu tout spécialement d'Aix-en-Provence, où il réside, pour redire devant une assistance attentive, réunie par les Amitiés judéo-chrétiennes, ce qui fait, depuis la guerre, l'objet de son combat.

Fils d'un officier de cavalerie, combattant de 14, compagnon de Péguy, haut fonctionnaire français, Jules Isaac n'a pris une conscience aiguë de son « état de Juif » qu'avec la guerre et le nazisme.

Sa femme et sa fille furent arrêtées. Elles ne sont jamais revenues. Lui-même fut contraint de se cacher dans un village des Cévennes, tantôt chez le curé, tantôt chez le pasteur.

Et il constata que l'on ne peut être à la fois chrétien et antisémite.

Du résultat de sa méditation sur le fait juif, sur le fait chrétien et sur les rapports qu'ils ont l'un avec l'autre, est sorti un ouvrage magistral « Jésus et Israël » qui vient d'être réédité (chez Fasquelle).

Voici, à travers quelques extraits de sa conférence, la thèse de M. Jules Isaac.

« Nous sommes des Sémites »

« J'ai l'âge de me taire et de méditer en silence. Pourtant, me voici devant vous. Pourquoi ? Pour redire une dernière fois les choses que j'ai dites depuis plus de quinze ans, pour en dégager autant que possible l'essentiel, mettre les points sur les i (c'est hélas ! ma méthode), lancer un dernier appel à la conscience chrétienne. Car toute l'action que j'ai engagée depuis quinze ans, tous les écrits que j'ai publiés depuis ces quinze ans, visent au même but : le redressement de l'enseignement chrétien concernant Israël.

Car enfin, s'agissant de l'antisémitisme, il est facile de l'analyser, de le disséquer et condamner, mais il est infiniment plus difficile de le combattre efficacement ! (...) Dans le dur combat contre l'antisémitisme qui s'impose à tous les hommes de cœur, surtout après Auschwitz, c'est à mon avis le seul moyen de saper à la base (je dis bien *à la base*) les positions adverses. Je vous demande la permission d'en faire une fois de plus, une dernière fois, la démonstration. (...)

Tout d'abord, il nous faut résoudre une énigme : comment le christianisme, né juif, d'une croyance juive en la venue d'un Messie sauveur, ce christianisme né de la prédication du Juif Jésus (Yeschouah), de ses disciples et apôtres, douze Juifs, a-t-il pu se laisser gagner par l'antisémitisme ? Le Nouveau Testament n'est-il pas basé sur l'Ancien ? N'y a-t-il pas une contradiction absolue entre ces deux termes : « antisémitisme »... « chrétien » ? Oui, et c'est ma conviction : une conviction absolue !

Le christianisme, en son essence, exclut l'antisémitisme. L'Eglise de nos jours l'a reconnu et proclamé officiellement, solennellement, par la voix de ses chefs : « Spirituellement, a dit Pie XI, nous sommes des Sémites ».

Pourquoi le fossé ?

Quelle est donc la solution de l'énigme ? Comment expliquer l'existence d'un fait historique qui est l'antisémitisme chrétien ?

Il faut dire qu'en général la théologie chrétienne a une explication très simple : la faute est entièrement à Israël ; le peuple juif s'est condamné lui-même en rejetant Jésus, en refusant de le connaître comme Messie et Fils de Dieu. Elle ajoute même parfois, trop souvent : ainsi, le peuple juif s'est pleinement solidarisé avec les meurtriers du Christ ; *il est le grand responsable de la Crucifixion.*

A y regarder de près, à scruter les Ecritures qui sur ce point sont notre source presque unique de renseignements, l'explication est beaucoup moins simple : le christianisme primitif n'était-il pas un judéo-christianisme ? Les premières communautés chrétiennes ne furent-elles pas composées de Juifs ? Les Actes (des Apôtres) ne témoignent-ils pas, avec une certaine précision même, que malgré l'hostilité indéniable des autorités juives, les Juifs qui acceptaient la croyance en Jésus-Messie, ou Christ (car Messie ou Christ c'est la même chose) marquaient en nombre une progression extraordinairement rapide ?

Une telle conversion de tout un peuple déjà en grande partie dispersé ne peut se faire du jour au lendemain ! Et supposez que de nos jours quelque ouvrier, menuisier ou charpentier (comme était Jésus), fasse de pareilles proclamations, prodigue un tel enseignement : combien seraient-ils ceux qui le suivraient, dans le monde chrétien ?

La formule de l'énigme devient celle-ci : pourquoi ce recrutement juif, très abondant à un certain moment, s'est-il brusquement tari ? Pourquoi, dans la seconde moitié du Ier siècle, un fossé de plus en plus profond hélas ! s'est-il creusé entre le judaïsme et le christianisme ? S'il n'y a pas de certitudes — il n'y en a pas sur le plan historique — il y a des probabilités. Il était inévitable, fatal, que le recrutement juif s'effaçât dès le jour où le christianisme, orienté vers la Gentilité, aurait rejeté l'obéissance à la « Thora » (à la Loi).

De sorte que le refus juif de la foi en Jésus-Messie, ou Christ, se trouve étroitement lié au refus chrétien de la Loi, à l'abandon puis à l'exclusion d'un judéo-christianisme qui a fini par devenir une simple hérésie.

« *Exiger du peuple juif qu'il consentît au rejet de la Loi* (ai-je écrit) *non pas seulement pour les Gentils mais pour lui-même aussi bien, exigeait qu'il s'arrachât le cœur...*

« *La fidélité à la Loi était en lui plus forte que tout, était sa raison d'être.* »

Et je répète : ...*Respectable fidélité.*

Et j'ajoute : ...*dont Jésus lui-même avait donné l'exemple jusqu'à sa dernière heure et dont les Apôtres disaient naître.* »

Par quel abus de pensée et de langage est-il possible dans ces conditions de l'assimiler au meurtre du Christ ?

Il y a eu divorce, déplorable divorce entre le judaïsme et le christianisme ! L'Eglise et la Synagogue sont devenues sœurs ennemies, se lançant mutuellement l'anathème. La concurrence a été acharnée entre les deux prosélytismes.

Ici apparaît un fait capital quant au sujet que nous traitons : aux yeux des païens (et tant qu'il y a eu des païens, c'était en leur jargon que se faisaient propagande chrétienne et propagande juive) la négation juive fut le principal obstacle au succès de l'apostolat chrétien. « *Quoi,* disaient les païens, *vous nous dites que Jésus est le Messie, le Sauveur qu'annonçaient les Prophètes* (les prophètes juifs) *? Comment se fait-il alors que les Juifs ne soient pas les premiers à le reconnaître ?* »

La souche

A tout prix, il fallait renverser cet obstacle. De là, les efforts de l'apologétique chrétienne pour discréditer l'adversaire juif et le rendre méprisable ; de là aussi le développement, l'insistance, l'acharnement et la provenance de l'antisémitisme chrétien.

Depuis que j'étudie ce problème, et Dieu sait que je l'ai étudié sans parti pris, l'antisémitisme chrétien m'est apparu comme la souche puissante, aux profondes et multiples racines, sur laquelle sont venues se greffer par la suite les autres variétés d'antisémitisme, même antichrétiennes, comme le racisme nazi.

Refuser de tenir compte d'une action qui s'est exercée, pendant près de deux mille ans, par les plus puissants moyens, je dis que c'est de l'aveuglement ! Que c'est accepter d'ignorer l'essentiel, dans l'hisoire de l'antisémitisme.

Toutefois, n'allons pas trop vite : il faut mettre à part les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Dans cette période, je suis bien obligé de le rappeler, ce sont les chrétiens qui ont été surtout persécutés par les autorités, mis hors la loi. Non pas les Juifs. Ceux-ci ont connu évidemment un sort tragique, parce qu'ils se sont révoltés; ils ont été décimés ; mais, sauf de courts moments, ils ont conservé, dans l'Empire romain, jusqu'à la fin, leur statut privilégié.

Avec le IVe siècle, avec Constantin, avec la fondation de l'Empire chrétien, la situation, pour les Juifs, change du tout au tout. Et elle change de façon catastrophique : progressivement, ils vont se trouver mis au ban de la société et réduits à la condition de païens.

En sa doctrine officielle, l'Eglise reconnaissait le droit du peuple juif à survivre comme peuple « témoin » (selon la très ingénieuse formule de saint Augustin) ; témoin de la vérité chrétienne, de l'authenticité des textes sur lesquels elle se fonde ; témoin, dit saint Augustin, à la manière de l'esclave porte-livre qui, dans l'Antiquité, marchait derrière son maître.

L'enseignement du mépris

L'Eglise considérait aussi qu'elle avait le devoir de préserver de toute influence juive les masses chrétiennes souvent très sommairement christianisées dans ces premiers siècles ou au Moyen Age. Le judaïsme était encore très influent et vous pensez que beaucoup de ces barbares christianisés ne savaient pas très bien distinguer entre l'Eglise et la Synagogue ! De là, l'extrême rigueur des méthodes que j'ai dénommées à bon droit l'enseignement du mépris, *le système d'avilissement.*

Contre le judaïsme, nulle arme ne se révélait plus nocive, plus redoutable, que cet enseignement, forgé principalement au IVe siècle. J'en résume, de façon très sommaire évidemment, les principaux thèmes :

— Thème du judaïsme dégénéré, complètement sclérosé à la venue du Christ. Thème auquel la découverte récente et extraordinaire des Manuscrits de la mer Morte a apporté un nouveau démenti, et quel éclatant démenti !

— Thème du peuple incapable de percevoir le sens vrai des Ecritures, d'en avoir une autre connaissance que grossièrement charnelle ! (Et Dieu sait tout ce que saint Jean Chrysostome, dans ses sermons d'Antioche, en 386, a brodé sur ce thème ! Savez-vous pourquoi? Pour terrifier les trop nombreux chrétiens encore judaïsants et qui fréquentaient les synagogues.)

— Thème du Christ méconnu et rejeté par un peuple réfractaire et aveugle. Réponse des textes (Evangile selon saint Luc, XIX-48 :) « ...*le peuple entier était, en l'écoutant, suspendu à ses lèvres.* » (Evangile selon saint Jean, XI-48 :) « *Si nous le laissons faire,* disent les grands prêtres, *tout le monde croira en lui...* » Voilà pour le peuple réfractaire et aveugle !

— Thème du peuple réprouvé, déchu, maudit par le Seigneur lui-même. Réponse de saint Paul (aux Romains, XI-1 :) « *Dieu a-t-il rejeté son peuple ? Que non pas !* » Réponse de la mère de Jésus - Marie - dans le Magnificat : « *Le Seigneur a pris soin d'Israël son*

LA CROIX GAMMÉE SUR UN MUR D'UNE VILLE ALLEMANDE. (A.P.)
« Il y a quelque chose de pire que d'avoir une âme perverse...

serviteur. Il se ressouvient de sa miséricorde envers Abraham et sa semence pour l'éternité... »

— Et ce thème d'une nocivité meurtrière entre tous, le thème du peuple déicide, globalement et à tout jamais responsable de la Crucifixion. Cet homme de sang qu'était Ponce-Pilate, connu de l'histoire, n'est évidemment pour rien dans la Crucifixion, bien que ce soit lui qui ait envoyé Jésus à la Croix. Il n'y est pour rien, puisqu'il n'est pas juif ! Réponse des textes (« Actes des Apôtres », IV-27 :) « *Contre ton saint serviteur Jésus, que tu as oint, Hérode et Ponce-Pilate se sont ligués avec les Gentils et les peuples d'Israël.* » Qui dit cela ? Les apôtres Pierre et Jean !

— Thème de la dispersion d'Israël en 70, châtiment divin de la Crucifixion. Il est très vrai qu'Israël a été vaincu par les Romains en 70, et le temple de Jérusalem détruit, mais le peuple n'a été nullement dispersé. Quelques milliers de captifs ont été vendus comme esclaves. Et la preuve, la preuve ? C'est qu'il y a eu, soixante ans après, une deuxième guerre de Judée, malgré « *les quelques Juifs encore en Palestine* »...

— Thème de la Synagogue de Satan, autrement dit d'un judaïsme désormais diabolique, inspiré par le diable. A cela, vraiment, il n'y a rien à répondre, sinon l'admirable fidélité envers Dieu du vieil Israël. Fidélité qui s'exprime par tant de grandes œuvres.

Que ces thèmes, conçus dans l'entraînement d'une polémique implacable, débordent de toutes parts les données de l'Ecriture sainte, aussi bien de l'histoire, ce n'est pas surprenant. Mais si l'on songe — et qu'on y songe ! — qu'un tel enseignement a été professé de siècle en siècle, de génération en génération, par des centaines et des milliers de voix, souvent les plus éloquentes, souvent aussi les plus grossièrement injurieuses, comment s'étonner qu'il se soit incrusté finalement dans la mentalité chrétienne, pour la modeler et la façonner jusque dans les profondeurs du subconscient?

Et comment s'étonner que se soit formée, en chrétienté, une image caricaturale et légendaire du judaïsme et des Juifs ! Une image ignoble.

« L'usure »

Ce n'est pas tout. Peuple témoin, le peuple juif devait l'être aussi par une déchéance visible : l'enseignement du mépris eut donc pour corollaire un système de restriction, d'exclusion, d'humiliation, de servitude, qui mérite d'être dénommé, comme je l'ai fait, système d'avilissement.

Nous avons vu, sous Hitler, ce qu'un système d'avilissement pouvait faire des hommes parfois les plus forts, au bout de quelques semaines et de quelques mois. Que dire d'un système d'avilissement qui s'exerça pendant des siècles et des siècles ?

...Le système d'avilissement a fonctionné très inégalement ; les Juifs ont connu des alternances de terreur et de paix, de misère et de prospérité ; leur condition a varié à l'infini, mais elle a été marquée dès lors d'un signe constant, douloureux, inhumain : la précarité, l'incertitude, l'angoisse du lendemain.

C'est à partir du XI^e siècle, de la Première Croisade, dans cette première période qu'on peut appeler « l'ère de la grande chrétienté », que cette condition s'est terriblement aggravée. Exclus de presque toutes les professions, les Juifs — qui dans l'Antiquité, pendant longtemps, avaient été des cultivateurs, des éleveurs — furent alors réduits à pratiquer le seul métier qui leur fût largement ouvert, parce que l'Eglise l'interdisait aux chrétiens ; le prêt à intérêt, qu'au Moyen Age on appelait normalement « l'usure », ce mot étant seulement significatif de prêt à intérêt. Un tel métier ne fit que les marquer et dégrader davantage, les exposer davantage aussi aux convoitises et aux haines.

Il se greffa là, sur l'antisémitisme de source religieuse, un antisémitisme de source plus basse et plus vile.

Il est très vrai que dans la chrétienté, de nobles esprits comme saint Bernard ont combattu ces excès, ont essayé de protéger les Juifs contre les violences des grands et du peuple. De même, jusqu'au XVI^e siècle, les plus sages parmi les chefs de l'Eglise : les Papes. Jusqu'au XVI^e siècle, c'est dans les Etats pontificaux que les Juifs ont trouvé abri.

Il n'en est pas moins vrai que l'antisémitisme chrétien, de par sa nature même et ses méthodes, a engendré les pires excès.

Où en sommes-nous aujourd'hui ?

L'expansion des idées libérales et démocratiques a progressivement mis fin en chrétienté au système d'avilissement, bien que, même dans les Etats les plus démocratiques, on en trouve encore des traces multiples, comme aux Etats-Unis par exemple.

« Tu as tué le Christ ! »

Pour faire réapparaître et porter même au paroxysme l'expansion pure et sotte des idées racistes, il s'est trouvé, vous le savez, dans le monde germanique, un Hitler flanqué de nombreux acolytes, de sujets trop souvent dociles comme des robots, qui a transformé ce système en une monstrueuse extermination : 6 millions de victimes, dont, je crois bien, 1 million 800 mille en France.

Certes, il n'y a plus rien de chrétien dans de tels crimes ! En faveur des persécutés, la charité chrétienne, je le sais par une expérience personnelle, s'est employée et déployée parfois jusqu'à l'héroïsme. Et pourtant... il est impossible d'oublier, parce que c'est un fait essentiel, que le racisme hitlérien opérait sur un terrain que les siècles antérieurs lui avaient préparé.

Les nazis ont-ils surgi du néant ? Ou du sein d'un peuple chrétien ?

On vient de publier, en traduction française, l'autobiographie du commandant en chef d'Auschwitz, « De Dachau à Auschwitz ». Cet homme qui a sur la conscience des milliers de victimes innocentes et qui n'en a éprouvé aucun remords, cet homme, ce nazi, sortait d'une famille catholique pieuse et avait songé à entrer dans les Ordres !

Si le système de l'avilissement tend à disparaître, on ne peut pas en dire autant, hélas ! de l'enseignement du mépris. Qui n'a pas eu l'occasion d'en constater les effets ? A combien d'enfants juifs ne s'est-il pas trouvé un petit camarade chrétien pour dire : « *Je ne jouerai pas avec toi. Tu as tué le Christ* » ?

Une enquête récente, menée à travers 2.000 livres d'enseignement catholique de langue française, a démontré que l'enseignement du mépris est singulièrement vivace dans l'immense majorité des livres scolaires. (A ceux qui en douteraient, je recommande la lecture de « La catéchèse chrétienne et le peuple de la Bible », du Révérend Père Deman, ouvrage préfacé par le cardinal Saliège, et qui date de 1952.) A titre d'exemple :

...« *La vie religieuse des Juifs était réduite, au temps de Jésus, à un pur formalisme extérieur.* »

...Ceci, dans un manuel.

Dans un autre :

« *Les Juifs n'avaient ni la crainte ni l'amour de Dieu.* »

Un autre :

« *Il ne reste plus rien, chez les Juifs, de la grande religion d'Abraham, de David, de Moïse et des Prophètes.* »

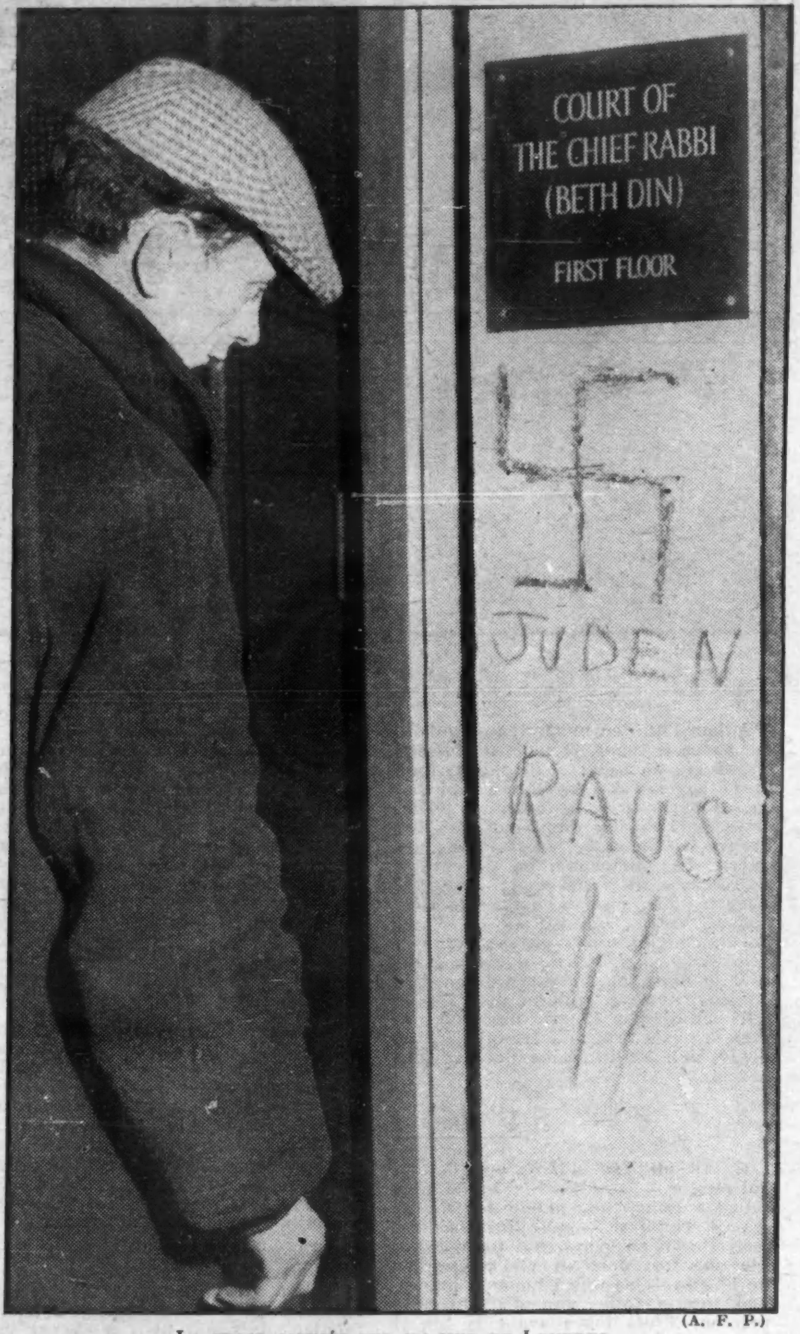
Et celui-ci :

« *Imaginez la mentalité du peuple auquel Jésus s'adressait...* »

Et ceci qui s'adresse à des enfants :

« *Il cherchait, ce peuple juif, son bonheur dans l'or et l'argent, dans les basses sensualités, dans la dispute et la vengeance.* »

Voilà quelques spécimens !



(A. F. P.)

LA CROIX GAMMÉE SUR UN MUR DE LONDRES.
...*c'est d'avoir une âme habituée.* »

Les Dix Points de Selisberg

Sur le thème du peuple maudit, du peuple déicide, de la dispersion de 70 — la prétendue dispersion de 70, châtiment divin ! :

« ...*Et le peuple s'écria :* « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Dieu, mes enfants (dit le manuel), *a exaucé cet horrible vœu des Juifs.*

Depuis plusieurs siècles, le peuple juif est dispersé dans le monde entier et garde la flétrissure de son déicide, c'est-à-dire du crime abominable dont il s'est rendu coupable en faisant mourir son Dieu. »

Un autre :

« ...*Le peuple d'Israël, en se dispersant par toute la terre, a continué à former une race à part, demeurant ainsi le témoin perpétuel de l'accomplissement des Prophéties et de la malédiction qui pèse sur le peuple déicide.* »

Je pourrais continuer. Voilà où nous en sommes, moins de vingt ans après Auschwitz ! N'est-ce pas triste, affreusement triste ?

A ces constatations, qui sont pénibles et me sont pénibles à moi-même, il faut opposer cependant un espoir, un invincible espoir.

Qu'on ne renverse pas facilement un courant bimillénaire, cela n'a rien de surprenant ! Mais l'enquête même qu'a conduite le Père Deman, l'ouvrage qu'il a publié avec l'imprimatur, la préface du regretté cardinal Saliège, témoignent qu'il existe dans l'Eglise un courant en sens contraire, un contre-courant purificateur.

Dans ce combat que je mène depuis quinze ans pour le redressement de l'enseignement chrétien concernant Israël, c'est une joie pour moi et un honneur de constater que j'ai trouvé, du côté catholique comme du côté protestant, des alliés. Des alliés sincères, des alliés fidèles, des alliés courageux.

Les premiers résultats importants datent de 1947. Au Congrès international judéo-chrétien de Selisberg, en Suisse, j'avais soumis un mémoire se terminant par un programme de redressement comportant dix-huit points. Une sous-commission chrétienne, présidée par un Père capucin venu de Rome, établissait un texte connu sous le nom des « Dix points de Selisberg », qui fut adopté d'enthousiasme par le Congrès et qui devait servir de base au redressement souhaité. Pourtant, je suis bien obligé de dire que, sur ce terrain de l'enseignement, je ne crois pas que rien de vraiment définitif ait été fait depuis Selisberg.

L'Oraison du Vendredi-Saint

Un programme, c'est très bien ; l'application du programme, c'est beaucoup mieux !

Sur un autre terrain, la liturgie, l'autorité ecclésiastique a pris quelques mesures, dans ces dernières années. Notamment en ce qui concerne la liturgie de la Semaine Sainte, l'Oraison du Vendredi-Saint : « pro perfidis Judaeis ».

En 1956, le Pape Pie XII rétablissait, pour cette prière, l'agenouillement, qui avait été supprimé depuis plus de mille ans, vers la fin du VIII^e siècle. Et, en 1958, son successeur au Souverain Pontificat, le Pape Jean XXIII, allait plus loin : il faisait disparaître, de cette prière, les termes « perfidis » et « perfidiam » appliqués aux Juifs, au judaïsme.

Enfin, plus récemment encore, en août 1959, dans l'acte de consécration au Christ-Roi, le Pape a pris la décision de supprimer un passage où il était dit : « *Regardez enfin avec miséricorde les enfants de ce peuple qui fut jadis votre préféré. Que sur eux aussi descende, mais aujourd'hui en un baptême de vie et de rédemption, le sang qu'autrefois ils appelaient sur leur tête* ».

Ce passage a été expressément et explicitement supprimé par une décision pontificale.

De pareilles mesures justifient ce grand espoir dont je parlais. Grand espoir que l'on peut mettre aujourd'hui dans la bonté, la charité, l'esprit d'équité mais aussi l'esprit de décision du nouveau Souverain Pontife. Aussi, nous adressant à lui avec la plus profonde confiance et le plus profond respect, nous nous permettons de dire : « *Si l'on veut en finir avec* « l'antisémitisme chrétien » (deux mots qui jurent d'être ensemble), *c'est à l'enseignement qu'il faut s'en prendre. Parce qu'il est à la base de tout. L'enseignement seul est apte à défaire ce que l'enseignement a fait* ».

Sans doute, je le reconnais, je le sais, un tel enseignement est aujourd'hui en recul, en France tout au moins. Je rends hommage aux efforts d'une minorité courageuse, mais elle n'est que minorité, tant il est difficile de se détacher d'habitudes prises depuis près de 2.000 ans, tant il est vrai ce mot profond de Péguy : « *Il y a quelque chose de pire que d'avoir une âme perverse ; c'est d'avoir une âme habituée* ».

JULES ISAAC.

SPORTS

Mort du campionissimo.

« Il était de solide complexion, sec de corps et maigre de visage... ». Jean Cau dit ce que fut pour les «tifosi» (1) le plus grand champion cycliste de tous les temps, Fausto Coppi

Fausto Coppi (a gauche) et Gino Bartali.
L'âcre odeur des triomphes plébéiens.

(Reporters Associés.)

JE m'ennuyais dans un café de province. Un type est entré et a dit avec la voix de celui qui annonce les grandes nouvelles : « *Fausto Coppi est mort !...* » Le patron a dit : « *Tu déconnes, Loulou.* » Forcément, après la mort de Gérard Philipe, celle d'Henri Vidal, etc., le patron n'y croyait pas. Si tous les acteurs et tous les champions se mettent à y passer, qu'est-ce qu'on va devenir ?

Mais Loulou, très important, a dit : « *Sans blague, je vous jure. Il est mort. Broncho-pneumonie avec un virus.* » Il a ajouté à l'adresse du patron : « *Qu'est-ce que tu paries ?* » Nous nous sommes tous groupés, habitués du café et inconnus ; nous avons hoché la tête, émis quelques jurons et parlé de « Fausto ». Qu'est-ce que nous allions devenir ?

C'est un « tifoso » qui écrit cet article. Pendant dix ans, j'ai été farouchement « coppiste ». Lorsqu'on annonçait les résultats d'une grande course classique, je demandais : « *Qu'a fait Coppi ? Premier ? Bon, ça va...* » A la proclamation du résultat des étapes du Tour de France, je cherchais le nom de Coppi dans le fourmillement des patronymes illustres ou obscurs. Je notais son retard sur le maillot jaune (lorsqu'il n'en était pas détenteur) et j'espérais de tout mon cœur qu'il rattraperait son retard dans les étapes de montagne ou contre la montre.

Un deuil national

Dans les comptes rendus sportifs, je lisais, d'abord, ce qui concernait mon Coppi. Ma partialité était sans égale. Aux Bobet, Kubler, Koblet, Robic, Bartali, Magni, je souhaitais crevaisons, défaillances, furoncles, chutes pourvu que mon idole triomphât. Ma mauvaise foi ne connaissait pas de bornes: lorsque Fausto gagnait, c'était parce qu'il était imbattable. Lorsqu'il était battu, c'était parce qu'il n'avait pas eu de chance. Je le déclarais vainqueur moral, par avance, de toutes les épreuves auxquelles il daignait participer.

Avant le départ de n'importe quelle course, j'aurais volontiers admis que le speaker déclarât : « *Le vainqueur de cette épreuve, quelle qu'en soit l'issue, sera Fausto Coppi. Et maintenant, messieurs, pédalez ! Feu !* » C'est cela, voyez-vous, être un « tifoso ».

Le « tifoso », en effet, n'est pas sportif. Il appartient à la race des fanatiques. Il nie le réel, les chiffres, les résultats. Il est méchant, menteur, querelleur, de mauvaise foi. Il sacrifie avec passion au culte de la personnalité. Il est coppiste comme on était stalinien. Il n'a — dans le cercle de sa passion — absolument rien d'un démocrate. Sa devise n'est pas : « *Que le meilleur gagne !* », mais: « *Que mon idole l'emporte par n'importe quels moyens !* » Il pousse dans les côtes.

Depuis deux ou trois ans, je m'étais à peu près retiré, en tant qu'*aficionado*, de la compétition cycliste. Du moment que Fausto ne courrait plus — ou presque plus... Demi-solde du coppisme, je jetais un regard distrait sur les récits de batailles entre géants de la route. Je savais que mon Napoléon de la Pédale prenait la route de Sainte-Hélène et Charlie Gaul m'avait des allures de Wellington et Bobet des succès à la Louis XVIII. L'*afición*, comme disent les Espagnols, n'y était plus.

(1) Du mot italien qui signifie « atteint de la fièvre typhoïde ». Par extension, fiévreux, agité comme quelqu'un qui a la fièvre, le mot s'applique depuis l'après-guerre aux fanatiques du cyclisme.

Aujourd'hui, en même temps qu'elle me navre le cœur, la mort de Fausto Coppi me comble : il disparaît, foudroyé par un mal mystérieux, pleuré de ses pairs et de la foule. En Italie, cette mort est un deuil national. En France, en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Allemagne, en Argentine, en Espagne, au Venezuela et à Ouagadougou, elle soulève « une émotion considérable ». Comme l'a dit à un journaliste un pieux paysan italien : « *Même au ciel, Fausto a voulu franchir la ligne d'arrivée avant tous ses anciens rivaux.* » Voilà un de ces mots qui consolent : Coppi, une fois de plus, a gagné. Et, maintenant, je puis dire adieu au tifosisme de mes jeunesses !

L'Albatros

C'était au Vél' d'Hiv', en 19... — j'ai oublié — lors des Six Jours. Berretrot annonça une prime de 100.000 francs. Terruzzi — que j'inscris dans mon Panthéon personnel pour avoir été une fois dans sa vie coéquipier de Fausto — se mit à tourner comme une toupie folle, afin d'écœurer le peloton. Trois tours avant la fin, il lança Coppi. Van Steenbergen, le bolide belge, se laissa fondre du haut du virage à la poursuite du crack. « *Co-ppi ! Co-ppi ! Co-ppi !* », hurlaient les populaires. Il restait un tour. Le Belge secouait son vélo comme un prunier, prenait deux roues à Fausto juste avant le virage du bar. « *Co-ppi ! Faus-to !* » Le Dieu passe, bouche ouverte, yeux exorbités. Il a la tête d'un brochet fou. Les reins sont tendus comme un arc. Les cuisses rasées luisent d'embrocation. Sortie du virage. Van Steenbergen mène toujours. Alors, soudain, Coppi pique sa tête au ras du guidon et donne un coup de rein comme si l'arc d'être trop tendu allait se briser avant de se tendre à nouveau. On le croit au maximum de sa puissance, on lui « suce » la roue ou bien on le sent qui colle à la vôtre et, brusquement, il y a le coup de rein du poursuiteur deux fois champion du monde... Tête avalée comme s'il voulait se mordre le nombril, le Belge ne regarde plus, fonce, jette littéralement son vélo sur la ligne d'arrivée, se relève. Coppi est devant lui, déjà relevé. Vainqueur. La foule brame de bonheur. « *Co-ppi ! Co-ppi !* » Je me rassieds, enroué, heureux.

Mais pourquoi cette popularité ? Pourquoi ces regards d'adoration qui tombent des gradins et dévorent le visage de ce grand insecte qui roule maintenant, les mains en haut du guidon, et reprend son souffle ? Il s'arrête, saute de vélo. Dieu qu'il est vilain ! Des mollets de coq, des cuisses énormes dont les muscles font saillir la rotule vers l'extérieur, des épaules de rachitique, de grandes oreilles décollées, des yeux globuleux. Le menton fuit, les joues sont creuses, les bras pendent, maigres et sillonnés de veines.

Le « campionissimo » traîne son invraisemblable carcasse — des os dans un sac de peau — sur des pieds chaplinesques (il chausse du 44) vers les guitounes. Je pense à l' « Albatros » de Baudelaire, aux jockeys qui, décollés de leur monture, deviennent de ridicules et hideux petits gnomes, aux toreros qui ont l'air de braves paysans pas très éveillés lorsqu'ils dépouillent l'habit de lumière...

L'albatros a perdu ses ailes, le centaure rampe sur les mains, le torero a repris son pas lourd de paysan castillan et Fausto Coppi, naguère fabuleux lorsqu'il filait à cheval sur cette toile d'araignée bizarre appelée bicyclette, n'est plus, avec son maillot, ses socquettes et sa culotte courte, qu'un enfant ingrat, souffreteux et grandi trop vite. Un fils de pauvre, mal nourri, doté d'un corps héritier de générations de misère, de travail, de douleur et de faim. Il fait pitié. La foule, féroce lorsque ça la prend, mais qui a un cœur « gros comme une maison », ne s'y trompe pas. Ce déjeté, ce minable est l'un des siens. Il a une tête d'ouvrier tuberculeux, de paysan triste. Une tête lugubre de pauvre qui reçoit tous les coups. Il ressemble à ces gens qui l'acclament à s'en péter les cordes vocales. Pas beau. Pas gai. Et c'est un dieu.

Pourtant, il est né homme, le 15 septembre 1919, à Castellania, petit village du Piémont, d'un père ouvrier agricole et d'une mère qui est déjà l'austère « mamma » de deux autres frères, Livio et Serce, et d'une sœur. Fausto est le cadet, le plus maigre, le plus tordu, le plus triste. Il est écrit dans la légende dorée des dieux et des héros, qu'il quitta l'école à douze ans pour devenir apprenti charcutier à Novi-Ligure, la ville la plus proche. Castellania, pour tous les coppistes, c'est la Bethléem du cyclisme. Novi-Ligure, c'en est la Jérusalem.

Perché sur un vélo de 17 kilos appartenant à son frère Livio, l'enfant-dieu pédale avec entrain, pulvérisant tous les records de livraison de cervelas et de pâtés que jamais apprenti charcutier ait établis. M. Domenico Merlano, son patron, récompense ces exploits d'un empan de saucisse que l'enfant rapporte en trophée à la maison.

A seize ans, Fausto, ferraillant de ses maigres mollets sur son monstre de 17 kilos, s'amuse à battre des coureurs chevronnés qui, s'entraînant, passaient par là. Stupeur ! C'est Jésus devant les docteurs de la loi. Un prophète aveugle et masseur sonde les reins et les cuisses de l'adolescent et ses mains s'éblouissent de ce qu'elles découvrent.

« *Dans trois ans, petit, si tu le veux, tu battras tout le monde !* », déclare Cavanna, prophète de la religion coppiste et qui, depuis ce jour, fut assis à la droite du messie.

« Girardengo ou rien ! »

Pendant quatre ans, Fausto court de-çà de-là. Comme il n'a pas l'argent du voyage, il grimpe sur son vélo, avec dix œufs durs cuits par la mamma dans une musette et arrive parfois à l'aube dans la localité où se déroule la course. Il en repart le soir, sans œufs durs, parfois vainqueur, souvent vaincu, et pédale dans la nuit jusqu'à Castellania en mâchant des rêves insensés de gloire et en se répétant : « *Je serai Girardengo ou rien !* »

Or, en ce temps-là, régnait sur le cyclisme italien un philistin nommé Bartali. Hérode pour les uns, Maître de Justice pour les autres, le pieux Gino courait sur des vélos bénis par le Pape et grimpait en récitant des « Ave ». Il arriva qu'en 1939, au Tour du Piémont, l'illustre Gino eut toutes les peines du monde à se débarrasser d'une sauterelle qui le suivait comme son ombre. Malgré les domestiques du maître, la sauterelle se classa troisième. « *Quel est ton nom ?* », demanda l'illustre à l'arrivée. La sauterelle répondit d'une voix timide, douce et zézayante : « *Coppi... Fausto Coppi.* »

L'illustre, avisé, engagea l'insecte pour être son « domestique » lors du prochain Tour d'Italie. C'était en 1940. Fausto prit sagement le départ du

Giro, puis, brutalement, dans les Dolomites, il eut envie de pédaler. Si fort, si bien, qu'il gagna irrespectueusement le Tour, à la grande fureur de son maître. L'année suivante, le disciple fonde sa propre Eglise, renie le bartalisme et voie de triomphe en triomphe. En 1942, il bat le record mondial de l'heure au Vigorelli de Milan en « arrachant » 31 mètres au précédent record détenu par le Français Archambaud.

Toutes les victoires

Mais c'est la guerre. La gloire de Fausto ne dépasse pas les frontières de son propre pays et les Français — en 42 — ont d'autres humiliations à avaler que celle de la fuite d'un record à l'étranger. D'ailleurs, Fausto Coppi est mobilisé dans la vaillante armée italienne, expédié en Tunisie et capturé par les Anglais. Trois ans plus tard, en 1945, rapatrié au pays natal, il débarque à Naples, plus maigre que jamais et paludéen de surcroît. Un copain lui prête un vélo et le recordman oublié de l'heure remonte le long de la botte jusqu'à Castellania où l'attend la tribu Coppi qui l'accueille avec des cris de joie.

L'année suivante, en 46, Fausto remporte Milan-San Remo, le Tour de Romagne, le Grand Prix des Nations et le Tour de Lombardie. Le coppisme, dès lors, pendant dix ans va faire pousser des clameurs à des millions d'hommes massés le long des routes, groupés sur les bords des circuits ou entassés dans des vélodromes. Pendant près de dix ans, un nom va dominer le cyclisme mondial, celui de Fausto Coppi.

Toutes les victoires qu'un champion cycliste peut rêver d'inscrire à son palmarès, Coppi va les remporter. Toutes les gloires, il les aura. Et tous les honneurs. Et tout l'or du monde. Il décroche toutes les « classiques ». Il remporte deux Tours de France et quatre Tours d'Italie. Il est champion du monde de poursuite, champion du monde sur route. Rouleur, sprinter, poursuiteur, grimpeur inégalé et inégalable, il suffit qu'il s'aligne au départ d'une course, dans les années fastes, pour qu'on se demande qui sera le second.

La plume des chroniqueurs sportifs devient folle. Ils parlent de phénomène, de prodige, de monstre, de miracles. Les mots de « bielles », de « mécanique », de « pistons », de « moteur » entrent dans le vocabulaire des spécialistes du cyclisme. Hyperboles, métaphores, images n'arrivent pas à traduire les délires d'enthousiasme que provoquent l'art et la manière du « campionissimo ».

On raconte comment, à l'Alpe d'Huez, en 1952, il a laissé sur place le malheureux Robic et désespéré la Bretagne ; comment il a failli mourir étouffé par ses supporters à l'arrivée à Sestrières ; comment il a *sidéré* Emile Idée et Fiorenzo Magni en les écrasant lors de sa deuxième victoire aux Nations ; comment, en 53, à Lugano, il a placé son prodigieux démarrage et obligé Derycke à se relever pour le laisser filer seul vers le titre mondial ; comment... Mais la colonne de Trajan ou les hauts reliefs de l'Arc de Triomphe déborderaient de l'inscription de toutes ses victoires !

En Italie, en France, en Belgique, en Espagne, en Hollande, en Suisse, les « tifosi » célèbrent les messes de l'adoration. A Paris, au Vél' d'Hiv', dès qu'il entre en piste, les « populaires » hurlent de joie. Au parc des Princes, lorsque sa silhouette apparaît à l'entrée du souterrain, une décharge électrique fait se lever le stade. Coppi n'est ni Italien, ni Français, ni rien du tout : il est Fausto Coppi et si à Paris il règle Bobet sur la ligne d'arrivée, l'enthousiasme — par un curieux phénomène de passion affolée parce que prise à rebours — décuple.

De l'antique

Sa « querelle » avec Bartali devient mythologique. Lorsque le pieux Gino, lors de l'étape Monaco du Tour 52, mit pied à terre pour passer sa roue à son ennemi intime, mais « maillot jaune », les larmes montèrent aux yeux des suiveurs. C'était Olivier tendant son épée à Roland, Philoctète offrant son arc à Ulysse : c'était de l'antique...

Pourtant, le Dieu est triste comme un jour sans pain. Il est dit dans les « Très Riches Heures du cyclisme mondial » que Coppi fut très affecté par la mort en course de son frère, Serce, en 1951; que le bruit fait autour de sa liaison — contrariée par toute l'Italie, mère de l'Eglise romaine — avec certaine « Dame Blanche » l'affecta gravement ; que les nombreux et terribles accidents dont il fut la victime sapaient son moral et son caractère...

Ce sont les hommes de peu de foi qui parlent ainsi. En vérité, la solitude de Coppi venait de plus loin et le « campionissimo » était triste... parce qu'il était triste. En ce bas monde, il existe des rigolos, des farceurs, des joyeux lurons qui prennent le temps comme il vient.

Coppi n'appartenait pas à cette famille. Il était de l'espèce lugubre et de la race des tristes. De la race d'un Manolete — à qui d'ailleurs il ressemblait — et que je vis entrer quelques semaines avant le sacrifice du 28 août 1947, vivante image de la mort, dans une arène brûlée de soleil. Le même visage pétri de peur et de courage, le même physique d'échalas, le même front, les mêmes yeux, les mêmes joues creusées d'angoisse. On lâchait le toro et l'échalas devenait souverain de l'arène et du monde. La cloche de piste sonnait et Fausto devenait ce lièvre dément emporté par tous les vents vers la ligne de craie. O Manolete, ô Fausto Coppi, ô mes tristes idoles de mon triste Midi, je ne suis pas superstitieux, mais il n'était que de vous voir promener sur les gradins votre regard atone pour comprendre que la vie ne vous aimait pas. Enfants chéris de la gloire, certes, mais pas de la vie. Et ça n'est pas la même chose... Et ça n'est pas la même chose !

L'Espagne est pauvre. L'Italie est pauvre. Si l'*afición* brûle un gamin de Cordoue et si les fées lui ont donné « la sangre torera », à lui la gloire à travers les prestiges de la mort défiée. « *Mas cornadas da el hambre* », dit un proverbe espagnol, ce qui, en français, signifie que la faim donne plus de coups de cornes que le toro. Et si l'âcre odeur des triomphes plébéiens monte aux narines d'un sciuscia italien, à lui la bicyclette des Girardengo et des Bartali.

Ça ne coûtait pas très cher, une bicyclette, en 1936 : 400 lires... En travaillant comme un damné, on arrivait à les économiser. Un jour, on caressait les nickels, le cuir doux de la selle, la forme étrange du guidon. On caressait l'espérance, le désir saoulant d'évasion. Et la gloire, et l'argent... Rêves fous. On épate les copains de Castellania, puis ceux de Novi-Ligure et un jour des foules inconnues scandent votre nom au long des routes. Pas des « publics » : des foules ! Pas des foules : tout un peuple lorsque, comme un roi parcourt ses domaines, on s'offre à coups de pédales — lors du Giro ou du Tour — la visite de son Empire !

Il n'y a pas de secrets. Si Coppi fut extraordinairement un héros *populaire*, c'est parce que la bicyclette fut extraordinairement *populaire*. Qu'il se rendît à l'usine s'il était ouvrier, au village voisin s'il était paysan, n'importe quel jeune cycliste — en des temps qui bientôt vont nous paraître très anciens — se donnait des airs de champion. Au bord de la route, c'est le passage bariolé de son rêve qu'il applaudissait lorsque filait le peloton. Antonin Magne, André Leduc, René Vietto, Louison Bobet, Fausto Coppi, c'était enfin l'idole visible donnée à contempler gratuitement dans un décor de tous les jours.

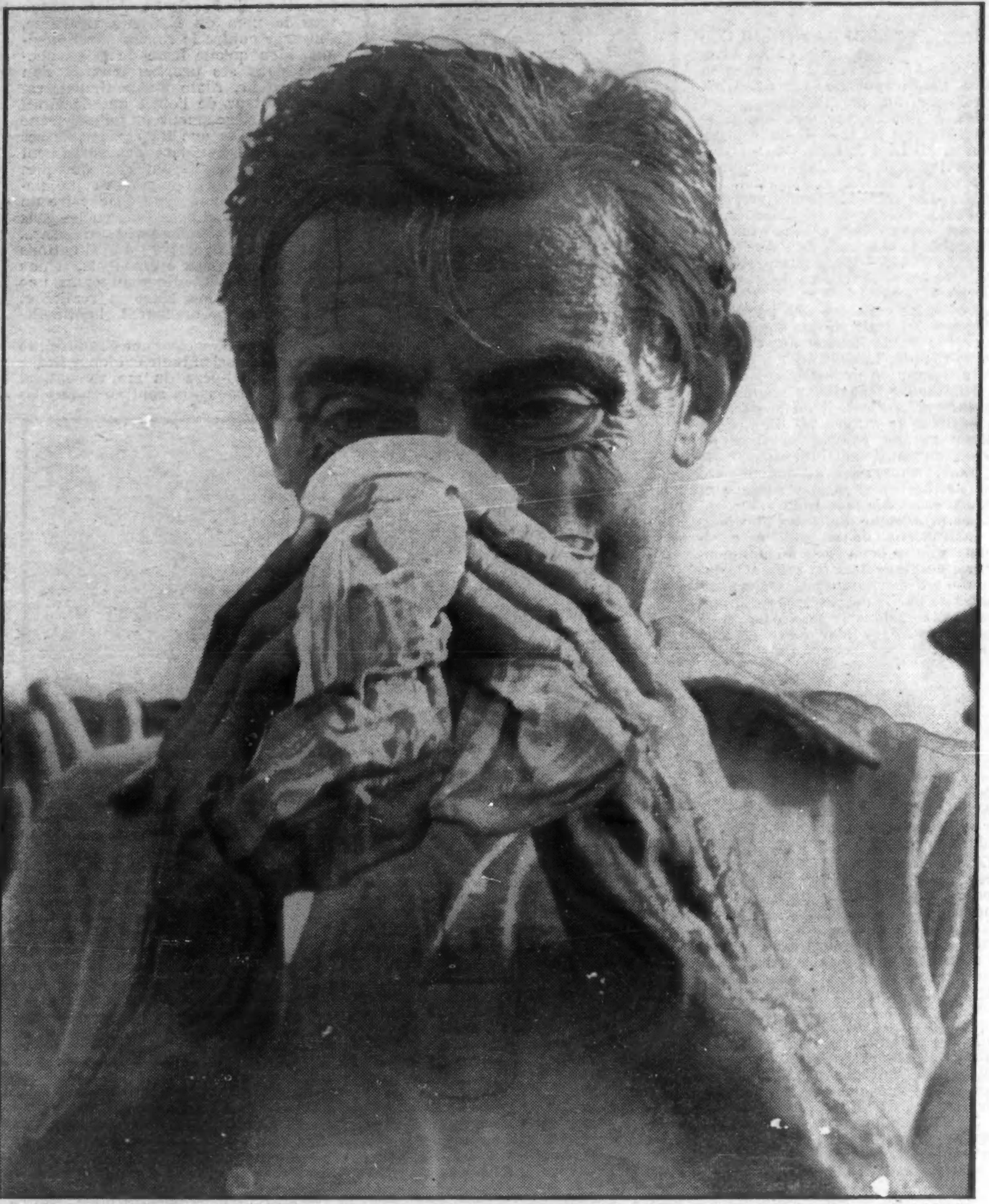
Une Rossinante à pédales

De ces idoles, Fausto Coppi fut la plus grande. La légende — toujours elle — veut qu'il ait dû ses succès à la levure de bière, au foie de veau et aux germes de blé. De vrai, Coppi s'occupait de son corps depuis quelques années comme d'une précieuse machine, mais, avant tout, il possédait ce que les sportifs appellent « la classe », puisque ce ne sont ni levures ni germes de blé qui, de 40 à 47, lui valurent ses triomphes en un temps où il se nourrissait et se soignait anarchiquement.

Avant tout, Coppi était un phénomène physiologique fabriqué par la nature pour « épouser » une bicyclette. Ces noces eussent très bien pu être stériles et ne point enfanter des victoires, car, au bout du compte, n'importe qui est un phénomène pour n'importe quoi. Mais dans la cervelle lente logée dans un crâne curieusement oblong d'un fils de paysan piémontais, poussa, tel le cèdre de l'Ecriture, une passion. Cet enfant doux et timide, cet adolescent zézayant, cet homme effacé à force de gentillesse, abritait en quelque repli de son âme les folies et les orgueils de ceux qui veulent être en tête du peloton des vivants. Un matin, à cheval sur une Rossinante à pédales de 17 kilos...

Mais, écoutez : « *Il était de solide complexion, sec de corps et maigre de visage...* » C'est le début du « Don Quichotte ».

JEAN CAU.



(A.F.P.)

LA FIN D'UNE COURSE.
De la race de Manolete.

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● *C. Lévi-Strauss au Collège de France. — Une jeune fille en uniforme. — L'oreille du médecin. — Le pain quotidien du critique.*

MARDI dernier, au Collège de France, M. Claude Lévi-Strauss a inauguré sa chaire d'anthropologie sociale. C'est la première fois que l'ethnologie est admise à figurer comme discipline d'enseignement au sein de cette institution et M. Lévi-Strauss s'est permis de regretter que ce fût « avec quatre cents ans de retard ». En effet, les hommes des sociétés primitives, qui font l'objet d'étude de ces sciences, se trouvent aujourd'hui « tous voués à l'extinction sous le choc de maladies et de modes de vie — pour eux plus horribles encore — que nous leur avons apportés ».

Après avoir consacré une partie de sa leçon à éclaircir ce que signifie en anthropologie le terme de « structure », Claude Lévi-Strauss a évoqué avec une émotion profonde ces sauvages à l'obscure ténacité, « hommes et femmes qui, à l'instant où je parle, à des milliers de kilomètres d'ici, dans quelque savane rongée de feux de brousse ou dans une forêt ruisselante de pluie, retournent au campement pour partager une maigre pitance et évoquer ensemble leur Dieu ».

Et ce professeur d'une des plus hautes institutions de la société européenne a eu ce beau geste de commencer son enseignement en saluant « les Indiens des tropiques et leurs semblables de par le monde » et s'avouant modestement, dans la tendresse et la reconnaissance, « leur élève et leur témoin ».

★

EN août 1944, une jeune fille rousse de dix-neuf ans, en uniforme, incorporée à l'armée de Lattre, passait le pont de Kehl et prenait la première photo de l'entrée des troupes françaises en territoire allemand.

Avant de devenir un « soldat régulier », elle avait été, dès seize ans, un soldat clandestin.

Citée à l'ordre de la Résistance, décorée de la Croix de guerre, Brigitte Gros est un produit typique de cette génération — la première — de jeunes femmes qui a fait la guerre et qui a voulu, en 1945, lorsque le droit de vote fut accordé aux Françaises, rester mobilisée au service de ses convictions.

Quelques-unes ont abandonné en route. D'autres ont poursuivi, sans renoncer pour autant à se marier et à avoir des enfants.

Brigitte Gros et quelques autres ont donc milité activement plusieurs années durant dans des partis politiques. Elles ont vu, de l'intérieur, ce qu'était le fonctionnement des « appareils », elles ont couru les congrès, elles ont participé aux commissions, certaines se sont présentées aux élections. C'est le résultat de cette expérience concrète de la vie politique quotidienne que Brigitte Gros livre, dans un récit romanesque qu'elle a intitulé « Véronique dans l'appareil » et qui paraît cette semaine chez Julliard.

Ne pas croire que c'est un livre désabusé. Au contraire.

★

EXPERIENCE aussi, mais très différente, celle de Raoul Carson, pseudonyme sous lequel se dissimule un médecin de l'hôpital Saint-Antoine, quarante-huit ans, spécialiste des voies digestives, dont le premier recueil « Les Vieilles Douleurs » avait déjà attiré l'attention des littéraires.

(Madia.)

BRIGITTE GROS.
Sans rien retrancher.

« Je suis triste, docteur... Ma mère, mon père, mes frères, mes sœurs... Tous défunts, docteur !

— De quoi, monsieur ?

— Mais de la mort! docteur! »

« J'avais ma mère, elle est morte de faim il y a quatre ans. C'était, si on peut dire, une fin heureuse. Il ne nous restait plus rien. Mon mari est réformé 100 % dans les chemins de fer. Alors, c'est moi qui fais les courses, et tout, mais je m'arrête à toutes les boutiques...

— Pourquoi ?

— La respiration, docteur ! »

Mais depuis, en dépit des encouragements que lui prodiguaient Raymond Queneau, Simone de Beauvoir, Claude Roy, Raoul Carson n'avait rien publié.

« Avec les conférences, les cours, les matinées hospitalières, dit-il, *j'ai très peu de temps... »*

Cependant, neuf ans après « Les Vieilles Douleurs », il publie cette semaine un ouvrage, composé cette fois de deux récits monologues :

Le premier : « Une personne » donne son titre au livre. Le second s'intitule « Les chirurgiens de la mort ».

« Un certain nombre de mes malades m'ont sidéré par leur façon de raconter leurs misères morales, dit-il d'une voix égale et douce. J'ai essayé de restituer leurs histoires avec leur vocabulaire, leur vision du monde, sans rien ajouter.

« L'héroïne de « Une personne » existe vraiment. Elle n'a trouvé de tendresse ni dans sa famille ni chez les hommes. Alors, elle va voir les médecins et leur raconte sa vie. Ce qui m'a frappé, c'est que, ayant une instruction modeste mais une grande sensibilité, elle est obligée d'inventer une syntaxe, un vocabulaire pour traduire ce qu'elle ressent...

« Le deuxième récit : « Les chirurgiens de la mort », c'est l'histoire d'un garçon d'amphithéâtre. Il fait toutes les journées des autopsies et vit constamment avec la mort. J'ai voulu savoir ce qu'il pensait de son métier, je l'ai questionné. Il m'a parlé de son travail avec amour... Voilà... Je n'invente rien... »

★

SOUS le titre « Surface sans profondeur », le magazine américain « Time » consacre un article d'une page au nouveau roman.

« La difficulté, lorsqu'on crée une nouvelle école, est de lui donner une certaine homogénéité », écrit « Time ».

« Nathalie Sarraute, doyenne des romancières de l'école française connue sous le nom du Nouveau Réalisme, s'insurge contre le roman psychologique, bien qu'elle fasse de la psychologie dans ses propres œuvres. Son cofondateur, Alain Robbe-Grillet, est un adorateur de l'objet qui décrirait plutôt un siège amoureux qu'une scène d'amour, bien que les romans de ses disciples ne reflètent pas réellement cette tendance. Ils ont bien quelques caractéristiques communes : notamment cette façon terne de décrire un monde désert et sans joie, où les gens mènent des existences vides de sens... Presque rien n'arrive ; les situations sont préférées aux événements, et une progression méthodique du temps, une claire distinction entre la réalité et l'hallucination manquent habituellement.

«Rien de cela n'est d'une éblouissante nouveauté ; selon toute évidence Kafka est le grand-père du mouvement, et Sartre et Camus en sont au moins les oncles inavoués. La plus importante idée du Nouveau Réalisme est de montrer la vie décapée de sa dimension théâtrale, et dans la torpeur actuelle du roman, l'insurrection parisienne ne peut être ignorée. »

(Archives.)

RAOUL CARSON.
Sans rien ajouter.

★

CHAQUE lundi dans un « local » qui évoque ceux des anarchistes de 14, un groupe de sociologues, d'agrégés de lettres ou de philosophie, d'écrivains, se retrouvent.

Ce sont les rédacteurs de la revue « Arguments », fondée il y a trois ans au moment des événements de Hongrie et de Pologne, par Edgar Morin, qui est actuellement le directeur. Le comité de rédaction est composé de Jean Duvignaud, Pierre Fougeyrolles, Kostas Axelos.

« Arguments » s'est donné trois buts :

1) Réviser les idées reçues (critique du communisme et des idéologies contemporaines).

2) Faire connaître des textes importants peu connus (« Arguments » a publié des inédits de Lukacs, Heidegger, Adorno, Korsch).

3) Ouvrir des débats sur les grands problèmes de l'heure (la décolonisation, le tiers monde, la situation de la classe ouvrière en France à laquelle « Arguments » a consacré un numéro spécial que Tito, paraît-il, s'est fait traduire en entier).

Fait remarquable : certains numéros de cette revue sévère et difficile d'accès ont une diffusion de 4.000 exemplaires.

« Arguments » a des abonnés en U.R.S.S., en Amérique du Nord et en Amérique Latine, en Italie, en Pologne, en Yougoslavie, etc., et une revue italienne, « Ragionamenti », travaille parallèlement à l'édition française.

Projets : « La bureaucratie dans le monde » (numéro de janvier) ; « La peinture, la poésie et la musique contemporaines » (avec Octavio Paz, Yves Bonnefoy, Adorno, etc.) et enfin un numéro sur « L'amour et l'érotisme au XXe siècle » — invitant sans doute le lecteur à réviser un bon nombre d'idées reçues...

★

LE directeur littéraire de « L'Express » a eu l'idée diabolique de conserver et de répertorier tous les livres parus en 1959 qui lui ont été envoyés par les éditeurs.

Il a reçu :

— Romans français	313
— Romans étrangers	145
— Romans policiers	136
— Histoire	123
— Politique	98
— Arts	97
— Essais littéraires	78
— Voyages	66
— Religion	59
— Poésie	55
— Rééditions classiques	48
— Enfants	44
— Théâtre	22
— Philosophie	21
— Science-Fiction	20
— Occultisme	20
— Sciences	19
— Mémoires	18
— Economie politique	17
— Correspondances	16
— Musique	15
— Humour	13
— Médecine	12
— Sociologie	11
— Cinéma	7
— Beauté, Cuisine, etc.	4

Soit 1.477 livres.

Il en a lu environ 350. C'est-à-dire un par jour.

Il en a parcouru près de 600. Les uns ont été remis aux critiques du journal pour lecture plus approfondie. Les autres, éliminés.

Restent : près de 550, parmi lesquels :

— 275 livres divers rejetés dès la première page, soit à cause de leur agressive médiocrité, soit parce qu'ils n'entrent en aucun cas dans la catégorie des ouvrages pouvant intéresser nos lecteurs.

— 80 ouvrages très spécialisés qui ont été confiés... à des spécialistes du genre (médecine, livres d'enfants, ouvrages pratiques pour les femmes).

— 48 classiques dont il a remis la relecture à des jours plus paisibles.

— 134 policiers (sur 136), plaisir dont il s'est privé, faute de temps.

LISEZ :

LE DERNIER RIVAGE
(SUR LA PLAGE)

le roman de

NEVIL SHUTE

dont le film suscite des débats passionnés dans le monde entier, des controverses sérieuses, haletantes...

SOYEZ JUGE !

STOCK

EXCLUSIF

Au cœur de la Sibérie glacée
j'ai vu naître la cité de la science

- Ce grand reportage inédit et sensationnel paraît dans le numéro de JANVIER 1960 de la Revue « FRANCE-U.R.S.S. ».
Retenez-le dès à présent chez votre marchand. En vente partout : 100 francs.
Faites-moi parvenir les deux derniers numéros de la Revue « France-U.R.S.S. » contre 100 francs (1 N.F.) en timbres ci-joints.
Nom : .... Adresse : ....
A adresser 8 (E) rue de la Vrillière - PARIS (1er)

Une formule absolument INÉDITE !
★ Une partie Science-fiction pure
★ Une partie scientifique de vulgarisation
★ Un roman complet
L'abonnement un an (12 numéros)...... 24 NF dès réception à notre C.C.P. PARIS 16279-22
LES EDITIONS SCIENTIFIQUES ET LITTERAIRES 4, rue Berryer - PARIS (8e)
Le numéro 200 pages ...... 2,00 NF
— EN VENTE PARTOUT —

ALBERT CAMUS

Parlons de lui...

● ***Sur Albert Camus, sur ce qu'il fut, sur ce qu'il sera, Jean Daniel, son ami, apporte un témoignage qui ne laisse rien dans l'ombre.***

SA disparition, c'est le glas de notre jeunesse. Notre jeunesse ? Celle des dizaines d'hommes qui l'entouraient dans les années 1940, celle des milliers qui le lisaient, le suivaient, attendaient tout de lui, une certaine jeunesse aussi de la Méditerranée et de l'Europe dont Camus, à force de passion précise, avait fini par incarner tout à la fois le désespoir et la volonté de bonheur.

Souvenez-vous : c'était l'époque des éditoriaux « anonymes » de « Combat », l'époque du désenchantement systématique et de l'obstination dans l'action, l'acte non gratuit mais désenchanté, la démystification, le nihilisme métaphysique et néanmoins l'impératif moral, l'horreur de l'illusion, le mépris de l'espoir et pourtant l'exaltation de « la révolte, la liberté et la passion ».

Dans son trench-coat un peu gangster, Camus promenait son personnage d'Humphrey Bogart japonais intense et austère, chaleureux et tendu, sensuel et puritain.

Nous vivions avec les regards qu'avaient posés sur le monde deux héros : Roquentin, de la « Nausée » de Sartre, et Meursault de « L'Etranger » de Camus. Ces deux visions se confondaient ou se complétaient dans un malentendu qui n'était pas d'ailleurs seulement celui des lecteurs. Camus et Sartre avaient, au moins au départ, une volonté commune : tracer la ligne de démarcation au-delà de laquelle l'escroquerie commence. Au lendemain de la guerre, de l'univers concentrationnaire, au « siècle de la personne déplacée », il n'était pas possible de chercher une explication, une raison, une règle en dehors de l'homme et au-delà de sa situation particulière. Les mystificateurs du dépassement, de la transcendance et de l'éternité c'étaient pour Sartre des « salauds », pour Camus des pharisiens criminels : « *Oh ! mon âme*, écrit Pindare que cite Camus, *n'aspire pas à la vie immortelle mais épuise le champ du possible.* »

A vingt-huit ans, (« Le Mythe de Sisyphe ») comblant notre attente, Camus lance avec une tranquillité altière l'exigeant défi qui devait le rendre célèbre :

« *Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux, c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue c'est répondre à la question fondamentale.* »

Et ailleurs : « *Oui, l'homme est sa propre fin et il est sa seule fin, s'il veut être quelque chose c'est dans cette vie.* »

Et encore : « *Entre l'histoire et l'éternel j'ai choisi l'histoire parce que j'aime les certitudes.* »

Un petit prince

Avec Camus les jeunes gens contemplent ce monde indéchiffrable et chaotique qui s'oppose, étranger et imperméable, à leur nature :

« *Ce divorce entre l'homme et sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurdité* »...

Faut-il alors se suicider ? Non, parce que le suicide c'est le renoncement à la contradiction et à l'absurde qui sont les caractéristiques de la condition humaine ; ce n'est pas une solution à la contradiction, c'est le refus de l'affronter. La passion de vivre, le désir de comprendre la vie sont au moins des certitudes aussi nettes et tranchantes que la mystérieuse hostilité du monde : « *Dans l'attachement d'un homme à sa vie, il y a quelque chose de plus fort que toutes les misères du monde. Le jugement du corps vaut bien celui de l'esprit et le corps recule devant l'anéantissement. Nous prenons l'habitude de vivre avant d'acquérir celle de penser* ».

Que faire alors ? En quoi cela consiste d'être un homme ? Rien d'autre que de maintenir jusqu'au bout « *la confrontation désespérée entre l'interrogation humaine et le silence du monde* ».

Toute une génération a vécu sur cette justification du désespoir, souvent bien plus d'ailleurs que sur l'impératif de la confrontation. En dehors des communistes et des catholiques — pour qui Dieu, d'une façon quelconque, n'était pas mort — toute la jeunesse européenne se voyait tenir pour la première fois le langage auquel elle pouvait consentir à l'époque.

Camus était soudain promu maître à penser.

Toute une génération s'en remettait des soins de son éthique entre les mains d'un homme qui n'avait pas encore atteint la trentaine.

ALBERT CAMUS A ALGER (22 ans). (Archives.)
« *L'âpre leçon des étés d'Algérie...* »

Et puisque c'est l'homme même et sa vie qui ont tellement compté, parlons de lui : c'est difficile, et ce ne sera pas objectif. Dieu me garde de ce genre d'objectivité. J'ai été de ceux, nombreux, qu'il a comblés pendant quelques années d'une amitié pourtant si sollicitée. Je lui dois un certain nombre de choses qu'il est miraculeux de devoir à autrui.

A son berceau toutes les fées. Ce fils d'ouvrier agricole fut au départ un petit prince. Dès le lycée d'Alger, son professeur Jean Grenier, qui devait toujours rester son maître, lui reprochait sa « fierté castillane ». Il avait la grâce, l'aisance, mais aussi le don de sympathie, le charme, mais aussi la générosité. Conscient de ce qu'il était mais capable d'être attentif, à la fois despote et délicat et de plain-pied authentiquement avec n'importe qui. Bref la noblesse. On peut dire de lui ce que j'ai entendu dire de ceux qui ont connu Jean Prévost ou Federico Garcia Lorca : il dévorait tout, la vie, les idées, l'ambition, les femmes:

Une crise de tuberculose avait encore décuplé les appétits du jeune Camus. Il avait quelque chose à dire ; la vie est brève et il voulait l'exprimer partout. Comment avoir plusieurs destins ? « *Tout être sain tend à se multiplier.* » La solution à l'absurde, cela peut être une morale de la quantité. Don Juan est une solution.

« *Le regret du désir perdu dans la jouissance, ce lieu commun de l'impuissance ne lui appartient pas... Cette vie le comble. Rien n'est pire que de la perdre. Ce fou est un grand sage. Mais les hommes qui vivent d'espoir s'accommodent mal de cet univers où la bonté cède la place à la générosité, la tendresse au silence viril, la communion au courage solitaire.* »

En fait, mieux que Don Juan, il y a l'acteur et le théâtre : « *De ce que tout doive un jour mourir, c'est l'acteur qui tire la meilleure conclusion.* »

Si la vie est songe, il en faut plusieurs. Dès l'adolescence, Camus pressentait qu'il pouvait choisir entre devenir un grand acteur ou un grand écrivain. Lui le pressentait ; les spectateurs du « Théâtre de l'Equipe » en étaient certains. En 1936, à Alger, il y faisait tout, l'adaptation des pièces, la mise en scène, les décors et le premier rôle. Aucune des pièces qu'il montait n'était sans signification précise pour sa propre expression. Le secret de la réussite, c'est la continuité dans l'obsession, le consentement à une fidélité, même pauvre, à soi-même. Camus avait une vitalité trop débordante pour se contenter d'un seul moyen d'expression, mais il avait déjà une personnalité assez affirmée pour conserver l'unité intérieure sous l'éclatante dispersion des manifestations.

Souligner tous ces privilèges le mettait dans un malaise vrai. C'est qu'il avait, dès le départ, sa morale humaine. Les monstres, les saints, les génies, tout ce qui dépassait l'homme ou se situait en marge lui faisait horreur en même temps et pour la même raison. Il était né dans un milieu si misérable (« *ceux qui savent ce que c'est d'avoir eu faim un jour* »), il avait conscience d'une telle victoire sur lui-même, il avait un tel respect pour le métier, l'artisanat, la discipline individuelle que l'idée d'élection lui était insupportable. Il aimait la fierté et l'honneur des hommes, non l'orgueil du surhomme ou de la naissance.

Trop vite

Il aimait danser, nager, jouer au football et, d'instinct, il faisait tout très bien ; et comme s'il sentait une sorte d'injustice à tout bien faire, il s'appliquait encore davantage, transformait le don en conquête, s'initiait aux techniques et aux jargons, « voulait en être » et se complaisait, avec l'exubérance la plus naïve, dans les complicités des spécialistes.

Il en fut ainsi pour le journalisme, « *le métier le plus noble du monde* ». Lui qui avait le sens inné du reportage (le fait humain + la couleur + le rapprochement significatif) et de l'éditorial (une seule idée développée avec trois faits et en trois feuillets), il se passionnait cependant pour le « marbre » et disait que ses meilleurs souvenirs de journaliste concernaient les typos. Il a passé toute une partie de sa vie à justifier la grâce dont il avait été l'objet.

C'est que tout était allé trop vite.

Lorsque, en France, un professeur ne peut éviter de dire : « Un jeune auteur prétend bien que... mais en réalité... », les étudiants comprennent qu'il faut s'intéresser à ce jeune auteur. A l'époque de « Caligula » et de « L'Etranger », c'est-à-dire trois et quatre ans après « Le Mythe de Sisyphe », il y avait déjà des études proposées par de jeunes disciples à leurs professeurs impatientés. C'est le début obligatoire. Après, l'université ne se hâte que trop d'intégrer et l'homme et l'œuvre au moment où la jeunesse ne s'y intéresse plus.

Camus commençait d'être accablé par le poids de cette autorité. Il ne l'avait pas briguée. Il n'a jamais rien brigué. Ce n'est pas un mérite. Tout lui était donné. Il ne lui restait plus qu'à savoir refuser. Et là c'est un mérite : il savait. Mais enfin, faisons comme Valéry pour Baudelaire, imaginons Camus en train d'engendrer son œuvre, ne sachant pas lui-même exactement quelle direction il va prendre, seulement préoccupé, comme dit Nietzsche, de devenir ce qu'il est, n'ayant donc livré qu'une partie d'un message qu'il entend étoffer, nourrir, prolonger, peut-être même réinventer. Or, le voilà prisonnier de l'attente des autres, devant compter avec l'intérêt dévorant qu'il a fait naître, obligé pour être lui-même d'avoir sans cesse l'impression de se mutiler, de se vaincre et surtout d'écarter l'écran entre lui et son œuvre mince, tissé par l'appétit de ceux qui l'aiment et qui entendent le tirer à eux.

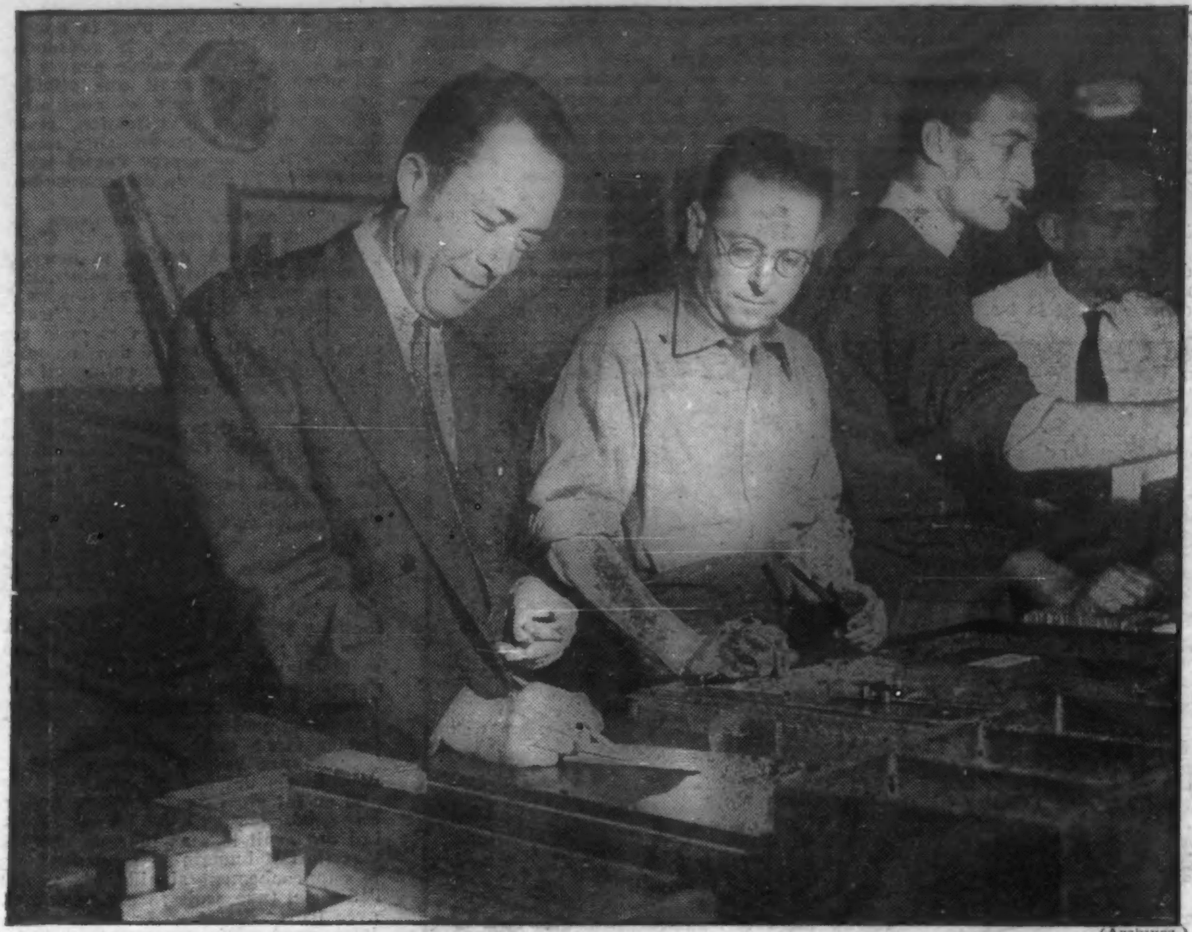
C'est l'époque de son roman « La Peste ». La première récompense littéraire qui lui est décernée avec le Prix des Critiques, non pas pour consacrer l'œuvre mais, comme dira Jean Paulhan, « pour faire connaître le prix ». Le roman atteint le grand public et il est traduit en douze langues.

Le refus du meurtre

Dans « Caligula », à mon avis son chef-d'œuvre, et parlant de l'absurdité de la condition humaine, Camus décrivait l'une des conclusions qu'un empereur romain en avait tiré : le cynisme, la dérision, le « tout est permis » des nihilistes russes. Puisque nous sommes placés dans l'absurdité autant faire n'importe quoi. Si rien n'a de sens, pourquoi le meurtre et le dérèglement seraient-ils interdits ?

Après « Le Mythe de Sisyphe », des jeunes gens écrivaient à Camus ou bien qu'ils voulaient tout de même se suicider ou bien qu'ils ne voyaient pas d'autres solutions que celle du « tout est permis ». Après « Caligula »

→



(Archives.)

Au « marbre » de « L'Express » (1956).
« Le métier le plus noble du monde... »

ces jeunes gens furent comblés. Ils y virent la justification de la facilité, l'invitation à faire de soi un « héros qui exprime », bref à vivre à l'existentialiste. Ils reprochaient même à Camus de n'être pas convaincu par « Caligula », c'est-à-dire par son propre personnage, et d'avoir chargé jusqu'à la caricature une manifestation somme toute plausible de l'absurde.

Dans «La Peste», l'équivoque n'était plus possible. La morale était fondée : rien n'existe mais l'homme est une Valeur. C'est lui qu'il faut sauver : il est la source. Par la fraternité sans illusion, par l'action sans espérance. Le docteur Rieux, dans la ville d'Oran isolée par la peste, fait tout sans croire à rien. Il n'y a de lyrisme que dans ses sensations, point dans ses idées. La mort d'un enfant (« *La chose la plus injuste de la terre* ») ne parvient pas à altérer son exigence de l'action ni son goût du combat. A l'échelle humaine, on sait bien de quoi il retourne. En ce qui concerne le mal, inutile de lui donner une majuscule.

Ce n'est pas encore une éthique, ce n'est que la description d'un personnage qui n'a qu'une poignée de certitudes et deux ou trois règles de vie mais c'est déjà le saut. L'inlassable confrontation de l'homme avec le monde, l'absurde, doivent être acceptés et aussi acceptés dans un sens, celui d'un nouvel humanisme qui, sans jamais perdre de vue l'insignifiance, interdit en même temps la démesure. « L'Homme révolté » apportera la justification de cette attitude. Les mêmes raisons qui motivent le refus du suicide motivent aussi le refus du meurtre.

Une façon de répondre

Le saut avait déjà été fait entre temps dans les éditoriaux de « Combat ». Dogmatique, incisif, sentencieux et brillant, Camus, dans ses analyses et ses procès, laissait, malgré lui, entendre qu'il y avait une morale à laquelle il se ralliait et qu'il n'avait au fond jamais mise en question. Chacun de ses cris impliquait une règle, chacune de ses attitudes supposait une véritable foi. On s'indignait parfois de la prétention au message de cet agnostique. Il était déjà guidé par son obsession d'une définition engagée de la justice et par le refus d'une certaine violence.

Mais cette obsession tire elle-même ses racines de l'esthétique essentielle de Camus. Il ne s'agit pas d'une philosophie mais d'une attitude. Il ne s'agit même pas de l'expression philosophique d'une attitude devant la vie.

« L'Homme révolté », si contesté, n'est pas un traité, c'est un essai. C'est une suite de réactions devant quelques incarnations historiques des préoccupations humaines. C'est un inventaire des refus, un art de l'exigence, une manière de vivre.

Je veux dire tout de suite qu'à la question habituelle des universitaires : « *Qu'est-ce qu'il restera de Camus ?* » je répondrai sans hésiter pour ma part et au moins pour la période qui va jusqu'à ces récentes années : une façon pour l'homme de répondre aux événements en rétablissant tous les attributs de sa dignité.

En quel destin cette mort à 46 ans transforme-t-elle sa vie ! Quel signe ! On a envie de dire maintenant que tout est venu juste à temps et même trop tard. Il a toujours donné l'impression qu'il le savait, et au fur et à mesure que les années passaient, il se voyait contraint d'inventorier les raisons de son succès initial et précoce.

A 22 ans à peine, il écrivit un petit livre, « Noces », qui le contient déjà presque tout entier. C'est peut-être, avec « Caligula », la meilleure introduction à Camus pour un jeune homme qui le découvre. A 22 ans, déjà comblé et menacé, Camus refuse la tricherie de l'espoir :

« De la boîte de Pandore où grouillaient les maux de l'humanité, les Grecs firent sortir l'espoir après tous les autres comme le plus terrible de tous. Je ne connais pas de symbole plus émouvant, car l'espoir, au contraire de ce qu'on croit, équivaut à la résignation, et vivre ce n'est pas se résigner. » Et Camus conclut: « *Voici du moins l'âpre leçon des étés d'Algérie.* »

(Bernand.)

Avec Maria Casarès, en répétition.
En trench-coat, promenant son personnage d'Humphrey Bogart japonais.

On a bien lu, il s'agit d'une leçon tirée par Camus à 22 ans, à Alger. L'absurde n'était pas nommé, il était cependant découvert. La guerre n'avait pas eu lieu ; le monde ne lui en paraissait pas moins aussi indéchiffrable.

A travers un malentendu

Comment s'est effectuée la prodigieuse rencontre de ce dévorant Méditerranéen avec la jeunesse européenne ? A travers un malentendu car, face à l'absurde, Camus comptait sur le « jugement des corps » des rivages africains.

« L'unité s'exprime ici en termes de soleil et de mer... J'apprends qu'il n'est pas de bonheur surhumain, pas d'éternité hors de la course des journées... Ces biens dérisoires et essentiels, ces vérités relatives sont les seules qui m'émeuvent. Je ne trouve pas de sens au bonheur des anges, je sais seulement que ce ciel durera plus que moi.

Voici — en Algérie — un peuple sans passé, sans tradition et cependant non sans poésie... Ce peuple tout entier rejeté dans son présent vit sans mythes, sans consolation, il a mis tout ses biens sur cette terre et reste dès lors sans défense contre la mort. Les dons de la beauté physique lui ont été prodigués et avec eux la singulière avidité qui accompagne toujours cette richesse sans avenir. Tout ce qu'on fait ici marque le dégoût de la stabilité et l'insouciance de l'avenir, on se dépêche de vivre... Je crois savoir que ces hommes n'ont pas péché contre la vie, car si il y a un péché contre la vie, ce n'est peut-être pas le désespoir mais plutôt l'espérance dans une autre vie et se dérober à l'implacable grandeur de celle-ci. Ces hommes n'ont pas triché. Dieux de l'été, ils le furent à 20 ans par leur ardeur à vivre et le sont encore, privés de tout espoir. »

En somme, à Alger, dans cette patrie dont il ne pourra plus jamais se détacher sauf pour en souffrir dans le silence ou l'évasion, Albert Camus avait déjà tout appris, toute l'esthétique de ses futures obsessions, de ses attitudes devant l'espérance, le combat, la violence, le communisme, et le meurtre idéologique ; ses réflexes devant toutes les doctrines ou les métaphysiques qui préparent une vie dans l'au-delà ou sacrifient en vue de lendemains dont les chants sont trop reculés. Tout ce qui mutile le présent au nom de l'avenir imprévisible, tout cela Camus le lisait déjà dans le ciel et sur les plages d'Alger.

L'Algérie, enfin

Et me voici retrouvant une question que, par respect pour lui, je n'éluderai pas : l'Algérie. Si son amitié était devenue, depuis dix-huit mois surtout, moins attentive, c'était du fait de nos positions respectives sur le conflit algérien. Je n'ai pas le droit de lui faire dire autre chose que ce qu'il a dit mais enfin, il a surtout parlé de sa situation en tant qu'Algérien non musulman et cette situation est aussi la mienne. Pendant presque un an, au cours de sa collaboration à « L'Express », nous avons été en pleine communion d'idées, de sentiments, et même de réflexes. Je vais dire en quoi a consisté ensuite, selon moi, son attitude et comment j'ai été contraint de m'éloigner d'elle.

Il faut d'abord dissiper les équivoques. Albert Camus a été le premier journaliste français à jeter un cri d'alarme sur la situation algérienne et il a aussi été le premier journaliste français à être expulsé d'Algérie. Il a été expulsé en temps de paix. Il avait tout prévu, tout, y compris l'insurrection, les réactions des ultras, l'attitude de certains colons, la carence d'une grande partie de l'administration, le racisme, la fraude électorale, bref tout l'appareil d'oppression coloniale lui a inspiré avant tout le monde les cris d'indignation les plus éloquents et les plus lucides. Cela, personne n'a le droit de l'oublier.

C'est chez lui d'abord qu'un certain nombre d'anticolonialistes, dont

je suis, ont puisé et leurs arguments et leur ferveur. En 1955, répondant dans « L'Express » à Mᵉ Boumendjel, aujourd'hui porte-parole du F.L.N., il proposait, avec ce dernier, une table ronde réunissant toutes les tendances de l'opinion algérienne. Le F.L.N., à cette époque, était d'accord.

« Quand j'ai vu Mendès France... »

Le conflit durait déjà depuis plus d'un an. Camus avait pris aussitôt ses responsabilités. Comme au moment de la guerre d'Espagne qui devait tant le marquer, comme au moment de la résistance où il joua un rôle reconnu, bref comme pour chaque occasion (antisémitisme, racisme, persécution de syndicalistes ou d'intellectuels dans le monde, condamnations à mort) Camus s'est engagé sans équivoque et sans réticence.

Dans cette vie désormais courte, le nombre d'heures, de journées et de mois consacrés à l'engagement politique apparaît presque inconcevable pour un écrivain qui s'est voulu artiste et que préoccupait l'expression romanesque et théâtrale. On le sait, aucun avocat, aucun membre d'un secours ouvrier quelconque, aucune ligue des Droits de l'Homme, aucune association de la défense des libertés, aucune organisation de réfugiés, enfin, ne s'est adressée à lui en vain.

Je me souviens qu'un jour, comme je lui demandais ce qui l'avait finalement décidé à accepter notre proposition de collaborer régulièrement à « L'Express », il m'a répondu d'une voix nette :

« Trois raisons. La première, c'est que je suis solitaire dans mon époque, je suis aussi comme vous savez solidaire d'elle — et étroitement. La seconde, c'est que le journalisme m'est toujours apparu comme la forme la plus agréable pour moi de l'engagement, à la condition toutefois de tout dire. La troisième enfin, c'est que je veux contribuer à faire revenir Pierre Mendès France au pouvoir. Nous allons traverser une période très grave. Or, j'ai, moi, des critères subjectifs. En 1945, quand je suis allé voir Mendès France au ministère de l'Economie nationale, il m'a semblé que je rencontrais pour la première fois un véritable homme d'Etat. Tout récemment, quand il a été renversé à la Chambre et qu'il a répondu à Maurice Schumann en révélant qu'il avait libéré des enfants dans les prisons marocaines, Mendès France a eu pour parler de cela une qualité d'accent qui ne peut pas me tromper, moi. »

A cette époque, Camus n'était peut-être déjà plus le maître à penser de la jeunesse française, mais sa gloire était installée et son autorité internationale. Son anticommunisme, qui avait eu le tort de précéder beaucoup trop le rapport Krouchtchev et la déstalinisation, était populaire chez les intellectuels libertaires de Hongrie ou gomulkistes de Pologne, mais il ne l'était pas en France. L'Eglise avide réclamait Camus.

« Il n'a pas besoin du baptême ; il a la grâce. Qu'importe qu'il refuse l'au-delà si son message sur cette terre a un contenu chrétien. »

Le 6 février

Camus, lui, venait à « L'Express » nous prouver sa fidélité à lui-même, sa volonté de combattre pour l'idéal de sa jeunesse et la permanence indéracinable de son exigence morale. Il faut le dire par honnêteté : il ne se sentait pas complètement à l'aise à « L'Express ». C'est bien normal. En premier lieu, une équipe c'est une réunion d'hommes qui décident qu'ils ont en commun davantage d'accords que de désaccords. Si tous les membres de l'équipe pensaient comme un seul homme, cela voudrait dire qu'il n'y a pas de personnalité à l'intérieur de l'équipe. Camus n'a jamais pu se résigner à la disparition de «Combat». Il a toujours rêvé de le refaire un jour, et « L'Express » ce n'était évidemment pas son « Combat ». Mais enfin, le voilà parmi nous, participant à tout, luttant sur tous les fronts. En Algérie, sous le gouvernement de M. Edgar Faure, M. Soustelle chemine lentement mais sûrement vers une conversion ultra. Les récits des exactions, des répressions collectives nous parviennent. Moi-même, à chacun de mes voyages, j'en rapporte une effroyable moisson que je confie à Camus. Nous en publions à peine le dixième. Pour tout le monde, c'est

(A. F. P.)

OBSERVANT, DES COULISSES, GÉRARD PHILIPE EN SCÈNE (1944).
« Faut-il alors se suicider ? »

l'angoisse qui commence. Pour tout le monde et pour ceux de « L'Express » en particulier qui sont Français d'Algérie. La violence des répliques du F.L.N. nous fait comprendre que l'on est entré dans l'infernal engrenage, dans le cycle maudit. Et les cas de conscience commencent à se poser, les questions essentielles — mais un petit espoir demeure avec Mendès France. Peut-être pourra-t-on éviter que la guerre mène au divorce définitif entre les deux communautés ! Peut-être une fédération franco-algérienne arrivera-t-elle à réunir ceux qui se déchirent et, pour Camus en particulier, mais aussi pour moi, à éviter qu'au bout du compte et sous le couvert de la marche de l'histoire, une autre injustice arrive : la naissance en Algérie d'une nation arabo-islamique fermée, au lieu de la patrie algérienne ouverte, laïque. De plus en plus il va falloir, pour Camus, se situer par rapport au F.L.N. et non seulement contre le colonialisme français.

Le 6 février 1956 c'est pour Albert Camus la confirmation des pires craintes. Avant de se relever il faudra des années et des années désormais, pense-t-il. Il prévoit qu'avec la violence chacun devra rejoindre sa communauté, qu'on ne doit complètement lâcher la sienne que si on est prêt à tout accepter de l'adversaire. Il pense que n'ayant pas réussi à convaincre les siens, c'est-à-dire essentiellement les Français d'Algérie, il ne peut, en se manifestant, qu'ajouter aux malheurs et qu'exaspérer les passions. Il se retire en somme par modestie, parce qu'il ne croit plus à son témoignage, et aussi par conscience, parce qu'il ne s'assume plus comme témoin.

Ici, il faut rappeler tout ce que Camus a consacré à la violence, à l'examen des fins révolutionnaires et des méthodes réactionnaires pour arriver à ces fins. Le thème des « Justes », c'est l'histoire réelle des terroristes russes qui s'interrogent sur le droit pour la victime de devenir bourreau et pour l'innocent de tuer. Le thème de « L'Homme révolté », c'est celui de la déviation révolutionnaire à laquelle conduit l'organisation totalitaire du meurtre idéologique. Il a montré pendant la Résistance qu'il n'était pas objecteur de conscience et que la paix n'était pas le bien suprême. Mais il déclare qu'avant de se résigner à sacrifier des générations, avant de décider de risquer le bien le plus précieux de nos enfants qui est la vie sur cette terre, leur vie et pas celle de leurs enfants, aujourd'hui et non demain, avant tout cela il faut avoir la conscience d'épuiser toutes les chances, sinon on prend le risque que les bourreaux se mêlent aux bourreaux jusqu'à la fin des temps, perdant tout le sens de leur combat et finissant par s'identifier au chaos du monde indéchiffrable.

Il a manqué, il m'a manqué

Il a proposé alors une trêve dont les intellectuels se sont moqués et que les deux partis ont refusée. Et, bien après, il a retrouvé sa solitude féconde mais déchirée, pour de magnifiques évasions théâtrales où l'on retrouve d'ailleurs le lancinant reflet de ses préoccupations. Qu'est-ce donc, au fond, que l'adaptation du « Requiem pour une nonne » de Faulkner, sinon la nostalgie d'une situation algérienne où Camus aurait pu prendre parti jusqu'au bout et complètement pour les victimes ?

Ce fut l'amorce d'un désengagement ! Sans doute, mais nous n'avons pas lu son dernier roman, « Le Premier Homme ». Rien ne nous autorise à dire que ce désengagement n'eût pas été provisoire. Il y a eu d'autres périodes de silence dans la vie de Camus. Enfin, sur l'Algérie, il y a eu une volonté affirmée de ne plus s'engager publiquement. Il réservait à la Commission de sauvegarde ses multiples et inlassables interventions contre les tortures et les arrestations arbitraires. J'en ai plusieurs témoignages efficaces. Pour le reste, il refusait le forum.

Que de fois, en reportage, son exemple m'a tourmenté. Que de fois j'ai été tenté de demander à m'occuper d'autre chose. Que de fois j'en ai eu assez de susciter des inimitiés et j'ai douté et de la valeur et de l'efficacité d'un témoignage d'ailleurs mille fois plus obscur et plus modeste que n'était celui de Camus. L'un des derniers mots qu'il m'ait adressés, et dont je me permets de faire état parce que c'est sur lui seul que cela projette une lumière, contenait cette phrase :

« Pour moi, il me suffit de comprendre, en vous lisant, que vous êtes comme moi déchiré. »

J'ai toujours respecté sa thèse et ses positions. Mais sur l'Algérie je m'en suis séparé. J'ai surmonté le déchirement en réalisant que l'engagement continue de s'imposer, surtout si l'on pense aux raisons que Camus trouvait pour s'en désengager. Comment arriver à la patrie algérienne ouverte si l'on n'est pas constamment présent ? Comment ne pas surmonter les amitiés perdues, la fureur des ennemis et comment répondre à l'attente des Algériens et préparer l'amitié musulmane sans l'obligation constante du témoignage ? C'est une discussion que j'ai eue souvent avec Germaine Tillon, un véritable personnage de l'œuvre de Camus. Disons qu'il y a des vocations et qu'il faut se partager les rôles. Mais, pourquoi ne pas le reconnaître, Albert Camus a manqué et m'a manqué au cours de tous ces longs mois algériens.

Je persiste cependant à penser que, sur presque tout ce qui est essentiel, il n'aura pas manqué. Une vie est faite aussi de détails et sur ces détails, comme sur les grandes crises, un jeune homme peut trouver dans son œuvre le secret du réflexe heureux, l'invitation à l'épanouissement, l'honneur de vivre et l'exigence de pudeur. Soudain, maintenant, en l'évoquant, je ne peux pas m'empêcher de penser à un passage de « L'Etranger ». Meursault est accusé. La défense cite un témoin. Celui-ci, interrogé sur Meursault, son ami, déclare :

« C'était un homme » et Meursault, le narrateur, ajoute : *« Il m'a semblé que ses yeux brillaient et que ses lèvres tremblaient. Il avait l'air de me demander ce qu'il pouvait encore faire. Moi, je n'ai rien dit, je n'ai fait aucun geste, mais c'est la première fois de ma vie que j'ai eu envie d'embrasser un homme. »*

JEAN DANIEL.

VIENT DE PARAITRE

COLLECTION
PROPOS ET PRESENCE
Les peintres eux-mêmes parlent de leur art

Gustave COURBET

- *12 illustrations couleurs.*
- *Les principaux écrits de COURBET sur la peinture.*
- 1.200 *francs* (12 NF).

EDITIONS D'ART GONTHIER-SEGHERS
Distribution L'INTER, 228, boulevard Raspail, Paris (14e)

Pas une Revue... Pas un Digest...
AUTRE CHOSE
un Festival Mensuel de la Fiction avec
des nouvelles, des romans,
des variétés historiques et littéraires
des pièces de théâtre.
Les œuvres libres
REVUE MENSUELLE
au sommaire du numéro de Janvier 1960
un texte sensationnel de
MINOU DROUET Minou en Italie
avec
WILBUR DANIEL STEELE Au phare des Sept Frères
J.-J. BESANÇON Le truc
PIERRE BERGER Journal d'un candidat à l'Académie
JOSEPH HAYES Le vélo devant la porte. Adaptation française de Marc-Gilbert Sauvajon
GOBINEAU Le mouchoir rouge
288 pages pour le prix modique de 3 NF
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

LA TIMIDITÉ
est-elle une maladie ?

Confession d'un ancien timide

J'avais toujours éprouvé une secrète admiration pour N. E. Borg. Le sang-froid dont il faisait preuve aux examens de la Faculté, l'aisance naturelle qu'il savait garder lorsque nous allions dans le monde, étaient pour moi un perpétuel sujet d'étonnement.

Un soir de l'hiver dernier, je le rencontrai à Paris, à un banquet d'anciens camarades d'études, et le plaisir de nous revoir après une séparation de vingt ans nous poussant aux confidences, nous en vînmes naturellement à nous raconter nos vies. Je ne lui cachai pas que la mienne aurait pu être bien meilleure, si je n'avais toujours été un affreux timide.

Borg me dit : « J'ai souvent réfléchi à ce phénomène contradictoire. Les timides sont généralement des êtres supérieurs. Ils pourraient réaliser de grandes choses et s'en rendent parfaitement compte. Mais leur mal les condamne, d'une manière presque fatale, à végéter dans des situations médiocres et indignes de leur valeur.

» Heureusement, la timidité peut être guérie. Il suffit de l'attaquer du bon côté. Il faut, avant tout, la considérer avec sérieux, comme une maladie physique, et non plus seulement comme une maladie imaginaire. »

Borg m'indiqua alors un procédé très simple qui régularise la respiration, calme les battements du cœur, desserre la gorge, empêche de rougir, et permet de garder son sang-froid, même dans les circonstances les plus embarrassantes. Je suivis son conseil et j'eus bientôt la joie de constater que je me trouvais enfin délivré complètement de ma timidité.

Plusieurs amis à qui j'ai révélé cette méthode en ont obtenu des résultats extraordinaires. Grâce à elle, des étudiants ont réussi à leurs examens, des représentants ont doublé leur chiffre d'affaires, des hommes se sont décidés à déclarer leur amour à la femme de leur choix... Un jeune avocat, qui bafouillait lamentablement au cours de ses plaidoiries a même acquis un art de la riposte qui lui a valu des succès retentissants.

La place me manque pour donner ici plus de détails, mais si vous voulez acquérir cette maîtrise de vous-même, cette audace de bon aloi, qui sont nos meilleurs atouts pour réussir dans la vie, demandez à N. E. Borg son petit livre « Les Lois éternelles du Succès ». Il l'envoie gratuitement à quiconque désire vaincre sa timidité. Voici son adresse : N. E. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, à Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E. SORIAN.

Communiqué.

POLITIQUE

« Hitler, la presse et la naissance d'une dictature » par Alfred Grosser

● ***Lorsque la grande industrie et les propriétaires terriens imposent leur candidat.***

LA prise du pouvoir par Hitler offre à la collection « Kiosque » l'occasion de mettre ses théories à l'épreuve. On sait que les collaborateurs de cette collection tentent de reconstituer un événement historique en se servant exclusivement de la matière fournie par les journaux de l'époque.

Alfred Grosser (1), le meilleur connaisseur de l'Allemagne contemporaine, exprime dans la préface son étonnement : il a été surpris par la précision des informations retrouvées. Aucun événement important, aucun motif marquant des protagonistes n'a échappé aux observateurs de l'époque et les quelques compléments découverts plus tard n'ont pas changé fondamentalement notre connaissance du déroulement des événements.

Cette constatation est remarquable à plus d'un titre. Qu'on connaisse dans ses moindres détails la politique des démocraties : rien de plus normal. Que les dictatures ne réussissent pas, elles non plus, à cacher ce qu'elles aimeraient pourtant dissimuler est rassurant : nous avons pu constater, lors du célèbre discours de M. Khrouchtchev au XXe Congrès, que ses prétendues révélations avaient été connues depuis longtemps en Occident. Il faut croire que la technique moderne assure une diffusion rapide de la vérité pour qui veut l'entendre. La presse est vraiment responsable de la démocratie.

Il faut faire ici la part entre l'information, qu'elle doit diffuser et qu'à la fin elle diffuse, quelle qu'elle soit, et ses appréciations.

Blum et les nazis

Ces défauts d'appréciation sont presque toujours dus à des passions : il suffit de lire, dans le livre d'Alfred Grosser, les articles qu'un observateur aussi pénétrant que Léon Blum a consacrés au phénomène hitlérien pour comprendre la cause de ses erreurs. Lorsque Léon Blum analyse des faits, on reste surpris, aujourd'hui encore, par la clarté de sa compréhension immédiate. Mais chef du parti socialiste, il ne pouvait croire un seul instant, sans renier toute sa conception de l'Histoire, qu'une doctrine aussi barbare que le nazisme puisse triompher dans un pays de grande culture. Et cette conviction a faussé toutes ses prévisions.

Alfred Grosser a travaillé sur un matériel énorme. Il a dépouillé non seulement la presse allemande, mais aussi la presse française, anglaise, américaine et italienne. Il commence son récit après la chute du chancelier Brüning lorsque M. von Papen fut chargé par le vieux maréchal Hindenburg de constituer le gouvernement du Reich.

Depuis longtemps, il n'y avait plus de majorité au Parlement allemand. La force des nationaux-socialistes et du parti conservateur était telle qu'en y ajoutant les voix communistes, qui restaient dans une opposition aussi constante que stérile, les partis démocratiques ne réussissaient jamais à constituer un gouvernement. Depuis 1930, tout gouvernement dépendait du bon vouloir du Président de la République auquel la Constitution avait accordé des pouvoirs dictatoriaux en cas d'urgence.

Il est donc compréhensible que tout l'effort des milieux de droite ait porté sur la personne du vieux maréchal qui avait dépassé les quatre-vingts ans. Hindenburg n'avait jamais caché ses opinions conservatrices et même monarchistes, mais tant qu'une majorité démocratique avait existé, il s'était contenté d'appliquer fidèlement la Constitution. Cette majorité disparue, et le destin des gouvernements dépendant exclusivement de sa bonne volonté, les milieux réactionnaires usèrent de plus en plus de contacts directs pour influencer le vieux soldat. Son fils, qui « n'était pas prévu dans la Constitution », selon le mot d'un des meilleurs éditorialistes allemands, les militaires et ses amis (tous grands propriétaires terriens) exercèrent une pression de plus en plus considérable sur lui.

Hindenburg trouva enfin en von Papen un homme issu du même milieu que lui. Son gouvernement fut cependant soutenu par les seuls conservateurs qui ne formaient qu'une minorité négligeable au Parlement. Hitler refusait toute compromission et continuait à demander tout le pouvoir. Hindenburg le détestait et espérait que von Papen, en reprenant partiellement la politique des nazis, pourrait les affaiblir. Ce calcul se révéla juste et aux élections de fin 1932, le national-socialisme, en montée constante depuis plusieurs années, perdait plus de deux millions de voix.

La désunion des gauches

C'est à ce moment que la droite classique se décida à intervenir. Les grands industriels, les propriétaires terriens qui, tous, avaient une peur panique non seulement des communistes, mais aussi des socialistes et

ALFRED GROSSER
Un matériel énorme.

détestaient tout ce qui était démocratique, réussirent à concilier von Papen, inconsolable d'avoir été écarté du pouvoir, et Hitler. Ils étaient d'ailleurs persuadés que les nazis, une fois au pouvoir, s'assagiraient et qu'ils se contenteraient d'appliquer fidèlement la politique des conservateurs. On sait ce qu'il en advint.

Mais ce triomphe de la droite n'a été rendu possible que grâce à la désunion des gauches. Alfred Grosser insiste sur la politique catastrophique des communistes qui, jusqu'au bout, combattirent les socialistes avec encore plus d'acharnement que les nazis.

Les extraits de presse savamment choisis et remarquablement commentés par Grosser reconstituent sous les yeux du lecteur la fin de la démocratie allemande et le début d'un règne qui devait conduire à un désastre universel. Ils montrent aussi les erreurs des partis démocratiques qui crurent pouvoir gouverner avec des moyens semi-dictatoriaux (absence de majorité, suspension temporaire de journaux d'opposition, etc.), sans s'apercevoir qu'ils préparaient le climat à une dictature totalitaire.

Il manque dans cette vue d'ensemble de la presse du début des années trente, une analyse des raisons économiques (sept millions de chômeurs en 1932) qui facilitèrent la tâche des nazis, ainsi qu'un rappel de la surenchère nationaliste qui n'avait pas épargné les communistes et qui préparait également les esprits à la démagogie hitlérienne.

Après ce travail préparatoire, Alfred Grosser nous doit la synthèse qui expliquerait comment une poignée de bandits a pu prendre légalement le pouvoir dans un grand pays, pour précipiter le monde entier dans une épreuve sans précédent.

F. E.

(1) Ed. Armand Colin, 262 p., 750 fr.

UNE VIE

Billie Holiday

● ***De quoi fut fait le talent de l'une des plus grandes chanteuses de l'histoire du jazz.***

BILLIE HOLIDAY, la créatrice de « Night and Day » et de « The man I love », était la Piaf du jazz. Entre la chanteuse noire et la chanteuse blanche, il y avait plus qu'une similitude dans le succès. Enfance effarante, terrible apprentissage de la misère et de la cruauté du monde, triomphes faits non d'ambition persévérante et de métier acquis mais de ce don spontané, irrésistible, de communication avec le public, amitiés chaleureuses, générosité, désintéressement, monceaux d'or gagnés et aussitôt dilapidés.

Et puis aussi, avec les années, angoisse et difficulté d'être.

Sans doute faut-il tout cela pour faire l'un de ces grands et pathétiques animaux de la chanson.

Billie Holiday, « Lady Day » pour ses admirateurs du monde entier, devint cocaïnomane. Elle fut arrêtée. En prison, elle écrivit, au cours de 1956, ses mémoires. Ce sont de larges extraits de ce curieux document que « L'Express » publie à partir de cette semaine, en exclusivité (1). Il dit aussi, et de terrible façon, ce que signifient ces deux mots aux Etats-Unis : être noir.

J'AI désiré toute ma vie avoir mon club. Une petite boîte où je puisse entrer quand je veux, avoir mon pianiste préféré, une batterie et un guitariste qui « swingueraient ». J'aimerais que ce soit bourré de monde quand il n'y aurait que 125 personnes. Je le voudrais aussi petit et intime que ça.

Je me suis battue toute ma vie pour pouvoir chanter ce que je voulais et de la façon dont je voulais chanter. Avant de mourir, je voudrais avoir un endroit à moi où personne ne me dira quand je dois commencer. Je pourrais attaquer à neuf heures du soir ou à quatre heures du matin. Je pourrais chanter à ma guise quarante-neuf chansons ou une seule. Je pourrais peut-être même arrêter l'orchestre au milieu d'une chanson pour attaquer autre chose dont j'aurais envie.

Mais ce serait un endroit où mes amis pourraient venir et vraiment se détendre et s'amuser, dormir s'ils le veulent et manger si le cœur leur en dit.

Et je ferais marcher la cuisine moi-même. Je ne ferais pas vraiment la cuisine, mais je superviserais, je goûterais, je veillerais à ce que ce soit bien frais. Je riais autrefois quand maman parlait d'avoir un endroit à elle, mais regardez-moi maintenant !

J'aurais pu avoir une douzaine de clubs depuis le temps que je suis connue, mais j'aurais toujours dû faire la façade pour quelqu'un d'autre. Même aujourd'hui, il y a des gens qui seraient d'accord pour me financer si j'en avais envie. Mais je ne voudrais d'argent de personne, même des gens assez fous pour me le confier. J'aurais toujours peur que quelqu'un vienne, y cache de la drogue, me fasse prendre et arrêter.

Une mère de treize ans

D'ailleurs, il faudrait que je puisse prouver que l'endroit est à moi, bien à moi, avant que la police ne me permette de chanter dedans. Il faudrait bien que je sache que cela m'appartient avant de pouvoir y chanter. Contrairement à une opinion trop répandue, eh bien ! une chanteuse n'est pas comme un saxophoniste. Si la voix ne va pas, vous ne pouvez pas sortir vous acheter de nouvelles anches et les retailler comme il faut. Une chanteuse n'a que des cordes vocales et la voix dépend totalement du corps dont Dieu vous a doté. Quand vous entrez en scène et ouvrez la bouche, vous ne savez pas ce qui va se passer.

Je n'ai pas le droit d'avoir une rage de dents, je n'ai pas le droit d'être énervée. Je ne peux pas avoir mal au foie, à l'estomac ou au ventre. Je n'ai pas le droit d'attraper la grippe ou d'avoir mal à la gorge. Je suis censée entrer en scène, être jolie et bien chanter, et sourire, et il faut bien que je le fasse.

Pourquoi ? Parce que je suis Billie Holiday et que j'ai eu des ennuis...

... Mon père et ma mère n'étaient que deux gosses quand ils se marièrent. Il avait dix-huit ans, elle seize, moi j'avais trois ans.

Maman travaillait comme bonne chez des blancs. Quand ils la virent enceinte, ils la flanquèrent à la porte. Chez papa, ils faillirent tous s'évanouir en l'apprenant. C'étaient des gens « bien », ils n'avaient jamais entendu parler de choses pareilles dans leur quartier de Baltimore.

Mais les deux gosses étaient pauvres. Quand on est pauvre, on grandit vite.

C'est un miracle que ma mère n'ait pas fini à l'hospice et moi à l'Assistance publique. Mais Sadie Fagan m'avait aimée depuis le moment où elle me sentit gigoter dans son sein, tandis qu'elle récurait les parquets. Elle alla à l'hôpital et conclut un marché avec la directrice. Elle lui proposa de frotter les parquets et de servir les autres femmes qui attendaient là leur accouchement. Comme cela, elle paierait son séjour et ma venue au monde. Ainsi fit-elle. Maman avait treize ans, ce mercredi 7 avril 1915, quand je vins au monde à Baltimore.

Avant qu'elle ait pu tout payer pour sortir de l'hôpital et m'amener chez ses parents, j'étais si grande et si éveillée que je savais me tenir assise dans ma poussette. Papa faisait tout ce que les garçons faisaient alors : vendre des journaux, faire des commissions pour les autres, aller à l'école. Un jour, il s'approcha de ma poussette, me prit dans ses bras et se mit à jouer avec moi. Sa mère le vit et poussa les hauts cris. Elle se pendit à lui et dit :

— *Clarence, arrête de jouer avec ce bébé. Tout le monde va penser qu'il est à toi.*

— *Mais, maman, il est à moi,* lui rétorqua-t-il.

Quand il répondait ainsi à sa mère, elle enrageait. Il avait seulement quinze ans et portait des culottes courtes. Il voulait être musicien et prenait des leçons de trompette. Il eut ses pantalons longs trois ans plus tard, pour le mariage...

Papa avait toujours voulu jouer de la trompette, mais il ne l'a jamais pu. Avant même qu'il ait pu s'en procurer une, l'Armée lui a mis le grappin dessus et l'a envoyé de l'autre côté de l'océan. Ce fut bien sa veine de se trouver parmi ceux qui furent gazés là-bas. Cela démolit ses poumons. S'il avait été pianiste, il aurait sans doute reçu une balle dans la main !

Cela mit donc un terme à ses espoirs de jouer de la trompette, mais ce fut le commencement d'une brillante carrière de guitariste. Il avait commencé par apprendre la guitare. Une bonne chose pour lui. Parce que ça l'empêcha de s'abandonner au désespoir quand il revint à Baltimore. Il lui fallait absolument être musicien. Il travailla d'arrache-pied dès son retour et obtint un engagement dans l'orchestre des McKinney's Cotton Pickers. Mais quand il se mit à partir en tournée avec cet orchestre, ce fut la fin de notre vie de famille. Baltimore ne représentait plus pour lui qu'un arrêt d'une nuit au cours de la tournée.

Pendant que papa faisait la guerre sur le continent, maman travaillait dans un atelier à la confection d'uniformes et de treillis pour l'Armée. Quand papa commença ses tournées avec l'orchestre, on ne travaillait plus pour l'Armée et maman crut qu'elle pourrait gagner plus en allant se placer dans le Nord comme bonne. Elle dut me laisser avec mes grands-parents qui habitaient une pauvre maisonnette avec ma cousine Ida, ses deux petits enfants, Henry et Elsie, et mon arrière-grand-mère.

Nous étions serrés comme des sardines dans cette petite maison. Je devais dormir dans le même lit que Henry et Elsie, et Henry le mouillait tous les soirs. Cela me rendait malade et, parfois, je me levais pour m'asseoir dans un fauteuil jusqu'au matin. Alors ma cousine Ida pénétrait dans la chambre le matin, voyait le lit, m'accusait de l'avoir mouillé et se mettait à me battre. Quand elle était énervée, c'était affreux. Ce n'était pas une simple fessée, elle me cognait dessus à coups de poing ou me cinglait à coups de fouet. Elle n'arrivait absolument pas à me comprendre. Les autres gosses, quand ils faisaient quelque chose de mal, mentaient pour se tirer d'affaire. Moi, quand je faisais une bêtise, je m'amenais et je l'avouais. Elle se mettait dans tous ses états, me traitait de pécheresse et me disait que je ne ferais jamais rien de bon. Elle n'en finissait pas de dire à ma mère que je ramènerais un jour un bébé à la maison et que je déshonorerais toute cette sacrée famille, comme ma mère l'avait fait...

A la plantation

Je ne crois pas que ma grand-mère m'ait jamais comprise non plus, mais elle ne me battait jamais comme la cousine Ida, et c'était déjà quelque chose. Mon grand-père m'aimait bien, lui. Il était à moitié Irlandais et portait le nom de son père, Charles Fagan, qui venait directement d'Irlande.

Mais celle que j'aimais le plus, c'était mon arrière-grand-mère, la mère de mon grand-père. Elle m'aimait vraiment et j'étais folle d'elle. Elle avait été esclave dans une grande plantation en Virginie et elle me racontait tout ce qui s'y passait. Elle avait sa petite maison à elle dans le fond de la plantation. M. Charles Fagan, le bel Irlandais propriétaire de la plantation, habitait avec sa femme blanche et ses enfants dans la grande maison. Mais il venait retrouver mon arrière-grand-mère dans la petite, celle du fond. Elle a eu seize enfants de lui, mais tous étaient morts quand j'étais gosse, à part mon grand-père.

Nous parlions de la vie ensemble et elle me racontait ce que c'était qu'être une esclave, d'appartenir corps et âme à un homme blanc, par surcroît le père de vos enfants. Elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle connaissait la Bible par cœur, du commencement à la fin, et elle était toujours prête à me raconter une histoire tirée des Ecritures.

Elle avait alors quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept ans et elle était atteinte d'hydropisie. Je prenais soin d'elle tous les jours après l'école. Personne ne lui prêtait la moindre attention. De temps en temps, je lui donnais un bain. Et je lui entourais les jambes de bandes propres et lavais celles qu'elle avait portées et qui sentaient mauvais.

Depuis dix ans, elle dormait dans un fauteuil. Le médecin lui avait dit qu'elle mourrait si jamais elle s'étendait. Mais je ne le savais pas. Un jour, après que je lui eus changé ses bandages et qu'elle m'eut raconté une histoire, elle me supplia de la laisser s'étendre. Elle me dit qu'elle était si fatiguée. Je ne voulais pas la laisser faire. Mais elle me supplia tellement, c'était pitoyable.

A la fin, j'étendis une couverture sur le plancher et l'aidai à s'allonger. Alors, elle me demanda de me coucher à côté d'elle, car elle voulait me raconter une autre histoire. Moi aussi,

→

(Magnum.)

LA CHANTEUSE AVEC SON CHIEN CHIHUAHUA.
« Parce que je suis Billie Holiday et que j'ai eu des ennuis... »

(1) « Ma vie », par Billie Holiday, sera publiée par les Editions Plon au début du mois de février.

j'étais fatiguée. Je m'étais levée tôt ce matin-là pour laver des perrons. Je m'étendis donc près d'elle. Je ne me souviens pas de l'histoire qu'elle me raconta, car je m'endormis tout de suite.

Je me réveillai quatre ou cinq heures plus tard. Le bras de ma grand-mère était toujours serré autour de mon cou et je ne pouvais pas l'enlever. J'essayai et essayai, puis j'eus peur. Elle était morte et je me mis à crier. Les voisins accoururent. Il fallut casser le bras de grand-mère pour me dégager. On m'emmena ensuite à l'hôpital. J'y restai un mois...

Pas même à l'église

Quand j'étais gosse, je chantais tout le temps. J'aimais la musique. Dès qu'il y avait un endroit où je pouvais aller en entendre, j'y allais.

Alice Dean tenait une maison close au coin de la rue, tout près de chez nous, et je faisais des commissions pour elle et pour les filles. Je ne faisais rien pour rien à cette époque. Je n'allais jamais dans une boutique pour quelqu'un sans réclamer moins de cinq ou dix cents, mais pour Alice Dean et les filles, j'aurais couru n'importe où, je lavais les cuvettes, je sortais le savon Life-buoy et les serviettes. Quand venait le moment de me payer, je disais à Alice Dean qu'elle pouvait garder l'argent si elle me permettait d'aller dans son grand salon écouter Louis Armstrong et Bessie Smith sur son phonographe.

Je pense que je ne suis pas seule à avoir entendu du bon jazz, pour la première fois de ma vie, dans une maison close. Mais je n'ai jamais essayé d'en tirer une conclusion. Si j'avais entendu Louis et Bessie à une grande fête scoute, j'aurais aimé leur musique tout autant. Mais un tas de blancs ont entendu du jazz pour la première fois de leur vie dans des endroits comme chez Alice, et ce sont eux qui ont contribué à appeler le jazz une « musique de bordel ».

Ils oublient comment c'était à l'époque. Un bordel était à peu près le seul endroit où les noirs et les blancs pouvaient se mêler d'une façon tant soit peu normale. Car, bon Dieu, ils ne pouvaient même pas se coudoyer dans les églises !...

... Un jour que je revenais de l'école, maman était chez le coiffeur et il n'y avait personne à la maison, sauf M. Dick, l'un de nos voisins. Il me dit que maman lui avait demandé de m'attendre et qu'il devait m'amener non loin de chez nous, chez quelqu'un où elle viendrait nous retrouver.

Je n'y trouvai rien à redire. Il me prit par la main et je le suivis. Quand nous arrivâmes à destination, une femme nous fit entrer. Je demandai ma mère et on me dit qu'elle serait bientôt là. On ajouta même, il me semble, qu'elle avait téléphoné pour dire qu'elle serait en retard.

Il se faisait de plus en plus tard et je commençais à avoir sommeil. M. Dick vit que je m'assoupissais et me mena dans une des chambres à coucher du fond pour que je me couche. J'étais presque endormie quand M. Dick grimpa sur moi et se mit à essayer de faire ce que mon cousin Henry avait toujours tenté de faire. Je donnais des coups de pied et me mis à crier comme une folle. A ce moment, la femme de la maison entra et essaya de me maintenir la tête et les bras pour qu'il arrive à ses fins. Je leur en fis voir de toutes les couleurs, ruant, griffant et hurlant !

Tout à coup, alors que je reprenais mon souffle, j'entendis des cris et des hurlements. Tout de suite après — je les vois encore — ma mère et un agent de police enfoncèrent la porte.

La robe rouge

... Au commissariat, au lieu de nous traiter, maman et moi, comme des gens qui ont appelé les flics à leur secours, ils firent comme si j'avais tué quelqu'un. Ils ne voulurent pas que maman me ramène à la maison. M. Dick avait dans les quarante ans et moi je n'avais que dix ans. Peut-être que l'officier de police m'avait donné un âge d'après mes seins et mes jambes, je ne sais pas. En tout cas, ils ont dû se figurer que j'avais attiré ce vieux bouc dans ce bordel, ou autre chose. Tout ce que je sais, c'est qu'ils m'ont flanquée dans une cellule. Ma mère eut beau pleurer et crier et supplier, ils la fichèrent dehors et me remirent entre les mains d'une grosse matrone blanche. Quand elle vit que je saignais toujours, elle eut pitié de moi et me donna à boire quelques verres de lait. Mais personne ne fit quoi que ce soit pour moi, si ce n'est

(J.P. Leloir.)

EN RÉPÉTITION.
« Bien sûr que je sais chanter !... »

de me lancer de sales regards et de faire des réflexions à voix basse...

Je restai quelques jours dans la cellule, puis on me traîna devant le tribunal. M. Dick en attrapa pour cinq ans. Quant à moi, le tribunal m'envoya dans une institution religieuse...

Je n'oublierai jamais l'endroit. C'était des sœurs qui s'en occupaient, la sorte qui reste toujours entre quatre murs. Quand vous entrez là-dedans, on vous donne un uniforme bleu et blanc et un nom de sainte. Je tirai le nom de sainte Thérèse. Elles étaient à peu près cent filles là, la plupart pour avoir volé ou trop fait l'école buissonnière. Mais elles savaient que j'étais là à cause d'un homme, aussi me considéraient-elles comme un grand crack.

S'il vous arrivait d'enfreindre les règlements de l'Institution, au moins on ne vous battait pas comme chez la cousine Ida. Quand on vous punissait, on vous faisait porter une robe rouge en lambeaux. Quand vous portiez cette robe, aucune des autres filles n'avait le droit de vous approcher ni de vous parler.

Je n'oublierai jamais la première fille que j'ai vue affublée de cette robe. C'était vraiment une dure. Elle était seule dans la cour du fond et elle était debout sur une balançoire. Elle n'arrêtait pas de se balancer, de plus en plus haut, criant et hurlant, sans cesser de se balancer, toujours plus haut. Elle se donnait tant de mouvement qu'elle haletait. Et les gosses étaient à l'entour, la regardant de tous leurs yeux.

La Mère supérieure essayait de les faire circuler et de disperser le groupe des filles fascinées par ce spectacle. La fille dans sa robe rouge en lambeaux continuait à se balancer et à crier. Je suppose qu'elle se figurait que du moment qu'elle restait là-haut sur sa balançoire, personne ne pourrait la toucher. La Mère supérieure la regarda, puis se tournant vers un groupe, elle dit : *« Retenez bien ceci : Dieu la punira. Dieu la punira. »*. Quelques secondes après, il y eut une brusque secousse. Au moment où elle atteignit le point le plus haut, le siège de la balançoire céda et, toujours hurlant, la fille fut projetée dans les airs et passa par-dessus la clôture. Puis ce fut un effroyable bruit mat, puis plus rien. On alla la chercher, elle avait la nuque brisée.

Call-girl à vingt dollars

La première fois que je mis la robe rouge, c'était à Pâques. Ma mère vint me rendre visite, elle m'apporta un immense panier contenant deux poulets frits coupés en morceaux, une douzaine d'œufs durs et un tas de choses.

Parce que j'étais condamnée à la robe rouge, les sœurs donnèrent mon panier aux autres filles et me forcèrent à rester assise, là, à les regarder manger mes provisions. Mais la punition n'était pas encore assez grande. Elles ne voulurent pas me laisser dormir au dortoir avec les autres filles. Une des pensionnaires était morte et on avait étendu le corps dans la pièce de réception. Comme punition, on m'enferma à clé dans la pièce avec elle, pour la nuit. Peut-être que c'était la fille qui s'était tuée en balançoire, je ne me rappelle pas très bien. Tout ce que je savais, c'est que je ne pouvais supporter d'être avec un mort depuis que mon arrière-grand-mère était morte en me tenant dans ses bras. Je ne pouvais pas dormir, je ne pouvais pas endurer cela. Je criai et je cognai sur la porte si fort que j'empêchai toute baraque de dormir. Je martelai porte jusqu'à en avoir les mains sang...

Du jour où elle m'eut tirée de l'Ins titution catholique, nous en eûm marre, maman et moi, de Baltimo Nous en avions assez d'avoir des lo taires après cette affaire avec M. Di Il n'y avait rien d'autre à faire, si n'est que maman retourne à son esc vage de bonne...

Elle repartit donc pour New Yo et je l'y rejoignis à la fin de l'ann scolaire.

Je travaillai alors quelque tem comme bonne, mais ça ne pouvait durer longtemps. Je ne voulais la bonne de personne. Je me dis qu'il devait y avoir quelque chose mieux que ça...

Finalement, maman décida de m'e mener à Harlem et de me met dans une pension de famille.

... Maman n'était pas ce qu'on p appeler une gourde. Pourtant, en c taines occasions, elle l'était. L'endr qu'elle trouva pour me loger n'é rien de moins qu'un immeuble a luxueux de la 141e rue, à Harlem. L gens payaient là un loyer fort éle Maman obtint pour moi une cha bre dans un splendide apparteme habité par une dame du nom de F rence Williams. Ce n'était pas p rien que j'avais vidé les cuvett disposé le savon Life-buoy et les s viettes de toilette dans la « maison d'Alice Dean à Baltimore. Je vis t de suite ce qui s'y passait. Mais p maman. Elle paya mon loyer d'avan à Florence et, de la façon la p honnête du monde, demanda à ce élégante et belle « dame » de pr dre bien soin de sa petite fille. F rence était une des plus grandes ent metteuses de Harlem. En peu de jou j'eus la possibilité de devenir u véritable call-girl à vingt dollars je sautai sur l'occasion...

La peur des homm

J'eus bientôt deux jeunes blan qui venaient régulièrement me v toutes les semaines : l'un le mercre l'autre le samedi. Parfois, l'un d'e venait deux fois par semaine. L'ent metteuse prélevait pour le lo cinq dollars sur les vingt que gagnais. Il me restait quand mê plus que je n'aurais pu gagner com bonne pendant tout un mois. j'avais quelqu'un pour me laver m linge. Chez Florence, ce n'était p très grand. Elle ne faisait travail que deux autres filles : une fille couleur très claire, qui s'appelait G dys, et une blanche dont j'ai oub le nom.

Je n'attendis pas longtemps ava d'avoir assez d'argent pour m'achet les quelques petites choses do j'avais toujours eu envie : ma p mière robe en vraie soie et une pa d'escarpins à dix dollars en ver noir et à talons pointus. Mais n'avais pas exactement tout ce q fallait pour être une vraie call-g D'abord, et pour de sacrées bonn raisons, j'avais peur des hommes. premier lieu, il y avait eu l'affa avec M. Dick. Ensuite, quand j'av douze ans, un trompettiste d'un gra orchestre noir m'avait violée sur plancher du salon, chez ma gra mère. Ce fut assez pénible pour dégoûter des hommes pendant un m ment...

Puis, un jour, chez Florence, grand noir se présenta et insista po m'avoir, moi. Il me donna cinqua dollars. Je ne les avais pas vol C'était un prix minime pour m'av presque tuée. Maman vint me v pendant ce temps et me trouva mal et au lit. Elle ne savait pas ce s'était passé, mais après m'avoir j seulement un coup d'œil, elle qu'elle allait m'emmener à l'hôpital

J'étais si malade, je me fichais mal d'y aller ou pas, jusqu'au mom où je vis les initiales sur la casque de l'ambulancier. J'avais entendu p ler de l'hôpital d'où il venait. filles que j'avais connues y étai entrées avec une pneumonie et étaient ressorties sans ovaires. Al je m'assis toute droite dans le renvoyai l'ambulance, rampai jusq la salle de bains ; plus tard, je m geai quelque chose et ça alla de n veau bien. Pas étonnant si j'av une peur bleue des hommes. Et étonnant s'il m'arriva ce qui m'arri quand un noir du nom de Big B Rainier s'amena chez Florence. Il ét avec Bub Hewlett, qui faisait la pl et le beau temps à Harlem à ce époque. Tous deux sont morts ma tenant, mais à ce moment-là, c'étai des types importants...

Je suis allée en prison pour av refusé Blue. J'essayai de le persuad que je n'avais rien contre lui, ma

que c'était simplement parce que je ne voulais plus de noirs...

On parle toujours des femmes qui deviennent vaches quand on les dédaigne. Eh bien ! il fallait voir Big Blue !

« *M... alors, elle est bonne à quoi ?* s'écria-t-il en s'adressant à Florence. *Elle est la seule fille de couleur dans la maison et elle ne veut pas aller avec des noirs ?* »

Florence était une chouette femme, mais elle aurait risqué sa vie si elle avait pris ma défense. Blue savait bien que j'étais jeunette, mais il m'a fait mettre en tôle quand même. Lui et Bub étaient copains comme cochons avec les flics...

C'est comme ça que j'ai écopé de quatre mois à la prison de Welfare Island...

... Au moment où maman et moi, de nouveau ensemble, venions de nous trouver un petit coin pour vivre à Harlem, la crise économique battait son plein. Tout au moins, c'est ce que nous entendions dire. Mais une crise économique, ça n'avait rien de nouveau pour nous, c'était notre état permanent...

Nous avions emménagé dans un appartement de la 139e rue. Peu de temps après, maman tomba malade et cessa de travailler...

« Trav'lin' all alone »

Un jour, comme nous tardions à payer le loyer, nous reçûmes un avis aux termes duquel on allait légalement nous foutre à la porte. C'était au moment le plus froid de l'hiver, et ma mère ne pouvait même pas se tenir debout. Je ne savais pas qu'ils faisaient des trucs comme ça dans le Nord. Dieu sait si c'était moche de vivre dans le Sud, mais on ne vous flanquait jamais à la rue comme ça. La veille du jour où on devait nous foutre dehors, je dis à maman que j'allais faire n'importe quoi, même voler ou tuer, avant de nous laisser faire. Il faisait un froid de canard cette nuit-là et je sortis sans manteau.

Je descendis la 7e avenue, de la 139e à la 133e, entrant dans toutes les boîtes pour essayer de trouver un boulot. A cette époque, la 133e rue, c'était la rue du jazz, comme la 52e rue essaya de l'être plus tard. On s'amusait ferme dans les boîtes encore ouvertes après l'aube, dans celles qui fermaient à heure fixe, dans les restaurants et les cafés. Dans chaque pâté d'immeubles, on en comptait bien une douzaine.

A la fin, j'étais au désespoir quand j'arrivai chez « Pod et Jerry's ». J'entrai et demandai le patron. Je tombai, je crois, sur Jerry. Je lui dis que j'étais danseuse et que je voulais faire un essai. Je connaissais seulement deux pas, le « time-step » et le « cross-over » (1). Je ne connaissais même pas l'expression « passer une audition », mais c'était ce que je voulais.

Jerry m'envoya donc au pianiste et me dit de commencer. Ce fut pitoyable. Je recommençai éternellement mes deux pas jusqu'à ce qu'il gueule : « *Ça va durer longtemps ?* »

Ils s'apprêtaient à me mettre à la porte, mais je les suppliai de me donner du boulot. A la fin, le pianiste eut pitié de moi. Il écrasa sa cigarette, me regarda dans les yeux et me dit : « *Est-ce que tu sais chanter, petite ?* » Je répondis : « *Bien sûr, que je sais chanter ! Qu'est-ce qu'il y a de difficile à ça ?* » J'avais chanté toute ma vie et c'était un tel plaisir pour moi que je ne pensais pas que cela puisse jamais me faire gagner de l'argent...

Alors, je demandai au pianiste de jouer « *Trav'lin' all alone* » (« Toujours seule »). C'est ce qui se rapprochait le plus de ce que je ressentais alors. D'ailleurs, plusieurs choses dans cette chanson ont dû toucher les gens qui se trouvaient là. Toute la boîte se tut. Si on avait laissé tomber une épingle, cela aurait fait l'effet d'une bombe.

Quand j'eus terminé, tous les gens du cabaret pleuraient dans leur verre de bière et je ramassai trente-huit dollars sur le plancher.

Quand je quittai la boîte cette nuit-là, je partageai avec le pianiste et je ramenai quand même à la maison cinquante-sept dollars...

(Copyright «L'Express» et Editions Plon.)

(1) Les deux pas de base pour les chorus-girls de couleur.

PROCHAIN ARTICLE :
Les années d'esclavage

(J.P. Leloir.)

EN REPRÉSENTATION.
« *... Qu'est-ce qu'il y a de difficile à ça ?* »

MUSIQUE

Ballets russes

● Serge de Diaghilev, un des plus grands provocateurs de l'histoire.

PAR quel subterfuge peut-on réunir sur une même affiche de concert les noms de Tchaïkovsky, Poulenc, Debussy, Satie et Stravinsky ? Comment trouver un commun dénominateur entre les alanguissements du « Lac des Cygnes », les sortilèges de « L'après-midi d'un faune », la poésie des machines à écrire de « Parade » et l'explosion rythmique du « Sacre du printemps » ? Ce commun dénominateur s'appelle Serge de Diaghilev qui fonda, il y a exactement cinquante ans, les célèbres « Ballets russes ». De Tchaïkovsky à Stravinsky, Igor Markevitch lui a rendu, à la tête de l'Orchestre Lamoureux, un très éclectique hommage.

Diaghilev, *un des plus grands agents provocateurs de l'histoire !* affirme Markevitch (1). *Il provoquait le talent, il provoquait le génie...*

Le chef de l'Orchestre Lamoureux ne saurait mieux dire, puisqu'en 1928 Diaghilev lançait un jeune compositeur âgé de seize ans, *un affreux bolchevique*, selon le mot de Stravinsky, qui se nommait précisément Igor Markevitch... Ce fut sa dernière découverte ; l'année suivante, il mourait sur les rives des canaux vénitiens.

Aux temps de la Russie tsariste, Serge de Diaghilev avait défrayé la chronique pétersbourgeoise en se laissant tenter par la composition musicale (il en fut rapidement dissuadé par Rimsky-Korsakov), puis en patronnant tour à tour la revue d'avant-garde « Le Monde artiste » et les « Soirées de musique contemporaine » de Saint-Pétersbourg.

Imprésario ou bel esprit? Non point, Diaghilev avait choisi une autre voie : *Je crois avoir trouvé ma vocation*, confiait-il à sa belle-mère : *le mécénat. Pour cela, j'ai tout ce qu'il faut, sauf l'argent, mais ça viendra !*

Un album de famille

Et le miracle, c'est que... l'argent est venu, permettant la révélation d'un nombre respectable de musiciens, de peintres, de danseurs, de chorégraphes dont les noms suffisent à retracer l'histoire de l'art pendant le premier quart du XXe siècle : de Nijinsky à Lifar, de Rouault à Picasso, de Stravinsky à Igor Markevitch, l'album de famille des « Ballets russes » laisse rêveur...

La première étape de Diaghilev fut de présenter, devant des Parisiens qui applaudissaient « Louise » et « Thaïs », Chaliapine dans « Boris Godounov », Nijinsky dans « Schéhérazade » et Ida Rubinstein dans « Cléopâtre ». Le type même d'une folle entreprise. Mais, tentée par Diaghilev, c'est-à-dire avec faste, mêlant adroitement ce qui flatte le goût et ce qui choque la tradition, la folie devait réussir. Mieux encore : elle devint, pendant près de vingt ans, l'événement majeur de la vie musicale occidentale.

Diaghilev savait reconnaître le message du « Sacre du printemps » ou de « Daphnis et Chloé » ; il savait surtout lancer les valeurs les plus discutées. Un mécène ? Plutôt le premier « producteur » des temps modernes. Jusqu'à présent, la musique n'en a point connu d'autres... Avec son monocle et son chapeau de forme, ses gants blancs et son frac, il impressionnait et terrifiait parfois ses poulains. Ses jugements étaient sans appel et ses injustices d'une parfaite efficacité. Pour Diaghilev, un peintre ou un musicien était une sorte de pion qu'il avait toute latitude de déplacer sur son échiquier. En entendant une œuvre de Rieti, il déclarait : « *C'est parfait, cela nous fera un ballet pour Utrillo* », et, le lendemain, il unissait, par les liens légitimes des « Ballets russes », Francis Poulenc et Marie Laurencin, Georges Auric et Georges Braque...

Sans Diaghilev, il n'y aurait — peut-être — pas eu « Petrouchka », ni les décors de Picasso pour « Le Tricorne » de Manuel de Falla, ni « Daphnis et Chloé » (décors de Bakst) ; sans Diaghilev, Paris ne serait pas devenu capitale de la musique pendant une vingtaine d'années et le ballet n'aurait probablement pas inspiré les grands créateurs contemporains.

Le revers de la médaille ? Diaghilev n'aimait pas l'opéra et l'opéra se meurt... Il faut s'en consoler : Cocteau n'a-t-il pas dit qu'il existe des revers sans médaille ?

CLAUDE SAMUEL.

(1) « Point d'orgue » (Julliard).

Paris en parle...

● cinéma

Citizen Kane : pour la première fois en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941) qui a bouleversé le cinéma. (*Vendôme*, OPE. 97-52 ; *Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

La Mort aux trousses : du bâtiment de l'O.N.U. aux pentes du mont Rushmore, un suspense haletant signé Hitchcock (*Avenue*, ELY. 49-34.)

Pickpocket : le dernier Bresson. Un film dans lequel l'auteur va encore plus loin que pour ses précédentes œuvres dans le sens du dépouillement. Pas pour les amateurs de westerns. (*Mercury*, BAL. 75-90 ; *Madeleine*, OPE. 56-03.)

A double tour : Chabrol montant avec plus ou moins de bonheur à l'assaut de la vie de famille. (*Marignan*, ELY. 92-82 ; *Français*, PRO. 33-88.)

Confidences sur l'oreiller : pour les amateurs de comédie américaine. (*Ermitage*, ELY. 15-71.)

Le dernier rivage : Ava Gardner vivant la fin du monde par la guerre atomique. Le spectacle est dans la tête du spectateur autant que sur l'écran. (*Biarritz*, ELY. 42-33.)

Les Liaisons dangereuses 1960 : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim lancé par la censure. (*Marivaux*, RIC. 83-90 ; *Colisée*, ELY. 29-16.)

Le général Della Rovere : Grand Prix du Festival de Venise, dernier film de Rossellini ; la situation fait le héros. (*Ciné-Panthéon*, ODE. 15-04.)

Hiroshima mon amour : un film important, difficile et irritant, devenu un grand succès de public. (*Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93 ; *Régent*, MAI. 40-40.)

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Plazza*, OPE. 74-55.)

Certains l'aiment chaud : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Les Reflets*, GAL. 99-91 ; *Raimu*, ELY. 38-91.)

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du Rififi chez les Hommes ». (*Quartier-Latin*, DAN. 84-65.)

Noblesse oblige : le plus beau fleuron de l'humour noir anglais. (*Floride*, PRO. 63-40.)

Mon Oncle : Tati fait la satire du modernisme. (*Hollywood*, OPE. 28-05.)

Ils étaient neuf célibataires : une comédie de Sacha Guitry, avec, de Saturnin Fabre à Victor Boucher, les grands noms de l'époque. (*Pagode*, INV. 12-15.)

Une leçon d'amour : un Bergman 1954, inédit à Paris. Une comédie tendre et désabusée. (*Cinéma d'Essai Caumartin*, OPE. 81-50), et quatre autres Bergman : **Sourires d'une nuit d'été** : le film qui, en 1956, révéla le réalisateur suédois (*Studio-28*, MON. 36-07) ; **Le septième sceau** : conte philosophique moyenâgeux (*Ranelagh*, AUT. 64-44) ; **Les Fruits sauvages** : un homme se penche sur son passé (*Studio Raspail*, DAN. 38-98), et **Le Visage** : la magie contre la raison dans la Suède du XIX[e] (*Bonaparte*, DAN. 12-12 ; *Calypso*, GAL. 74-15.)

Les quatre cents coups : l'histoire de François Truffaut. Un film qui vient du cœur. (*Rivoli*, ARC. 63-32 ; *Lecourbe*, VAU. 43-88 ; *Legendre*, MAR. 30-61, EUR. 79-06 ; *Barbès-Palace*, MON. 93-82.)

Et Dieu créa la femme : le film qui créa Vadim et B.B. (*Rio-Opéra*, RIC. 82-54.)

Les Dames du Bois de Boulogne : Diderot adapté et mis en scène par Cocteau et Bresson (*Celtic*, ODE. 47-62.)

Fenêtre sur cour : elle donne aussi sur un crime à la Hitchcock. (*Champollion*, ODE. 51-60.)

Le Million : autour d'un billet de loterie, un film-ballet de René Clair. (*Studio des Ursulines*, ODE. 39-19.)

Obsessione : le film qui, en 1942, ouvrit la voie au néo-réalisme. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

Rendez-vous de juillet : Saint-Germain-des-Prés vu, il y a dix ans, par Jacques Becker. (*Cinéma Champs-Elysées*, *ELY*. 61-70.)

Le Cuirassé Potemkine : de S.-M. Eisenstein, le classique des classiques. (*Studio République*, OBE. 58-08.)

M. Ripois : Gérard Philipe dans une comédie londonienne de René Clément, dialoguée par Queneau (*Saint-Lambert*, LEC. 91-68 ; *Camera*, JAS. 03-47.)

● télévision

La grève déclenchée le lundi 28 décembre est prévue pour durer au moins jusqu'au dimanche 10 janvier, même si les différents spécialistes reprennent peu à peu le travail. Par exemple, les journalistes qui devaient cesser la grève mardi ne pouvaient cependant présenter le journal télévisé, les monteurs étant toujours en grève. Jusqu'au 10 janvier donc, un programme de remplacement (courts métrages et grands films) est prévu. Ensuite, les émissions doivent en principe reprendre normalement, sauf celles qui demandent de longues répétitions : les « dramatiques » seront donc éliminées des programmes pour un certain temps. Voici néanmoins quelques-unes des émissions... prévues.

Jeudi 7 janvier, à 20 h. 25 : « Le désir et l'amour », d'Henri Decoin.

Vendredi 8 janvier, à 20 h. 25 : « Donne-moi tes yeux ». Sacha et Geneviève Guitry.

Samedi 9 janvier, à 20 h. 30 : « Les Condamnés », un film de Georges Lacombe, avec Yvonne Printemps et Pierre Fresnay.

Dimanche 10 janvier : le programme est tout à fait incertain. En principe, deux films seront projetés dans la journée : « La Symphonie inachevée » à 18 h. 30 et « Circonstances atténuantes » à 20 h. 40. Sous toutes réserves.

Lundi 11 janvier : un film dont le titre n'a pas encore été choisi. Ensuite, si la grève est terminée, pourront passer les émissions suivantes :

Mardi 12 janvier, à 20 h. 35 : « Les joies de la vie », probablement celles d'Henri Genès.

Mercredi 13 janvier, à 20 h. 35 : « La piste aux étoiles », de Gilles Margaritis.

Jeudi 14 janvier, à 20 h. 35 : Télé-Match.

● expositions

Ambrogiani : une truculence exceptionnelle dans le maniement de la pâte et la vision du réel. (*Amboise, 6, rue Royale.*)

Arbus : sculptures dans le grand style classique. Décor : tapisserie de Picart Le Doux. (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée. Jusqu'au 10 janvier.*)

Carzou : courageuse reconversion d'un style : de la hantise mécanique au bonheur d'exister dans un « paradis terrestre », à l'abri des menaces contemporaines. (*David et Garnier, 6, avenue Matignon. Jusqu'au 9 janvier.*)

G.L.M. : une passionnante exposition qui résume l'œuvre de Guy Lévis-Mano, poète de l'édition et l'un des plus grands typographes de notre temps. (*La Joie de lire, 40, rue Saint-Séverin.*)

Manessier : sur le thème de la Haute-Provence, des peintures et des dessins d'une fascinante liberté. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

Prinado : de la tragique harmonie des objets peints. (*Galerie des Capucines, Samaritaine de Luxe, 27, boulevard des Capucines.*)

Mary Cassatt : tout le parfum d'une grande époque. (*Centre Culturel Américain, 3, rue du Dragon. Jusqu'au 10 janvier.*)

Mark Tobey : à l'origine et à la pointe de la peinture la plus moderne. (*Jeanne Bucher, 9 ter, boulevard du Montparnasse.*)

Wols : une œuvre au moins aussi importante, de nos jours, que celle de Paul Klee il y a quarante ans. (*Europe, 22, rue de Seine.*)

Zadkine : un des principaux « maîtres » de la sculpture moderne. (*Galerie de Paris, 14, rue François-I[er].*)

La Vie parisienne : voyage à travers le Second Empire dans les meilleures conditions possible. (*Musée Jacquemart-André, 158, boulevard Haussmann.*)

Surréalisme : une exposition internationale qui remet 1925 au goût du jour. (*Cordier, 8, rue de Miromesnil.*)

● théâtre

Long Voyage vers la nuit : tragique confession d'O'Neill. (*Hébertot.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis «Le mal court». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Mousseline : on ne badine pas avec l'amour, dans un climat d'opérette viennoise. (*Fontaine.*)

Gog et Magog : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière.*)

Bon week-end, monsieur Bennet : un peu d'arsenic, beaucoup d'humour : c'est un beau dimanche anglais. (*Gaîté-Montparnasse.*)

● occasions

Je propose

- **Magnifique manteau rat**, travail et lustre vison, forme couture. Neuf. 2.000 NF. Tél. 282 à Eaubonne.
- **Manteau agneau Toscane** clair, taille 42/44, neuf. 190 NF. BLO 66-40.

Pour bénéficier du « Service occasions » de Madame Express, il vous suffit d'écrire 29, rue de Marignan, en précisant la nature de l'objet, votre nom, votre adresse et en joignant la somme forfaitaire *exceptionnelle* de 10 NF. (tarif très inférieur aux petites annonces classiques). Votre annonce paraîtra dans les huit jours et sera lue par 600.000 personnes.

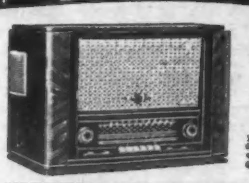
STUDIO BERTRAND
OSSESSIONE
« les Amants diaboliques » (v. o.)
le chef-d'œuvre de VISCONTI

URSULINES - 10, rue Ursulines - ODE. 39-19
LE MILLION
de
RENE CLAIR

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
WOLS
PEINTURES ET GOUACHES
Jusqu'au 6 février

Spécialement conçus pour FM - Hi.Fi - STÉRÉO.
FACILITÉS DE CRÉDIT
RADIO-FM
12 modèles de 6 à 17 lampes
3 à 5 haut-parleurs - 5 essences de bois
HI-FI - STÉRÉOPHONIE
6 chaînes de 10 à 60 watts.
T.V. 6 modèles 43, 54, 70 cm
modèles spéciaux pour longue distance.
ÉLECTROPHONES - MAGNÉTOPHONES
TRANSISTORS.



Gaillard
21 r. Ch. Lecocq - Paris XVe - VAU 41-29
PRIX DE FABRIQUE
documentation détaillée sur demande
Expéditions rapides province et étranger
Démonstrations tous les jours sauf Dimanche et Fêtes de 9 H. à 19 Heures

TNP
« Le Concert spirituel de Chaillot »
ORGUE
et
PIANO
Georges ROBERT
Œuvres de
MARCHAND - RAMEAU
COUPERIN - DE GRIGNY
FRANCK - VIERNE
DEBUSSY - LITAIZE
Samedi 9 janvier à 16 heures
Prix des places : 1,5 NF - 3 NF - 4,5 NF

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA

GALERIE JEANNE BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse - VIe
MARK TOBEY

CINEMA QUARTIER LATIN
De MARIO MONICELLI
Le PIGEON
- v. o. -
3e SEMAINE !
9 RUE CHAMPOLLION - DAN 84 65

A PARTIR DU 15 JANVIER
Alhambra
MAURICE CHEVALIER
JANE BRETEAU PRÉSENTE
pour la première fois en France
le nouveau spectacle du Compositeur de STORMY WEATHER
free and easy
Musique de HAROLD ARLEN - Lyriques de JOHNNY MERCER - Mise en scène de Robert BREEN
Places à partir de : 5 N. F. - location à l'ALHAMBRA, 50 rue de Malte Tél. : OBE. 10-54 - et dans les Agences - Tous les soirs à 21 h. - Dimanche, matinée à 15 h.

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES - Les 14, 15 et 16 janvier
Pour le 200e anniversaire de SCHILLER
GUILLAUME TELL
par le DUSSELDORFER SCHAUSPIELHAUS
3 représentations exceptionnelles

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 11 ..	20 h.	FAUST	Mercredi 13..	20 h. 15	LE ROI MALGRE LUI
Mercredi 13..	20 h. 30	PHEDRE - PAS DE QUATRE CONTE CRUEL SOIR DE FETE	Jeudi 14	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Vendredi 15..	20 h.	CARMEN	Vendredi 15.	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 16 ..	20 h.	CARMEN	Samedi 16 ..	21 h.	LA BOHEME
Dimanche 17.		RELACHE	Dimanche 17.	14 h. 30	LAKME

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● *Une question de goût. — Une question de méthode. — Une question d'honneur.*

RIEN au théâtre, moins que rien au cinéma, et la grève à la Télévision : François Mauriac, Robert Kanters et Bruno Gay-Lussac sont au repos forcé. Ils reprendront leur chronique la semaine prochaine.

★

CETTE semaine, plusieurs messieurs ont des difficultés avec leurs œuvres.

D'abord, M. Autant-Lara, qui a tourné en avril dernier (cela fait presque un an, déjà) un film intitulé « Les Régates de San Francisco » que le producteur Raoul Lévy se refuse à sortir pour cause de « mauvais goût ». Il a écrit notamment à Autant-Lara :

... « Dans le montage, nous tenons à couper la scène de l'examen (1), à partir du moment où le père déchire la chemise de nuit, et passer immédiatement sur le dernier gros plan de Delair lorsqu'elle crie.

« Je ne tiens pas du tout à montrer les plans de Danièle Gaubert se faisant examiner par son père, qui sont d'un mauvais goût flagrant et qui heurteront gratuitement toutes les femmes et toutes personnes qui se respectent, dans une salle.

« Couper la scène de la recherche de la culotte sur la porte qui se ferme derrière Terzieff. A nouveau, je souligne l'importance de ne pas être scabreux gratuitement, et je dois dire que vous ne me rendez guère la tâche facile en m'obligeant, moi, votre producteur, à couper les différents plans du pantalon, depuis les plus colorés en gros plan jusqu'à celui-ci... »

Autant-Lara a répondu :

« Je fais réserve de l'exercice de mes droits moraux... En conséquence, je vous fais, par la présente, interdiction de modifier quoi que ce soit au film sous rubrique, tel que je vous l'ai remis, mixages terminés, le 18 décembre 1959.

« Pour le cas où vous passeriez outre, je suis décidé à agir par tous moyens que de droit et notamment à retirer complètement mon nom du film « Les Régates de San Francisco » et à vous faire interdiction absolue tant de le mentionner que de l'utiliser à propos de ce film ».

Si les choses en arrivent là, Raoul Lévy « tiendra » le lancement des « Régates » : « *Le premier film du Metteur en scène Anonyme* ».

★

LE deuxième monsieur qui a bien des soucis est américain. Le livre qu'il vient d'écrire (pendant trois ans) fait également l'objet d'une censure de son éditeur. Huit mille exemplaires brochés de « Hollywood-Babylone » sont en effet enfermés à clef dans une armoire blindée, et Kenneth Anger se désole. Son histoire est aussi passionnante que celle de son livre.

Kenneth Anger est né, il y a trente ans, à Hollywood. Il était le filleul de Max Reinhardt et le petit-fils de la plus grande décoratrice des films muets. Il a été un « baby-star » élevé au milieu des costumes de « La Reine de Saba » ou de « L'Arche de Noé » et n'entendait autour de lui que les ragots délirants, les récits fous des années terribles de Hollywood.

A quinze ans, il n'a de cesse de connaître ces vedettes déchues, aux légendes prodigieuses. Il envoie des roses à Mae Murray (qui dans « La Veuve Joyeuse » en recevait des bouquets teintés en rose sur la pellicule). Il visite les maisons où habitèrent les étoiles, interroge les jardiniers, les chauffeurs, devient l'ami de ceux qui sont encore là et de ce travail de détective, reconstitue les coulisses de cet Hollywood aux orgies babyloniennes. Son livre est une chronique révélatrice dont les héros sont souvent encore vivants. Quand il écrit que Louella Parsons, la célèbre échotière américaine, doit sa carrière à un chantage, que Chaplin a été le plus grand amateur de « Lolitas », que Marlène et Lili Damita ont formé un couple ravissant, tout sela, fourmillant de précisions, donne évidemment matière à procès.

J.-J. Pauyert, l'éditeur de Sade et d'« Histoire d'O », n'en est pas à une audace près et ce litigieux « Babylone », illustré de quatre cents clichés assez étonnants, a déjà coûté vingt millions uniquement pour la fabrication, mais osera-t-il le sortir ?

Kenneth Anger, ancien élève de biologie du professeur Kinsey à l'Université d'Indiana, et enquêteur pour le fameux « Rapport », a gardé de cette formation une inspiration nettement orientée... Il a tourné un film surréalisto-érotique « Feux d'artifice » (« Fireworks ») et plus tard un autre dans les fontaines de Tivoli « Waterworks ». Son dernier film « Dôme de plaisir » a reçu le prix de « L'Age d'or » à l'exposition de Bruxelles.

Maintenant, Kenneth Anger va tourner « Histoire d'O » (Il en a déjà réalisé quelques scènes). Sa méthode de production est assez originale. Le film, qui coûtera 50 millions, sera tiré comme une édition de luxe à 25 copies qu'il vend pour le prix de 2 millions pièce à quelques amateurs triés sur le volet à travers le monde.

Comme l'exige le rôle, « O » est une superbe créature très docile.

★

LE troisième monsieur qui a des ennuis, c'est Jean-Claude Bonnardot. Le film qu'il a tourné en Corée du Nord, « Morambong », a été proposé à l'interdiction par la commission de censure, sur la demande du représentant du ministère des Affaires étrangères.

Ce même représentant du Quai d'Orsay s'était opposé à la sélection de « Hiroshima mon amour » au festival de Cannes et à l'exportation des « Liaisons dangereuses ».

Motifs invoqués : « Morambong » serait offensant pour les anciens du bataillon français de Corée et pour nos amis américains. Un spécialiste des affaires d'Extrême-Orient au Quai d'Orsay était venu assister à la projection, avec l'accord du président de la commission.

Il n'est pourtant pas question, dans « Morambong », du bataillon français de Corée et l'on n'y voit les Américains que dans quelques plans, tirés d'actualités prises à Pam-Mun-Jom.

C'est la première fois qu'un film français est proposé à l'interdiction par la commission pour des raisons politiques. (« Bel Ami », de Louis Daquin, avait été interdit par le ministre de tutelle, M. André Morice, contre le vœu de la commission). Le seul film qui, ces derniers temps, s'était attiré les foudres de la commission, c'est « La Nuit des Traqués », pour de tout autres raisons. « La Nuit des Traqués », après quelques coupures, est sorti dans l'un des plus importants circuits parisiens et va probablement obtenir son visa pour l'étranger.

La décision appartient maintenant à M. Frey, ministre de l'Information.

★

ENCORE un jeune homme qui a des problèmes, un jeune homme de petite taille au visage de musaraigne (une musaraigne qui aurait mangé du lion) : Roger Coggio.

Il monte cette semaine au théâtre de l'Alliance française une pièce : « Le Prince de l'Escurial » d'un jeune auteur autrichien : Kurt Becsi, et pour réaliser ce rêve de jeunesse, le petit garçon lyonnais venu à Paris sans un sou à l'âge de seize ans, cet ex-garçon de café, d'origine italienne, découvert par Cayatte, a économisé depuis quatre ans tous ses gains d'acteur. Jean Vilar lui a donné un congé.

« Le Prince de l'Escurial » coûte 4 millions 800.000 francs. Coggio en a aligné deux. Si la pièce ne marchait pas, il lui faudrait encore jouer pendant deux ans pour rembourser la différence. Coggio, qui n'a pas pris de vacances depuis huit ans (il en a 25), a une telle passion pour son métier, qu'il a formé en plus de son travail (15 pièces créées à la T.V. depuis deux ans) une sorte de cours secret. Avec quelques camarades, comédiens ayant déjà fait leurs preuves : J.-L. Trintignant, Nicole Berger, Françoise Spira, Pierre Trabaud, etc., il s'entraîne deux fois par semaine aux méthodes d'improvisation de l'Actor's Studio. Ces séances sont interdites aux amateurs et, à plus forte raison, aux visiteurs.

★

ENFIN, tout cela n'est rien à côté des ennuis que se font réciproquement M. le ministre de la Culture et M. l'administrateur de la Comédie-Française.

MICHELE MANCEAUX.

(1) Celui que pratique le père afin de savoir si sa fille est toujours vierge.

(Archives.)
DANIÈLE GAUBERT.
Scabreux.

(Kessler.)
KENNETH ANGER.
Curieux.

(Hambourg.)
ROGER COGGIO.
Courageux.

Cabarets Dancings

Jacques BREL
Chez MA COUSINE MON. 49-35

THE DANSANT T.l.j. à 17h. CLARIDGE

Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 @ 23 h. 15

Variétés

Le GLOBE 8, Bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

les Reproductions Spitzer sont les meilleures
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue E sur demande

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

3 JANVIER 1960

En ces premiers jours de l'an nouveau, je tourne et retourne dans mon esprit la conclusion du dernier éditorial de « L'Express » : « La nature des choses fait que la paix en Algérie, la laïcité de l'enseignement, le rythme de la production ne seront rétablis qu'ensemble par la fin du régime, pas avant et pas autrement. »

Le bilan du général de Gaulle est-il donc un bilan de catastrophe ? Vous avez fini par vous en persuader. Mais, dans le monde, vous êtes seuls à le croire : le redressement français est une évidence constatée et commentée dans toutes les langues de l'univers. Si une conjoncture imprévisible amenait la fin du régime, et si c'était vous (et non les ultras) qui lui succédiez, qu'auriez-vous donc à détruire (l'affaire de l'école mise à part) de ce qui s'est accompli depuis dix-huit mois? En Afrique, le tournant partout a été pris et nous sommes sortis des ornières. Trouveriez-vous sur le plan diplomatique une position à redresser ? Pour ce qui est des finances et de l'économie, je constate qu'aucune des catastrophes annoncées par vos augures ne s'est produite. Convenez-en : à moins de tout démolir, si vous deveniez les maîtres, vous n'auriez rien d'autre à faire que de poursuivre l'œuvre de salut entreprise. Vous avez beau dire : les hommes de gauche qui ont voté « oui » au référendum, n'ont pas à baisser la tête. En ce qui dépendait d'eux, ils ont réparé le mal accompli durant la dernière décennie.

Quant à la bataille scolaire, je trouve fort que vous en rendiez responsable le président de la République. Le Parlement qui a imposé cette loi n'a-t-il donc pas été élu par la nation ? Le système électoral qui nous a donné cette Chambre introuvable n'était-il pas celui que vous appeliez de vos vœux, et le général de Gaulle n'a-t-il pas voulu et cru vous servir avec le scrutin d'arrondissement ? En vérité, tout s'est passé dans les règles de ce que vous appelez démocratie. Mais vous êtes de curieux démocrates. La loi du nombre ne mérite selon vous d'être respectée que si elle ne joue pas contre vous. La dissolution qui serait un crime à vos yeux contre une Chambre de gauche devient un impérieux devoir contre une Chambre de droite. Que vouliez-vous donc que fît de Gaulle ? Je vous l'accorde, il n'a pas ce qui s'appelle « la tripe laïque ». Je ne l'ai pas non plus. De la place qu'il occupe, la question laïque doit lui apparaître comme un fil tendu à ras de terre, pour le faire trébucher, lui qui regarde haut et loin.

Il ne trébuchera pas, s'il ne se mêle de rien : « J'ai toute ma vie estimé les hommes, dit le cardinal de Retz, plus parce qu'ils ne faisaient pas en certaines occasions que par tout ce qu'ils eussent pu faire. » Quelque parti qu'eût pris de Gaulle dans l'affaire de l'école, il s'aliénait la moitié de la France. En ne faisant rien et en laissant faire les élus de la nation, seuls responsables, il s'en tire non sans dommage, mais au moindre prix. Là-dessus vous pouvez vous indigner. Votre indignation fait sourire : vous savez bien que le seul élixir capable de ressusciter la gauche moribonde vient de lui être administré par une droite myope et butée.

« La fin du régime », vous en rêvez, mais la fin du régime ce serait le commencement d'un autre. De quel autre ? Vous ne posez pas la question. Que de Gaulle disparaisse, dites-vous, et tout ira mieux, et tout rentrera au sérail dans l'ordre accoutumé. Nous avons connu cet ordre. Il nous en cuit encore. Et nous pensons — et toute la France et le monde entier pensent avec nous — que notre salut est lié, non certes à un régime, mais à la présence de l'homme contre lequel vous vous dressez.

Quant à moi, je suis chaque jour plus sensible au tragique de cette volonté solitaire et tendue qui agit dans le silence de tout un peuple consentant. Mais quelle hargne chez les joueurs dont la partie a été interrompue ! Il n'est personne en France qui ne convienne qu'il y allait de la vie pour nous qu'elle le fût. Il n'empêche que ce coup d'arrêt, pour peu qu'il dure, maintiendra hors du jeu toute une génération politique. Il est humain que ses chefs de file en souffrent, qu'ils s'y résignent mal, qu'ils s'efforcent de communiquer au peuple le sentiment de frustration dont ils seront de plus en plus possédés. Je ne m'en indigne pas : encore une fois cela est humain, il n'y a d'ailleurs rien de délibéré dans le réflexe de ces volontés de puissance d'un seul coup enrayées, et à qui pour un temps imprévisible toute carrière se trouve interdite.

Non qu'ils n'aient de plus hautes raisons pour s'opposer à ce régime : je l'accorde volontiers. Il n'empêche que la vie est courte si l'ambition est longue. On a peu de temps pour jouer sa partie. Ils eussent volontiers consenti à laisser de Gaulle remettre hâtivement de l'ordre avant de s'effacer comme il avait déjà fait une première fois. Mais si le règne qui s'est instauré chez nous devait durer comme celui d'Adenauer en Allemagne... Ce n'est point commode pour un homme public que de redevenir un homme privé ; et seules les personnalités fortes, un Mendès France ou un Gaston Defferre résisteraient sans mal à un très long purgatoire. Je cite Retz encore : « Tout homme que la fortune seule a fait homme public devient presque toujours, avec un peu de temps, un particulier ridicule. On ne revient plus de cet état. »

Voila donc « la nature des choses » telle qu'elle m'apparaît en ce commencement d'une année dont nous pouvons tout attendre, tout espérer, tout craindre. Mais craignons-nous, espérons-nous, attendons-nous les mêmes choses ? Poser la question, c'est tenir sous son regard ce qu'a toujours été ce pays, même à ne considérer que sa gauche : des factions ennemies séparées par des abîmes.

4 JANVIER 1960

J'en étais là de ce « Bloc-Notes »... Un appel au téléphone : Albert Camus est mort. Quelques polémiques au lendemain de la Libération, d'ailleurs courtoises, nous n'eûmes guère d'autres rapports. L'émotion que je ressens ne m'en donne que mieux la mesure de ce qu'il représentait pour moi : l'homme qui aura aidé toute une génération à prendre conscience de son destin. L'absurdité de ce monde des crématoires allemands et des purges staliniennes, il l'aura dénoncée au nom d'une justice dont la passion était en lui — sans qu'il ait jamais consenti à donner un Nom, un Visage à cette passion, à cet amour.

Le problème du mal, toutes les générations l'ont affronté. Mais aucune ne fut plus désarmée devant lui que celle qui vit la bombe atomique mettre fin à l'aventure hitlérienne et Staline assurer à sa manière le bonheur des hommes. Rien aux yeux de Camus ne justifiait le mal : ni le matérialisme dialectique, ni le mystère chrétien. Il lui restait de vivre, d'aimer, d'essayer d'être heureux dans un monde qui ne lui était pas horrible comme à Sartre. Mais l'absurde le guettait au tournant de la route.

Une autre mort m'a atteint cette semaine : celle d'Aimé Clariond. Je regrette d'avoir ignoré le jour et le lieu de ses obsèques. Je ne puis que saluer ici l'inoubliable créateur de M. de Virelade dans « Les Mal-Aimés ».

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Presse.)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-60
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : **50 NF.**
Etudiants, militaires : **40 NF.**
Etranger : **60 NF.** (Etudiants : **50 NF.**)

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : **1.25 NF.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

PAR AVION :

Algérie, Tunisie, Maroc : **72 NF.**
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie : **79 NF.**
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : **93 NF.**
Congo belge, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigéria : **130 NF.**
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, île Maurice : **152 NF.**

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

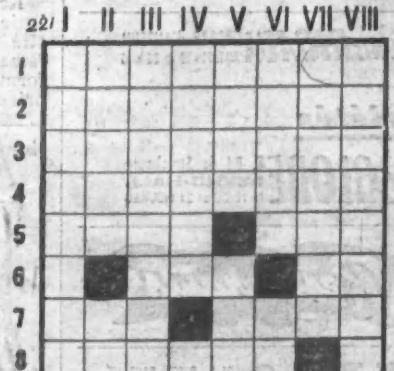
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

40e mille
CL. MAURIAC
Le Dîner en Ville
roman
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
PRIX MÉDICIS

Mots croisés n° 221

Horizontalement : 1. Etat dans lequel plus d'une nation souhaite voir sa voisine ou sa rivale. — 2. Comment ont-ils bien pu être persans ? — 3. Manifestant plus que de la déférence et même du respect. — 4. Tailler de façon oblique. — 5. Peut servir à saisir des ombres. En épelant, fit colonie. — 6. En épelant, s'est montré utile. Sigle qui a désigné ce qui est aujourd'hui l'Education nationale. — 7. Fait un angle droit avec la berge. On préfère aujourd'hui dire Kenya. — 8. Peut permettre d'accéder au cornet. — 9. Pourvus d'une sorte de dentelle. — 10. Permet de réduire le degré d'humidité.

Verticalement : I. Satisfait les constructeurs d'une pile. — II. Vaste espace sous le sol, où il n'était pas question de gisements de pétrole. Va-t-en serait plus cavalier. — III. Peut s'appliquer à des règlements, à des cordons, à des appareils. — IV. N'a pas besoin de donner des leçons de volonté à sa progéniture. Son père penchait vers les lettres, sa mère vers la musique. — V. Le parti que prenait rapidement Figaro. Se prend le soir. — VI. Repas en Angleterre. Ce que fit le doux animal. — VII. Qualificatif justement attribué à la vieillesse par un héros du répertoire giflé. De part et d'autre d'une fricative. Fatigue le cheval par un excès de manège.

220	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	T	R	A	N	S	E	P	T
2	R	A	V	I	■	N	I	A
3	A	M	■	G	A	T	E	R
4	M	O	D	E	■	O	U	T
5	O	N	E	R	E	U	S	E
6	N	E	S	■	O	R	E	L
7	T	■	S	E	S	A	M	E
8	A	J	A	X	■	M	E	T
9	N	O	L	I	S	E	N	T
10	E	B	E	N	I	S	T	E

SOLUTION DU N° 220